
3 1761 03554 1366

[Boileau-Despréaux, Nicolas]

BOLÆANA

OU

BONS MOTS

DE

M. BOILEAU,

AVEC LES POESIES

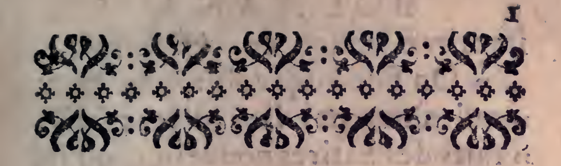
DE SANLECQUE, &c.



A AMSTERDAM,

Chez L'HONORE'.

M. DCC. XLII.



BOLÆANA,

OU

ENTRETIENS

DE MONSIEUR

DE MONCHESNAY

AVEC L'AUTEUR.

LORSQUE les Satires de M. Deſpréaux parurent pour la premiére fois, il y eut contre lui un déchaînement preſque univerſel de la part de tout le haut, & tout le bas Parnaſſe. M. Fourcroi fameux Avocat qui, outre qu'il étoit extrêmement malin, en vouloit d'ailleurs à M. Deſpréaux, fit courir par toute la Ville un

imprimé conçu en ces termes.

» On fait à ſçavoir à tous ceux » qui n'ont pas lieu d'être ſatis- » faits des Satires nouvelles, qu'ils » ayent à ſe trouver un tel jour, » & à telle heure, chez le ſieur » Rollet, ancien Procureur, où » ſe tiendra le bureau des Mécon- » tens deſdites Satires, afin d'a- » viſer aux intérêts des honnêtes » gens mêlés dans icelles.

¶ Dans le tems où toute la Cour avoit la fureur de ſubſtituer le mot de *Gros* à la place du mot de *Grand*, le Roi conſulta M. Deſ- préaux pour ſçavoir ſi l'un ne re- venoit pas à l'autre. M. Deſpréaux décida, en diſant à Sa Majeſté : Sire, quoi que votre Cour en diſe : je fais une grande différence en- tre Louis le Gros, & Louis le Grand.

¶ Le pere de M. Deſpréaux, quelques jours avant de mourir, diſoit de ſes trois enfans : Gilot

eſt un glorieux, Jaco eſt un débauché, mais Colin eſt un bon garçon, il n'a point d'eſprit, il ne dira mal de perſonne. Or par ce Colin il entendoit M. Deſpréaux qui dans ſes premieres années paroiſſoit aſſez taciturne. Le Roi a demandé pluſieurs fois au Satirique s'il étoit bien vrai que ſon pere eût porté ce jugement.

¶ M. Deſpréaux me diſoit à propos du ſiége de Lille, que cette ville étoit ſituée dans un terrein Acatique. Je lui dis qu'il me ſembloit que M. de Vaugelas prononçoit ce mot d'une autre façon, & comme dérivé du Latin. L'Abbé Regnier, dit-il, dans ſa nouvelle Grammaire le prononce ainſi, & je crois que c'eſt ce qui m'a fait quitter le ſentiment de Vaugelas.

¶ Le même M. Deſpréaux diſoit de l'Abbé Regnier qu'il ſe

croyoit un grand homme, parce qu'il avoit hérité de la grimace de Chapelain.

¶ M. Deſpréaux me diſoit en parlant de *Philomele*, Opéra nouveau : Tous ces faiſeurs d'Opéra font le vœu de Quinault ; Quinault eſt leur modéle : c'eſt le plus grand parleur d'amour qu'il y ait eu, mais il n'eſt point amoureux. Je pardonnerois, diſoit-il, toutes leurs dévotions à l'Amour dans un ſacrifice qu'on feroit forcé de faire à ce Dieu ſur le Théâtre ; mais le Chœur de l'Opéra prêche toujours une morale lubrique : vous n'y entendez autre choſe, ſinon,

Il faut aimer ;
Il faut s'enflammer :
La ſageſſe
De la jeuneſſe,
C'eſt de ſçavoir jouir de ſes appas.

Ce n'eſt pas là l'eſprit des Chœurs

de l'Antiquité, dans lesquels la vertu étoit toujours prêchée, malgré les ténébres du Paganisme. Voici comme parle Horace à propos des Chœurs des Tragédies.

> Ille bonis faveatque & consilietur amicis,
> Et regat iratos, & amet peccare timentes.

C'est un scandale public, qu'il soit permis à des Chrétiens de prostituer leur voix pour persuader aux filles, qu'il est honteux de ne pas s'abandonner dans le bel âge; ce n'est point là du tout le langage de la passion, c'est proprement le langage de la débauche. Je n'ai vû, dit-il, que dans *Bellerophon*, quelques traits qui marquent un peu de passion.

> L'Amour trop heureux s'affoiblit,
> Mais l'Amour malheureux s'augmente.

Encore, dit-il, Corneille ne se soutient pas long-tems sur ce ton-

là ; il ſeroit trop honteux de tourner caſaque à Quinault.

Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre ?
Rien n'eſt ſi doux que d'aimer.
Peut-on ſi long-tems s'en défendre ?
Non, non ; l'Amour doit tout charmer.

Ne le voilà-t-il pas revenu au même langage ? Tout ce qui s'eſt trouvé de paſſable dans *Bellerophon*, c'eſt à moi qu'on le doit. Lulli étoit preſſé par le Roi de lui donner un ſpectacle ; Corneille lui avoit fait, diſoit-il, un Opéra où il ne comprenoit rien, il auroit mieux aimé mettre en Muſique un Exploit. Il me pria de donner quelques avis à Corneille. Je lui dis avec ma cordialité ordinaire : Monſieur, que voulez-vous dire par ces vers ? Il m'expliqua ſa penſée. Et que ne dites-vous cela, lui dis-je ? A quoi bon ces paroles qui ne ſignifient rien ? Ainſi l'Opera fut

réformé preſque d'un bout à l'autre ; & le Roi ſe vit ſervi à point nommé. Lulli crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la rétribution de Corneille ; il voulut me compter trois cens Louis. Je lui dis : Monſieur, êtes-vous aſſez neuf dans le monde pour ignorer que je n'ai jamais rien pris de mes Ouvrages ? Comment donc voulez-vous que je tire tribut de ceux d'autrui ? Là-deſſus il m'offrit pour moi & pour toute ma poſtérité une Loge annuelle & perpétuelle à l'Opéra ; mais tout ce qu'il put obtenir de moi, c'eſt que je verrois ſon Opéra pour mon argent.

¶ La Piéce de *Bellerophon* fut jouée quinze mois durant. M. de Seignelai qui n'aimoit point Quinault, ayant ſçû que j'avois quelque part à la conduite de la Piéce, voulut m'entreprendre ſur un endroit où il prétendoit que la

vrai-ſemblance étoit choquée. Nous avions dîné chez lui avec MM. les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers. Après m'avoir harcelé par pluſieurs raiſons qui n'étoient pas trébuchantes, croiant m'avoir mis au pied du mur, il me dit avec un ſourire amer & dédaigneux : Répondez, répondez à cela. Comme je vis que la choſe étoit pouſſée avec une hauteur qui ne me convenoit pas, j'eus le courage de lui dire : Monſieur, j'ai toujours fait ma principale étude de la Poétique ; tout le monde convient même que j'en ai écrit avec aſſez de ſuccès ; ſi vous voulez que je vous réponde, il faut que vous conſentiez que je vous inſtruiſe au moins trois jours de ſuite. Après cela je lui décochai ſix préceptes des plus importans d'Ariſtote. Il ſe ſentit battu. Toute la compagnie rioit dans l'ame, & Monſieur Racine

en ſortant me dit : O le brave homme que vous étes ! Achille en perſonne n'auroit pas mieux combattu que vous.

¶ Le vieux Duc de la Feuillade ayant rencontré Monſieur Deſpréaux dans la Galerie de Verſailles, lui récita un Sonnet de Charleval adreſſé à une Dame, & le Sonnet finiſſoit par ces vers :

Ne regardez point mon viſage,
Regardez ſeulement à ma tendre amitié.

Monſieur Deſpréaux lui dit qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire dans ce Sonnet ; que d'ailleurs il ne donnoit pas une idée riante de ſon Auteur, & que même à la rigueur la derniére penſée pourroit paſſer pour un jeu de mots. Là-deſſus le Maréchal ayant apperçû Madame la Dauphine qui paſſoit par la Galerie, s'élança vers la Princeſſe, à laquelle il lut le Sonnet dans l'eſ-

pace de tems qu'elle mit à traverſer la Galerie. Voilà un beau Sonnet, Monſieur le Maréchal, répondit Madame la Dauphine, qui ne l'avoit peut-être pas écouté. Le Maréchal accourut ſur le champ pour rapporter à Monſieur Deſpréaux le jugement de la Princeſſe, en lui diſant d'un air moqueur, qu'il étoit bien délicat de ne pas approuver un Sonnet que le Roi avoit trouvé bon, & dont la Princeſſe avoit confirmé l'approbation par ſon ſuffrage. Je ne doute point, répliqua Monſieur Deſpréaux, que le Roi ne ſoit très-expert à prendre des Villes, & à gagner des batailles. Je doute encore auſſi peu que Madame la Dauphine ne ſoit une Princeſſe pleine d'eſprit & de lumiéres. Mais, avec votre permiſſion, Monſieur le Maréchal, je crois me connoître en vers auſſi-bien qu'eux. Là-deſſus le Maréchal ac-

court chez le Roi, & lui dit d'un air vif & impétueux: Sire, n'admirez-vous pas l'insolence de Despréaux, qui dit se connoître en vers un peu mieux que Votre Majesté? Oh! pour cela, répondit le Roi, je suis fâché d'être obligé de vous dire, Monsieur le Maréchal, que Despréaux a raison.

¶ Peu après le passage du Rhin, le Roi étant à Versailles, mille plumes célébrérent l'heureuse campagne du Prince; & l'Epître de M. Despréaux sur ce fameux passage, fut donnée à Sa Majesté toute des premieres. Dans le même tems le Roi reçut des vers de Boisset, Surintendant de la Musique. C'étoient des Vers plats de la derniére platitude, comme disoit Monsieur Despréaux. Le Roi voulut donner le change à Mesdames de Montespan & de Thiange, comme si ces vers é-

toient de Deſpréaux ; mais elles ſe récriérent hautement : Ce n'eſt point notre ami, qui les a faits. Or voyons, dit le Roi, s'il n'aura point fait ceux que je vais vous lire. Là deſſus Sa Majeſté vint à lire l'Epître de Deſpréaux, mais avec des tons ſi enchanteurs, que Madame de Monteſpan lui arracha l'Epître des mains en s'écriant qu'il y avoit là quelque choſe de ſurnaturel, & qu'elle n'avoit jamais rien entendu de ſi bien prononcé. Elle trouva la piéce en effet digne de celui qui l'avoit ſi bien récitée. M. Deſpréaux m'a dit que l'idée de ſon Epître lui étoit venue d'une Epigramme de Martial adreſſée à un certain Hippodamus, qui lui avoit demandé des vers à ſa louange ; mais le Poéte s'excuſe de lui en donner, ſur ce qu'il porte un nom qui feroit peur aux Muſes. Tels étoient les noms des Villes

que le Roi avoit priſes dans la Hollande, & M. Deſpréaux n'avoit garde de les faire entrer ſérieuſement en Poéſie ; écueil où tomba Corneille dans les vers qu'il préſenta au Roi ſur le ſuccès de ſa campagne. L'Abbé Caſſagne préſenta auſſi les ſiens ; mais au lieu de s'en tenir au paſſage du Rhin, comme avoit fait prudemment M. Deſpréaux, il jettoit un lugubre dans ſa piéce en parlant de la mort du Comte de Saint-Pol, qu'il louoit d'avoir enfin trouvé la mort qu'il avoit tant de fois cherchée.

¶ M. Deſpréaux ſe trouvant un jour avec des Impies qu'il voyoit pour la premiére fois, n'eut pas de peine à les tourner en ridicule ; car au lieu que ces ſortes de gens ont toujours quelque ſophiſme éblouiſſant, & qu'au défaut de la raiſon ils ſoutiennent leur cauſe déſeſpérée avec eſprit,

ceux-ci au contraire s'enferroient d'eux-mêmes par leurs argumens déplorables. Je leur débauchai, disoit Monsieur Despréaux, tous les rieurs ; & quand ils furent sortis, je dis à mon frere : Ah, mon frere, que Dieu a là deux sots ennemis !

¶ Monsieur Despréaux n'a jamais rien imprimé qu'à son corps défendant ; les jugemens du Public lui ayant toujours fait peur : & c'est un scrupule qu'il a porté jusqu'à sa derniére vieillesse. La premiére édition qui parut de ses Satires fut faite sans son aveu, & par la supercherie d'un Libraire qui surprit un Privilége. Barbin vint en second pour essayer d'en obtenir un de son côté. Monsieur Despréaux ne s'y opposa point, mais lui fit entendre qu'il ne feroit aucune démarche pour l'impression, & que c'étoit assez qu'il ne s'y opposât point.

Dans ce tems-là M. le Chancelier venoit de mourir, & M. Despréaux avoit commencé son Art Poétique. Barbin vint au Sceau, que le Roi tenoit lui-même à Saint-Germain. D'abord on présenta à Sa Majesté le Livre d'un Moine, dont le titre étoit très-singulier, ce qui excita le Roi à rire en accordant le Privilége pour douze ans, quoiqu'il ne fût demandé que pour six. Barbin se présenta ensuite tenant à la main une feuille de l'Art Poétique, pour lequel il demandoit le Privilége au nom de Monsieur Despréaux. Oh! Pour celui-là, reprit le Roi, je le connois. M. Despréaux n'avoit point pourtant paru encore à la Cour. Aussi-tôt le Privilége fut scellé; mais le Sceau fini, M. Pélisson Maître des Requêtes remontra au Roi qu'il venoit d'accorder un Privilége à un homme qui avoit attaqué toute l'Aca-

démie. Le Roi fit là-dessus quelque réflexion : Mais enfin, dit-il, le Privilége est donné. Pélisson ne s'en tint pas là : il alla soulever contre le Satirique Monsieur le Duc de Montausier, déja très-indigné qu'on n'eût pas épargné dans les Satires Chapelain & Cotin dont il faisoit profession d'être l'ami particulier. Il s'en alla donc trouver le Roi avec autant d'émotion que s'il se fût agi d'un malheur public, & fit tant par ses remontrances qu'il porta Sa Majesté, non pas à révoquer le Privilége, mais seulement à le retenir. Cependant à quelque tems de-là Monsieur Despréaux reçut une lettre qui demeura deux jours égarée chez lui sans lui être rendue. Après qu'elle eut été retrouvée, il en fit lecture, & la trouva conçue en ces termes : » Le »Roi m'a ordonné, Monsieur, » de vous accorder un Privilége

» pour votre Art Poétique aussi-
» tôt que je l'aurai lû. Ne man-
» quez donc pas à me l'apporter
» tout au plutôt. « Le billet étoit
signé, COLBERT, & écrit de
la propre main du Ministre.
Monsieur Despréaux y fit réponse
en ces termes.

» Monseigneur, je vois bien
» que c'est à vos bons offices que
» je suis redevable du Privilége
» que Sa Majesté veut bien avoir
» la bonté de m'accorder. J'étois
» tout consolé du refus qu'on en
» avoit fait à mon Libraire ; car
» c'étoit lui seul qui l'avoit solli-
» cité, étant très-éveillé pour ses
» intérêts, & sçachant fort bien
» que je n'étois point homme à
» tirer tribut de mes Ouvrages.
» C'étoit donc à lui de s'affliger
» d'être déchû d'une petite es-
» pérance de gain, quoiqu'assez
» incertaine à mon avis, dès qu'il
» la fondoit sur le grand débit

» d'Ouvrages tels que les miens.
» Pour moi, je me trouvois fort
» content qu'on m'eût ſoulagé du
» fardeau de l'impreſſion, & de
» l'incertitude des jugemens du
» Public, n'ayant garde de mur-
» murer du refus d'un Privilége
» qui me laiſſoit celui de jouir pai-
» ſiblement de toute ma pareſſe.
» Cependant, Monſeigneur, puiſ-
» que vous daignez vous intéreſ-
» ſer ſi obligeamment pour moi,
» j'aurai l'honneur de vous porter
» mon Art Poétique auſſi-tôt qu'il
» ſera achevé, non point pour
» obtenir un Privilége dont je ne
» me ſoucie point, mais pour ſou-
» mettre mon Ouvrage aux lu-
» miéres d'un auſſi grand perſon-
» nage que vous étes. Je ſuis,
» &c.

Monſieur Deſpréaux ne parla de ſa réponſe, qu'après que ſa lettre eut été remiſe au Suiſſe de Monſieur Colbert. Puimorin ſon

frere, qui étoit Contrôleur des Menus, le tança fort de s'en être tenu à une ſimple lettre de compliment avec un Miniſtre, & de n'avoir pas pris la poſte ſur le champ pour aller faire ſes remercimens. Mais à quelques jours delà ayant eu occaſion de parler à M. Colbert pour des fonds qui regardoient ſon Emploi, il lui fit des excuſes pour ſon frere que le commerce des Muſes *écartoit ſouvent de ſes plus grands devoirs*. Tout ce que je puis vous dire là-deſſus, repartit le Miniſtre, c'eſt que jamais lettre ne m'a fait plus de plaiſir, que la ſienne.

¶ Dans la Campagne de Gand, Meſſieurs Deſpréaux & Racine eurent ordre de ſuivre le Roi. Sa Majeſté s'y expoſa beaucoup, ſur quoi pluſieurs Courtiſans lui remontrerent qu'il devoit un peu plus ménager ſa perſonne; & ſon Hiſtorien lui vint faire ſa cour

en le priant de ne lui pas donner ſitôt occaſion de finir ſon Hiſtoire, puiſqu'il ne s'en étoit fallu que ſept pas qu'un boulet de canon n'eût atteint Sa Majeſté. Et à combien de pas étiez-vous du canon, dit le Roi à Deſpréaux ? A cent pas, répondit le Satirique. Mais n'aviez-vous point peur, repartit le Roi ? Oui, Sire, je tremblois beaucoup pour Votre Majeſté, & encore plus pour moi.

¶ Après la mort de Monſieur Racine, M. Deſpréaux vint à la Cour propoſer au Roi M. de Valincour pour être ſon aſſocié à l'Hiſtoire. Du plus loin que le Roi eut apperçu le Satirique, il lui cria : Deſpréaux nous avons beaucoup perdu vous &moi à lamort de Racine. Tout ce qui me conſole, Sire, repartit M. Deſpréaux, c'eſt que mon ami a fait une fin très-Chrétienne & très-courageuſe, quoiqu'il craignît extrêmement la

mort. Oui, oui, repliqua le Roi, je m'en ſouviens; c'étoit vous qui étiez le brave au ſiége de Gand.

¶ Le Pere de la Baune, Jéſuite fort célebre, fit un diſcours où le Parlement fut invité; c'étoit un éloge du Parlement. Après avoir loué cet illuſtre Corps en général, il paſſa aux éloges des Particuliers; & venant à parler des Bailleuls, *Baillolios*, Monſieur le Préſident de Bailleul ôta ſon bonnet dont il ſe couvrit le viſage, & l'eut toujours à la main tant que l'éloge dura. Les autres Préſidens apoſtrophés ſe découvrirent pareillement, & ne remirent leur bonnet qu'après qu'on eut fini ſur leurs louanges. Monſieur Deſpréaux, qui aſſiſta à la harangue, ne trouvoit rien de ſi plaiſant, que de voir de graves Perſonnages faire une maniere de ſcene Italienne, ne ſçachant quelle con enance tenir en ſe voyant

louer en face, & ayant toujours leur bonnet à la main juſqu'à extinction d'éloge. J'en riois, diſoit-il, avec Monſieur le Préſident Talon, quand il vint lui-même à être paranymphé, *Baillolios*, *Memmios*, *Harlæos*, *Talonios*. Mais le diſcours fini, ces Meſſieurs allerent rendre au Pere la Baune les complimens qu'ils venoient de recevoir, ce qui fit une autre ſcene ; & là-deſſus je dis à Monſieur Talon ces vers de Furetiere qui le firent bien rire :

Comme un Curé faiſant ſa ronde
Encenſe à Vepres tout le monde,
Puis ſe tient droit ayant ceſſé,
Pour être à ſon tour encenſé.

¶ La querelle de Monſieur Deſpréaux & de Perrault vint à l'occaſion d'un Poëme composé contre les Anciens par ce dernier. Ce Poëme avoit pour titre, *Le Siécle de Louis le Grand*,

& commençoit par deux vers des plus proſaïques :

> La docte Antiquité fut toujours vénérable ;
> Je ne la trouve pas cependant adorable.

Le reſte du Poëme étoit à peu près de la même tournure, & ne laiſſa pas d'être fort applaudi, à la lecture qui en fut faite à l'Académie, en préſence de perſonnes très-illuſtres ; entr'autres de M. de Harlai, Archevêque de Paris. J'étois ſur les charbons, diſoit Monſieur Deſpréaux, pendant la lecture de ce miſérable Poëme ; & ſans Monſieur Racine qui me retint vingt fois, j'étois prêt à me lever pour confondre tant de graves approbateurs, qui, à la honte du bon ſens, avoient la complaiſance de ſouffrir qu'on traitât Homere comme un Carabin, dans une compagnie ſur-tout fondée pour être le plus ferme appui des Lettres.

Monſieur Deſpréaux proteſta en public & en particulier contre le bizarre ſiſtême de Perrault qui vouloit abaiſſer aux piéds des Modernes, les plus grands perſonnages de l'Antiquité. Il fut néanmoins quelques années ſans lui répondre ; mais Perrault ayant fait imprimer ſes Paralleles, où Monſieur Deſpréaux étoit traité de médiſant & d'envieux, celui-ci crut devoir ſe juſtifier par ces Réflexions judicieuſes & démonſtratives qui ſont à la ſuite du Traité du Sublime. M. Deſpréaux nous diſoit que M. le Prince de Conti lui avoit fait dire par Monſieur Racine : Si Deſpréaux ne répond point à Perrault, j'irai moi-même à l'Académie, & j'écrirai à ſa place : *Tu dors, Brutus ?*

Enfin la querelle s'accommoda après pluſieurs écrits polémiques de part & d'autre ; & Perrault, battu & content, en ſigne de réconciliation,

conciliation, envoya quelqu'un de ſes Ouvrages à ſon fameux Antagoniſte. Ce fut à cette occaſion que Monſieur Deſpréaux lui écrivit cette Lettre ingénieuſe, qui, à la bien prendre, pourroit bien paſſer pour une dixieme Réflexion contre Perrault. Je marquai là-deſſus mes ſcrupules à mon illuſtre ami, lui faiſant entendre que ſa Lettre étoit poliment injurieuſe, & que le ſerpent y étoit caché ſous les fleurs. Mais que voulez-vous, me répliqua-t-il, je ne voulois pas me racommoder en coquin. Après tout, ne ſont-ce pas ſes ſentimens, que je lui reproche ? Et pouvois-je le faire avec plus de circonſpection & de bienſéance ? Comme j'inſiſtois toujours à lui ſoutenir que la réparation me ſembloit très-équivoque : Eh bien, me dit-il, voilà juſtement ce que me diſoit Monſieur le Premier Préſident

de Lamoignon: Monſieur Deſpréaux, je ne doute pas que nous ne ſoyons toujours bons amis, mais ſi jamais nous venions à nous racommoder après une brouillerie, point de réparations, je vous prie, je crains plus vos réparations que vos injures.

¶ Meſſieurs Deſpréaux & Racine n'ont jamais fait beaucoup de cas de Monſieur Dacier, qu'ils regardoient comme un Savant bien différent de ſon beaupere Monſieur le Févre, qui entendoit les Auteurs en galant homme, & ſavoit les traduire de ſentiment; au lieu que toutes les Traductions de M. Dacier ſont féches, & ne vont point au cœur. Il a trouvé le ſecret de morfondre Horace, qui eſt le plus vif des Auteurs. C'eſt un homme, diſoit Monſieur Deſpréaux, qui fuit les graces, & les graces le fuient pareillement. Ces Meſſieurs lui repro-

choient entr'autres choſes, que dans toutes les remarques où il a prétendu trouver quelqu'explication nouvelle, il s'eſt toujours écarté du véritable ſens ; témoin l'Ode d'Horace qui commence par

Motum ex Metello Conſule civicum, &c.

dans laquelle il ſoutient que Pollion n'a jamais fait de Tragédies ; témoin encore la Satire 8. du II. Livre, où il prend le change ſur le véritable caractére de Naſidiénus, qu'il prétend faire paſſer pour un riche avare ; au lieu que c'étoit un homme d'un goût faux, qui ſe croyoit pourtant un Docteur en bonne chére, & vouloit dogmatiſer & raffiner ſur les bons morceaux. Ils ne tariſſoient point ſur ſes interprétations ſinguliéres, qu'ils appelloient, les révélations de M. Dacier. Mais l'endroit ſur lequel ces Meſſieurs

le railloient ſans pitié, c'eſt à l'occaſion de ſa Préface ſur les Satires d'Horace, où il dit avec ſa confiance ordinaire, que lorſqu'il fait quelque ouvrage, il prend plaiſir à s'imaginer qu'il a devant ſes yeux les plus grands perſonnages de l'Antiquité, auſquels il doit rendre compte de ſes Ecrits, comme ſi une Traduction pouvoit s'appeller un Ouvrage, & qu'un homme pût s'applaudir de ſa démarche, quand il ne marche qu'avec des béquilles. M. Deſpréaux dit un jour à Monſieur Dacier & à ſa femme, ennuyé de leurs rodomontades grammaticales : Vous avez beau faire & beau dire, je n'appelle gens d'eſprit, que ceux qui ont de belles penſées, & non pas ceux qui entendent les belles penſées d'autrui.

¶ Pour en revenir à Naſidiénus, Monſieur Deſpréaux lui comparoit le fameux le Brouſſin, hom-

me qui en fait de repas ſe vantoit d'avoir acquis la plénitude de la ſcience. Il faiſoit, diſoit-il, tous les jours de nouvelles découvertes dans le pays de la bonne chere, juſqu'à vouloir faire trouver aux mets ordinaires tout un autre goût que leur goût naturel. Quand il avoit à donner quelque repas d'érudition (ce ſont ſes termes) comme, par exemple, au Duc de Leſdiguiéres, & au Comte d'Olonne, il étoit ſur pied dès quatre heures du matin, & prenoit un compas pour faire poſer la table du feſtin, afin qu'elle ne panchât pas plus d'un côté que de l'autre. Il ne parloit pas moins que de condamner au fouet, ou d'envoyer au carcan, des valets qui ſe ſeroient mépris ſur l'ordre des ſervices. Un jour il s'aviſa de dire à ſes convives : Sentez-vous, Meſſieurs, le pied de Mule dans cette omelette aux champignons ?

Chacun d'eux fut ſurpris de l'apoſtrophe. Pauvres ignorans ! leur dit-il, faut-il que je vous aprenne que les champignons employés dans cette omelette ont été foulés par le pied d'une mule ? cela met un champignon au dernier période de la perfection.

¶ Ce même Comte du Brouſſin menaça un jour Monſieur Deſpréaux d'aller dîner chez lui, & lui preſcrivit le jour du repas. Mais, Monſieur, lui répliqua le Satirique, il faut donc que vous m'envoyiez une Fée, pour vous régaler ſelon la ſupériorité de votre goût. Point, point, lui dit le Comte ; donnez-nous ce que vous voudrez, nous nous contenterons d'un repas de Poéte. M. le Duc de Vitri & Meſſieurs de Gourville & de Barillon furent de la Fête, où tout ſe paſſa à merveille. C'étoit à qui feroit plus de remercimens & d'embraſſades au Seigneur

Architriclin ; & le Comte du Broussin lui dit en sortant : Mon cher Despréaux, vous pouvez vous vanter de nous avoir donné un repas sans faute.

¶ Monsieur Despréaux ne se lassoit point d'admirer Moliere, qu'il appelloit toujours le Contemplateur. Il disoit que la nature sembloit lui avoir révélé tous ses secrets, du moins pour ce qui regarde les mœurs & les caractéres des hommes. Il regrettoit fort qu'on eût perdu sa petite Comédie du *Docteur amoureux*, parce qu'il y a toujours quelque chose de saillant & d'instructif dans ses moindres ouvrages. Selon lui, Moliere pensoit toujours juste ; mais il n'écrivoit pas toujours juste, parce qu'il suivoit trop l'essor de son premier feu, & qu'il lui étoit impossible de revenir sur ses ouvrages. Il avoit cela de commun avec la Fontaine, chez qui l'on trouve

beaucoup de négligences & de termes hasardés, qui auroient pû être réparés par une lime attentive & laborieuse ; mais Moliere fuyoit la peine, & ce fut Monsieur Despréaux qui lui corrigea ces deux vers de la premiére scéne des *Femmes savantes*, que le Poéte comique avoit faits ainsi :

Quand sur une personne on prétend s'ajuster ;
C'est par les beaux côtés, qu'il la faut imiter.

M. Despréaux trouva du jargon dans ces deux vers, & les rétablit de cette façon :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par ses beaux endroits, qu'il lui faut ressembler.

Il lui reprochoit encore ce vers de la premiére scéne du *Misantrope* :

Et la plus haute estime a des regals peu chers.

Il n'étoit guéres plus content de

ceux-ci de l'*Amphitryon*, quoiqu'en dépit de leur irrégularité ils ayent paſſé en proverbe :

Le véritable Amphitryon
Eſt l'Amphitryon où l'on dine.

A l'égard de l'*Amphitryon* de Moliere, qui s'eſt ſi fort acquis la faveur du Peuple, & même celle de beaucoup d'honnêtes gens, M. Deſpréaux ne le goûtoit que médiocrement. Il prétendoit que le Prologue de Plaute vaut mieux que celui du Comique François. Il ne pouvoit ſouffrir les tendreſſes de Jupiter envers Alcméne, & ſur tout cette ſcéne où ce Dieu ne ceſſe de jouer ſur le terme d'époux & d'amant. Plaute lui paroiſſoit plus ingénieux que Moliere dans la ſcéne & dans le jeu du *Moi*. Il citoit même un vers de Rotrou, dans ſa piéce des *Soſies*, qu'il prétendoit plus naturel que ces deux de Moliere :

Et j'étois venu, je vous jure,
Avánt que je fusse arrivé.

Or voici le vers de Rotrou :

J'étois chez nous longtems avant que d'arriver.

Ce fut Monsieur Despréaux qui fournit à Moliere l'idée de la Scéne des *Femmes savantes*, entre Trissotin & Vadius. La même scéne s'étoit passée entre Gille Boileau, frere du Satirique, & l'Abbé Cotin. Moliere étoit en peine de trouver un mauvais Ouvrage pour exercer sa critique, & M. Despréaux lui apporta le propre Sonnet de l'Abbé Cotin avec un Madrigal du même Auteur, dont Moliere sut si bien faire son profit dans sa scéne incomparable. Le Latin macaronique qui fait tant rire à la fin du *Malade imaginaire*, fut encore fourni à Moliere par son ami Despréaux, en dînant ensemble avec Melle Ninon de l'Enclos, & Madame de la Sabliere.

¶ Moliere récitoit en Comédien ſur le Théatre & hors du Théatre ; mais il parloit en honnête homme ; rioit en honnête homme, avoit tous les ſentimens d'un honnête homme ; en un mot, il n'avoit rien contre lui que ſa profeſſion, qu'il continuoit plus pour le profit de ſes Camarades que pour le ſien propre.

Deux mois avant la mort de Moliere, M. Deſpréaux alla le voir, & le trouva fort incommodé de ſa toux, & faiſant des efforts de poitrine qui ſembloient le menacer d'une fin prochaine. Moliere aſſez froid naturellement, fit plus d'amitié que jamais à M. Deſpréaux. Cela l'engagea à lui dire : Mon pauvre M. Moliere, vous voilà dans un pitoyable état. La contention continuelle de votre eſprit, l'agitation continuelle de vos poulmons ſur votre théatre, tout enfin devroit vous dé-

terminer à renoncer à la repré-ſentation. N'y a-t-il que vous dans la Troupe, qui puiſſe exécuter les premiers Rôles ? Contentez-vous de compoſer, & laiſſez l'action théatrale à quelqu'un de vos Camarades ; cela vous fera plus d'honneur dans le Public, qui regardera vos Acteurs comme vos Gagiſtes ; & vos Acteurs d'ailleurs qui ne ſont pas des plus ſouples avec vous, ſentiront mieux votre ſupériorité. Ah, Monſieur ! répondit Moliere, que me dites-vous là ? Il y a un honneur pour moi à ne point quitter. Plaiſant point d'honneur, diſoit en ſoi-même le Satirique, à ſe noircir tous les jours le viſage pour ſe faire une mouſtache de Sganarelle, & à dévouer ſon dos à toutes les baſtonnades de la Comédie ! Quoi ! Cet homme le premier de ſon tems pour l'eſprit, & pour les ſentimens d'un vrai Philoſophe, cet

ingénieux Cenſeur de toutes les Folies humaines en avoit une plus extraordinaire que celles dont il ſe moquoit tous les jours ! Cela montre bien le peu que ſont les hommes.

Au reſte Monſieur Deſpréaux trouvoit la proſe de Moliere plus parfaite que ſa Poéſie, en ce qu'elle étoit plus réguliere & plus châtiée, au lieu que la ſervitude des rimes l'obligeoit ſouvent à donner de mauvais voiſins à des vers admirables, voiſins que les maîtres de l'Art appellent des *Freres Chapeaux*. (1)

¶ Monſieur Deſpréaux avoit envoyé à M. Arnauld ſon Epître à Monſieur Racine. Monſieur Arnauld la trouva admirablement écrite : mais il lui témoigna qu'il

REMARQUES.

(1) Alluſion à des Moines qui ont à leur ſuite quelque petit Frere qui porte le chapeau.

étoit trop prodigue de louanges envers Moliere ; & qu'un homme comme lui devoit prendre garde aux gens qu'il louoit, & de quelle maniére il louoit ; que Moliere, avec tout son esprit, avoit bien des hauts & des bas, & que ses Comédies étoient une Ecole de mauvaises mœurs. Je suis peut-être un peu trop critique, disoit M. Arnauld : mais je ne veux point que mes véritables Amis fassent rien que je ne puisse défendre.

¶ Monsieur Despréaux m'a dit, que lisant à Moliere sa Satire qui commence par :

> Mais il n'est point de fou qui par bonnes raisons
> Ne loge son voisin aux Petites-Maisons.

Moliere lui fit entendre qu'il avoit eu dessein de traiter ce sujet-là ; mais qu'il demandoit à être traité avec la derniere délicatesse, qu'il ne falloit point surtout faire comme Desmarets dans ses *Visionnai-*

res, qui a juſtement mis ſur le Théatre des Fous dignes des Petites Maiſons. Car qu'un homme s'imagine être Aléxandre, & autres caractéres de pareille nature, cela ne peut arriver que la cervelle ne ſoit tout-à-fait altérée ; mais le deſſein du Poéte Comique étoit de peindre pluſieurs Fous de ſociété, qui tous auroient des manies pour leſquelles on ne renferme point, & qui ne laiſſeroient pas de ſe faire le procès les uns aux autres, comme s'ils étoient moins fous pour avoir de différentes folies. Moliere avoit peut-être en vûe cette idée, quand à la fin de ſa premiére ſcéne de l'*Ecole des Femmes*, il fait dire d'Arnolphe par Criſalde :

Ma foi, je le tiens fou de toutes les maniéres.

Arnolphe dit de ſon côté de Criſalde :

Il eſt un peu bleſſé ſur certaines matiéres.

¶ Je commence toujours à déclarer la guerre par des Epigrammes, disoit Monsieur Despréaux : c'est là mon premier acte d'hostilité ; je lâche d'abord ces enfans perdus sur mes ennemis.

¶ Quelques gens ont reproché à Monsieur Despréaux de s'être délassé de ses grands Ouvrages par quelques petites Poésies qui ne répondent pas toujours à sa haute réputation. On l'a surtout fort blâmé d'avoir laissé imprimer deux Epigrammes très-laconiques qu'il fit contre l'*Agesilas* & contre l'*Attila* du Grand Corneille, quoique Chapelain les eût fort vantées sans savoir qui en étoit l'Auteur. Ces deux Epigrammes finissent par *Hélas*, & par *Hola*. Les faux Critiques, disoit-il, se sont fort révoltés contre cette petite badinerie, faute de savoir qu'il y a un sentiment renfermé dans ces deux mots. Corneille s'y méprit lui-mê-

me, & les tourna à ſon avantage, comme ſi l'Auteur avoit voulu dire que la premiére de ces deux Piéces excitoit parfaitement la pitié, & que l'autre étoit le *Non plus ultrà* de la Tragédie.

¶ Monſieur Deſpréaux me diſoit que dans ſa jeuneſſe il avoit eu deſſein de travailler à la vie de Diogéne le Cynique, qui n'avoit été qu'ébauchée, & même défigurée par Diogéne Laërce; que c'étoit un Hiſtorien trop ſec, & qui dégoutoit les Lecteurs. J'aurois, diſoit-il, donné un modéle de la plus parfaite gueuſerie, & beaucoup plus plaiſante & plus originale que celle de Lazarille de Tormes, & de Guſman d'Alfarache. Jamais homme n'a eu tant d'eſprit que ce Cynique; il venoit après Socrate qui avoit emporté le prix de la Philoſophie; c'étoit un homme qui faiſoit par ſageſſe ce que fit depuis Diogéne par vanité. Ce

copiſte ingénieux, ſous ſon extravagance apparente, entreprit de ſe faire une réputation plus grande que celle de Socrate. Le premier avoit une maiſon, & l'autre dit : Un méchant tonneau me ſervira de maiſon. Socrate avoit une femme, & même deux, qui pis eſt ; & moi je ſais un bon ſécret pour m'en paſſer. Il ſe rouloit dans la Canicule ſur le ſable le plus brûlant, & pendant l'hiver il ſe couchoit ſur la neige, & s'en faiſoit une eſpéce de couverture. En un mot, c'étoit un Socrate outré : auſſi Platon diſoit de lui : Quand je vois Diogéne, il me ſemble voir Socrate devenu fou. J'aurois, diſoit-il, ſuivi toutes les actions de ce Philoſophe, & tellement varié ſa vie, qu'elle auroit été du goût des Lecteurs. Je n'aurois pas oublié que ſon pere fit banqueroute, & que lui-même fit de la fauſſe monnoye : c'eſt, continuoit-il, ce

que n'auroit eu garde de dire M. Dacier ; il veut que tous les gens qu'il traduit, soient des Saints. N'ayez pas peur qu'il nous ait parlé des vers amoureux de Platon, ni en quel honneur il les faisoit. C'eſt un homme qui nous fait des Saints de tout ce qui paſſe par ſa plume ; elle a le don de canoniſer les gens, Saint Platon, Saint Antonin, Saint Hieroclès ; je m'étonne qu'il n'ait pas fait une Veſtale de Fauſtine, femme de Marc Antonin, qui étoit la premiére débauchée de ſon tems. Il n'a pas tenu à Madame Dacier que Sapho n'ait été canoniſée comme les autres. Quand on lui reproche qu'elle avoit des inclinations très-libertines, & qu'elle ne ſe renfermoit pas dans les paſſions ordinaires à ſon ſexe, Madame Dacier croit la bien défendre en diſant que c'eſt qu'elle a eu des ennemis : que ne nous diſoit-elle que ſes amies

lui ont fait plus de tort que ſes plus grands ennemis ? Pour moi, diſoit-il, je crois plus les Hiſtoriens ſur les vices des hommes que ſur leurs vertus ; & quand on écrit la vie des gens, il ne faut point les ménager ſur ce qu'ils ont de criminel ; cela gagne créance pour le bien qu'on dira d'eux. J'admire Monſieur Colbert, qui ne pouvoit ſouffrir Suétone, parce que Suétone avoit révélé la turpitude des Empereurs ; c'eſt par là qu'il doit être recommandable aux gens qui aiment la vérité. Voulez-vous qu'on vous faſſe des portraits de fantaiſie, comme en ont tant fait la Scudéri & ſon frere ? Au reſte, diſoit-il, dans la vie des hommes célébres, il faut relever jusqu'à leurs minuties, comme a fait Plutarque ; il n'y a rien qui intéreſſe tant le Lecteur, & cela vaut mieux que toutes ces réflexions vagues que font tous nos Hiſtoriens. C'eſt

par les faits que les hommes ſont louables ou blâmables ; ainſi ce ſont les faits qu'il faut ſoigneuſement recueillir, & ſur tout ne point s'appeſantir ſur la morale, qui ſent plus le Prédicateur que le narrateur.

¶ Monſieur le Verrier donnoit à dîner ; Monſieur & Madame Dacier étoient des convives. A la fin du repas, ce couple ſavant, & ſurtout la Dame, ſe plaignirent aſſez aigrement que le Satirique ne leur eût pas encore montré ſon *Equivoque*. Monſieur Deſpréaux s'excuſa ſur ce que l'occaſion ne s'en étoit pas préſentée. La Dame reprit avec un ton hautain & impérieux : C'eſt peut-être qu'on ne nous croit pas capables d'en ſentir toutes les beautés. M. Deſpréaux répondit ironiquement, qu'il avoit lieu d'appréhender une critique auſſi redoutable que la ſienne. Oui, dit-elle,

Monſieur, votre crainte eſt peut-être aſſez bien fondée ; car, à coup ſûr, je ne vous aurois pas paſſé un vers, où l'on dit que vous noirciſſez la réputation du plus ſaint perſonnage de la Gréce. Comment avez-vous oſé avancer que Socrate étoit

Très-équivoque ami du jeune Alcibiade.

Je vous prouverois par vingt autorités, qu'il n'y eut jamais de plus noire calomnie. Et moi, répliqua Monſieur Deſpréaux, je vous prouverois le contraire par vingt autres autorités. La querelle s'échauffant de plus en plus, M. Deſpréaux leur déclara qu'il ne leur réciteroit jamais ſon *Equivoque*. Or il vint le lendemain chez Monſieur Couſtard, où il nous raconta la ſcéne du jour précédent, paroiſſant encore piqué de la ſortie qu'on lui avoit faite. Eh bien, lui dis-je, voulez-vous que

je vous donne un Juge de la ſentence duquel je vous défie d'appeller. Il y conſentit, & là deſſus je fis apporter la Traduction des Nuées d'Ariſtophane par Madame Dacier, qui n'étoit encore en ce tems-là que Mademoiſelle le Févre, où nous lûmes, dans les remarques, page 297. qu'Ariſtophane reproche à Socrate qu'il faiſoit ſouvent des promenades dans la Paleſtre pour voir les jeunes garçons qu'il avoit la réputation de ne pas haïr. C'en eſt aſſez, dit Monſieur Deſpréaux; il ne faut pas battre ſon ennemi à terre, & je me contenterai de lui faire dire que la mémoire lui a manqué.

Magnanimo ſatis eſt hoſtem proſtraſſe Leoni.

¶ Monſieur Deſpréaux n'approuvoit point Monſieur Bayle d'avoir condamné Longin dans ſon Dictionnaire Critique, ſur ce que ce fameux Rhéteur reprochoit à Ti-

mée d'avoir employé une pensée froide & puérile à propos du Conquérant de l'Asie. Alexandre, disoit cet Historien, a pris toute l'Asie en moins de tems qu'Isocrate n'en a mis à composer son Panégyrique ; non que cette pensée ne fût très-jolie, en tant que placée dans une Lettre, ou dans tout autre ouvrage de galanterie ; mais elle devient une affectation puérile dans une Histoire, parce qu'elle sort de la majesté de l'Histoire, où il faut être réservé à ne pas hazarder même les plus beaux traits d'esprit à contre-tems.

¶ Une des lectures qui faisoit le plus de plaisir à Monsieur Despréaux, c'étoit celle de Térence. C'étoit un Auteur, disoit-il, dont toutes les expressions vont au cœur ; il ne cherche point à faire rire, ce qu'affectent sur-tout les autres Comiques ; il ne s'étudie qu'à dire des

des choſes raiſonnables, & tous ſes termes ſont dans la nature, qu'il peint toujours admirablement : les Valets qu'il introduit ſur la ſcéne, ne ſont point comme les Valets de Plaute, c'eſt-à-dire, toujours ſûrs de leur dénoûment, qu'ils conduiſent par des ſtratagêmes à la fin qu'ils ſe ſont propoſée ; mais chez Térence, une reconnoiſſance naturelle vient toujours au ſecours d'un Valet dont la prudence avoit été trompée. Enfin, diſoit-il, il eſt étonnant que ce Poéte ayant écrit après Plaute ſi eſtimé & ſi autoriſé chez lesRomains, quoique ſes plaiſanteries fuſſent outrées, il eſt étonnant que ce Plaute ſi cher à la multitude eût été effacé par un concurrent qui avoit pris la route la moins ſûre pour plaire : car la raiſon n'eſt faite que pour certains génies privilégiés ; & ce Peuple Romain ſi eſtimable par tant d'autres en-

droits prenoit ſouvent le change ſur le vrai mérite du Théatre. Il vouloit rire à quelque prix que ce fût ; & voilà ce qui rendoit Térence plus merveilleux, d'avoir accommodé le Peuple à lui, ſans s'accommoder au Peuple : & par-là, diſoit Monſieur Deſpréaux, Térence a l'avantage ſur Moliere, qui certainement eſt un Peintre d'après nature, mais non pas ſi parfait que Térence, puiſque Moliere dérogeoit ſouvent à ſon génie noble par des plaiſanteries groſſiéres qu'il hazardoit en faveur de la multitude, au lieu qu'il ne faut avoir en vûe que les honnêtes gens. Il louoit encore Térence de demeurer toujours où il en faut demeurer ; ce qui a manqué à Moliere.

¶ C'eſt cette grande régle du *Ne quid nimis*, que Monſieur Deſpréaux preſcrivoit aux Poétes, aux Orateurs, aux Hiſtoriens. Il

ne pouvoit souffrir qu'un homme d'esprit fît de trop longues écritures, & semblât travailler au rôle comme un Avocat ou un Procureur. C'est Horace, disoit-il, qui m'a fourni ce vers de mon Art Poétique :

Tout ce qu'on dit de trop, est fade & rebutant.

¶ Monsieur de Harlai de Beaumont, fils du Premier Président, voulut un jour traiter Homere de haut en bas devant Monsieur Despréaux. Il faut, Monsieur, que vous n'ayez jamais lû Homere pour parler ainsi : si vous l'aviez lû avec un peu d'attention, vous verriez que c'est un homme qui dit toujours tout ce qu'il faut dire sur un sujet, & qui ne dit jamais plus que ce qu'il faut dire. Il citoit à ce propos la harangue du Pere de Chryseis, qui dans le premier Livre de l'Iliade vient demander sa fille à Agamemnon.

Je vous la propoſe, diſoit-il, comme le plus excellent modéle de harangues, en ce qu'en deux périodes tout au plus, elle renferme une infinité de choſes & de circonſtances, & qu'il n'appartient qu'à Homere d'être ſi heureuſement laconique. Voilà donc, reprit Monſieur de Harlai, une grande merveille, de ne dire que ce qu'il faut dire ? Comment donc, Monſieur, vous n'appellez cela rien, répliqua M. Deſpréaux ? c'eſt pourtant ce qui manque à toutes vos Harangues du Parlement.

¶ Un homme de fort bon eſprit, mais qui n'avoit point de Lettres, diſoit un jour devant Monſieur Deſpréaux, qu'il a'meroit mieux ſavoir faire la barbe, que de ſavoir faire un bon Poéme. Qu'eſt-ce que des vers, diſoit-il ? & où eſt-ce que ce a méne ? C'eſt en cela, reprit M. Deſpréaux ;

que j'admire la Poësie, que n'étant bonne à rien, elle ne laisse pas de faire les délices des hommes intelligens.

¶ Monsieur Despréaux disoit qu'il ne faut pas toujours juger du caractére des Auteurs par leurs Ecrits; que Balzac, par exemple, feroit peur à pratiquer par l'affectation de son style. *Votre abondance est la cause de ma disette*: C'est ainsi qu'il commence une Lettre. Au lieu que Voiture donne une idée si riante de ses mœurs, qu'il fait regretter à ses Lecteurs de n'avoir pas vécu avec lui. Cependant Monsieur Despréaux assuroit, comme l'ayant sçu de personnes de la vieille Cour, que la société de Balzac, bien loin d'être épineuse comme ses Lettres, étoit toute remplie de douceur & d'agrément: Voiture au contraire faisoit le petit Souverain avec ses égaux, accoutumé qu'il étoit à

fréquenter des Alteſſes, & ne ſe contraignant qu'avec les Grands. La ſeule choſe où ſe reſſembloient ces deux Auteurs, c'eſt dans la compoſition de leurs Lettres, dont la plus courte leur coûtoit ſouvent quinze jours de travail.

¶ Un parent de Monſieur Deſpréaux, homme d'un eſprit très-ſimple & très-borné, le pria de lui envoyer la derniére édition de ſes ouvrages; & l'en étant venu remercier, Monſieur Deſpréaux lui demanda ce qu'il en penſoit: Tout en eſt admirable, répondit-il; mais ayant un mérite acquis par vous-même, vous vous ſeriez bien paſſé d'y fourrer deux Lettres qui ne ſont pas de vous. C'étoient celles adreſſées à Monſieur de Vivonne, ſous le nom de Balzac & de Voiture.

¶ Monſieur Deſpréaux diſoit que la Fontaine avoit beaucoup d'eſprit, mais qu'il n'avoit qu'une

ſorte d'eſprit ; encore prétendoit-il que cette maniére ſi naïve de dire les choſes, qui fait le caractére de la Fontaine, n'étoit pas originale en lui, puiſqu'il la tenoit de Marot, de Rabelais, & autres qui ont écrit dans le vieux ſtyle ; qu'il y avoit du mérite à s'en ſervir quelquefois, comme a ſi bien fait Monſieur Racine dans quelques Epigrammes qui nous reſtent de lui ; mais que cela fît le caractére principal d'un Ecrivain, c'étoit, à ſon avis, ſe rendre trop borné, d'autant plus, diſoit il, qu'il y a une ſorte d'affectation dans l'imitation Marotique, à peu près comme qui voudroit imiter le ſtyle de Balzac & de Voiture. C'eſt, continuoit-il, ce que j'aurois pû faire fort aiſément, & donner pluſieurs Lettres comme celles que j'ai écrites à M. de Vivonne, ſous le nom de Balzac & de Voiture, & préci-

ſément dans leur ſtyle. Il me diſoit encore qu'il avoit dit un jour à Monſieur le Maréchal de Grammont, grand admirateur de Balzac, que ſes hyperboles n'étoient pas ſi difficiles à imiter, quoique très-contraires à la ſimplicité du ſtyle épiſtolaire. Il étoit queſtion d'un homme qui parloit fort lentement, & Monſieur Deſpréaux le caractériſoit ainſi : Le *Oui*, & le *Non*, ſont longs quand il les prononce, & ces deux monoſyllabes deviennent des périodes dans ſa bouche. Eh bien, lui dit M. le Maréchal, voilà ce que vous avez jamais écrit de mieux. Il s'en falloit beaucoup que le Satirique fût de cet avis. Au reſte il diſoit que la Fontaine avoit quelquefois ſurpaſſé ſes Originaux, qu'il y avoit des choſes inimitables dans ſes Fables, & que ſes Contes, à la pudeur près, qui y eſt toujours bleſſée, avoient des graces & des

délicateſſes que lui ſeul étoit capable de répandre dans un pareil ouvrage.

¶ Monſieur Deſpréaux s'applaudiſſoit fort à l'âge de ſoixante-onze ans, de n'avoir rien mis dans ſes vers qui choquât les bonnes mœurs. C'eſt une conſolation, diſoit-il, pour les vieux Poétes qui doivent bientôt rendre compte à Dieu de leurs actions. Il ne convenoit pas que Monſieur Arnauld eût eu raiſon de le chicaner ſur ces vers de la huitiéme Satire:

Jamais la Biche en Rut n'a pour fait d'impuiſſance
Traîné du fond des bois un Cerf à l'audience.

Je l'ai luë, diſoit-il, à pluſieurs ſaints Evêques, & même à M. le Premier Préſident de Lamoignon, homme très-ombrageux ſur la pudeur; & pas un de ces Meſſieurs ne s'en eſt ſcandaliſé; j'oſe même dire que le trait de ma

Satire a fait effet, puiſqu'elle a donné lieu de bannir de la ſociété une formalité très-indécente, & ſouvent très-équivoque.

¶ Monſieur Deſpréaux diſoit que l'amour eſt un caractére affecté à la Comédie, parce qu'au fond il n'y a rien de ſi ridicule que le caractére d'un Amant, & que cette paſſion fait tomber les hommes dans une eſpéce d'enfance. Il en donnoit pour exemple le perſonnage de Phædria dans Térence, qui niaiſe, pour ainſi dire, & fait l'enfant avec ſon valet, ſur ce que ſa maîtreſſe lui a fermé la porte. *Non*, dit-il, *quand elle me rappelleroit, non, je n'irai pas là.* Il prononçoit ces derniéres paroles ſur le ton enfantin, ce qui y donne encore un nouveau jeu. Il diſoit que les inégalités des Amans, leurs fauſſes douleurs, leurs joies inquiétes, ſont le plus beau champ du monde pour exercer un Poëte

Comique ; mais que l'amour pris à la lettre n'étoit point du caractére de la Tragédie, à laquelle il ne pouvoit convenir qu'entant qu'il alloit jusqu'à la fureur, & par conséquent devenoit passion tragique. Il n'étoit point du tout satisfait du personnage que fait Pyrrhus dans l'Andromaque, qu'il traitoit de Héros à la Scudéri, au lieu qu'Oreste & Hermione sont de véritables caractéres tragiques. Il frondoit encore cette scéne, où Monsieur Racine fait dire par Pyrrhus à son confident :.

Crois-tu si je l'épouse
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ?

Sentiment puéril qui revient à celui de Perse :

Censen' plorabit, Dave, relictâ ?

car Perse n'a en vûe que la Comédie de Térence, où de pareils

ſentimens ſont en place, au lieu qu'ils ſont trop badins ailleurs, & dérogent à la gravité magnifique de la Tragédie.

¶ Moliere étoit fort ami du célébre Avocat Fourcroi, homme très-rédoutable par la capacité & la grande étendue de ſes poulmons. Ils eurent une diſpute à table en préſence de Monſieur Deſpréaux; Moliere ſe tourna du côté du Satirique, & lui dit: Qu'eſt-ce que la raiſon avec un filet de voix contre une gueule comme cela?

¶ Monſieur Deſpréaux n'alloit guéres à l'Academie; mais quand il s'y trouvoit, s'il venoit à ouvrir quelque avis, il y perdoit toujours ſa cauſe à la pluralité des voix. Un jour, me racontoit-il, je fus fort étonné, qu'à la réſerve de M. l'Abbé de Clérambaut & de Monſieur de Saci, tout le reſte de l'Académie fut de mon

parti ſur ce vers de la Satire de l'homme :

> Non, mais cent fois la bête a vû l'homme hypocondre.

Je m'attendois bien, diſoit-il, à être condamné ; car, outre que j'avois raiſon, c'étoit moi. Il diſoit ces mots avec un enthouſiaſme de Satirique, qui relevoit infiniment le bon mot. Deſmarets lui avoit déja reproché qu'il falloit dire l'homme hypocondriaque, & non pas hypocondre ; mais Monſieur Patru avoit aſſuré qu'on en pouvoit fort bien faire un adjectif, à l'exemple du mot de parricide, colere, homicide. En effet tous nos bons Auteurs ne parlent pas autrement.

¶ Perrault le Médecin avoit voulu faire un crime d'Etat à M. Deſpréaux ſur ce qu'il dit dans ſa Satire IX.

> Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne.

Un jour donc que le Satirique ſoupoit chez Monſieur Colbert, on vint à toucher cette corde : M. Deſpréaux dit à Monſieur Colbert : Ce ſera toujours mal à propos que mes ennemis m'accuſeront de parler contre les Puiſſances ; mais pour juger des Auteurs, c'eſt un droit qui m'appartient, & quand il ne m'appartiendroit pas, je l'uſurperois. J'étois audacieux, diſoit-il, dans ma jeuneſſe, & je parlois avec une courageuſe liberté.

¶ Dans l'Epître adreſſée à M. de Seignelai par Monſieur Deſpréaux, il entend parler de L*** par ces vers :

En vain par ſa grimace, un bouffon odieux
A table nous fait rire & divertit nos yeux ;
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui ſon théâtre,
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux ;
Son viſage eſſuyé n'a plus rien que d'affreux.

Voilà en effet le vrai caractére de L***, qui réussissoit parfaitement dans des contes obscénes, & qui n'avoit point de conversation hors des matiéres concernant l'ordure & l'intérêt. Moliere étoit de tout un autre caractére ; il regardoit L*** comme un excellent Pantomime, & lui disoit assez souvent : L***, fais-nous rire.

¶ Monsieur Despréaux soutenoit que Lulli avoit énervé la Musique ; que la sienne amollissoit les ames, & que s'il excelloit, c'étoit sur tout dans le mode Lydien.

¶ Sur le bruit que Lulli traitoit d'une charge de Sécretaire du Roi, Monsieur de Louvois dit au Musicien : Nous voilà bien honorés, nous sommes menacés d'avoir pour confrere un maître Baladin. Lulli répondit effrontément au Ministre : S'il falloit pour faire votre cour au Roi faire pis que

moi, vous ſeriez bientôt mon camarade.

En effet quelques jours avant ſa réception, Lulli fit ſon ancien Rôle de Muphti dans *le Bourgeois Gentilhomme*, & le Roi qui ne s'y attendoit point en rit beaucoup: l'on dit même que cela avança fort la réception de Lulli dans le corps des Sécretaires du Roi.

¶ Monſieur Deſpréaux n'avoit pas moins de droiture dans le cœur, qu'il avoit de juſteſſe dans l'eſprit. Quelques Seigneurs de la Cour lui ayant raconté que dans une débauche ils avoient envoyé querir un Apotiquaire, & qu'étant arrivé avec un remède preſque bouillant, ils s'étoient ſaiſis de l'Apotiquaire, & lui avoient donné de force ſon remède, l'ayant fait danſer enſuite, & joué à le faire crever: Monſieur Deſpréaux s'emporta contre eux, & leur fit tant de honte de leur mau-

vaiſe plaiſanterie, que ſur l'heure le Marquis de Manicamp envoya trente piſtoles à l'Apotiquaire.

¶ Dans la Campagne de Franche-Comté Monſieur Deſpréaux eut ordre de ſuivre le Roi. Il fit une chaleur extraordinaire pendant toute cette expédition : cependant Monſieur Deſpréaux ne laiſſoit pas de porter une camiſole fort épaiſſe ſous un gros ſurtout. Les Courtiſans en voulurent faire une raillerie au Roi ; mais le Satirique détourna la querelle ſur Monſieur Fagon qui étoit bien plus lourdement vétu que lui. Je n'étois point habillé, diſoit Monſieur Deſpréaux, en comparaiſon de Monſieur Fagon. Mais, Deſpréaux, comment pouvez-vous durer avec de ſi groſſes hardes, & par la ſaiſon qu'il fait ? lui diſoit le Roi. Sire, repartit le Satirique, j'ai toujours oui dire que le chaud étoit un ami incom-

mode, mais que le froid étoit un ennemi mortel.

¶ Monſieur Deſpréaux liſant au Roi un endroit de l'Hiſtoire de ſa vie en préſence de quelques Courtiſans, Sa Majeſté l'arrêta ſur le mot de *rebrouſſer*, pour lequel le Roi avoit de la répugnance. Il étoit queſtion du voyage que le Roi avoit feint de faire en Flandre, & puis tout d'un coup avoit rebrouſſé chemin pour tourner du côté d'Allemagne. Tous les Courtiſans applaudirent à l'objection du Prince, & même juſqu'à M. Racine qui faiſoit ſa cour aux dépens de ſon ami; mais M. Deſpréaux perſiſta dans ſon ſentiment avec une obſtination reſpectueuſe, inſinuant au Roi que lorſqu'il n'y avoit qu'un mot dans une langue pour ſignifier une choſe, il falloit le conſerver, quelque rude & bizarre que parût ce mot.

¶ Le Roi demandant à Mon-

ſieur Deſpréaux ce qu'il penſoit des ſermons de Monſieur le Tourneux, ſi fameux par ſon Année Chrétienne, Monſieur Deſpréaux répondit à Sa Majeſté : Avant que ce Prédicateur entre en chaire, ſur ſa mine on ne voudroit pas qu'il y entrât ; & quand il y eſt, on ne voudroit pas qu'il en ſortît.

¶ Barbin le Libraire avoit une maiſon de campagne à Ivry, maiſon fort ornée & fort enjolivée, mais qui n'avoit ni cour ni jardin : Monſieur Deſpréaux fut invité d'y aller dîner, & quelques momens après le repas, fit mettre les chevaux au caroſſe : Mais où allez-vous donc ſi vîte ? lui dit Barbin. Je m'en vais prendre l'air à Paris, répondit Monſieur Deſpréaux.

¶ A la mort de Furetiere, il fut délibéré dans l'Académie ſi l'on feroit un ſervice au défunt, ſelon l'uſage pratiqué depuis ſon

établiſſement. M. Deſpréaux y alla exprès avec Monſieur Racine le jour que la choſe devoit être décidée ; mais voyant que le gros de l'Académie prenoit parti pour la négative, lui ſeul oſa parler ainſi à cette Compagnie :

» Meſſieurs, il y a trois choſes à » conſidérer ici, Dieu, le Public, » & l'Académie. A l'égard de » Dieu, il vous ſaura ſans doute » très-bon gré de lui ſacrifier vo- » tre reſſentiment, & de lui offrir » des priéres pour un mort qui en » auroit beſoin plus qu'un autre, » quand il ne ſeroit coupable que » de l'animoſité qu'il a montrée » contre vous. Devant le Public, » il vous ſera très-glorieux de ne » pas pourſuivre votre ennemi par » de-là le tombeau. Et pour ce qui » regarde l'Académie, ſa modé- » ration ſera très-eſtimable, quand » elle répondra à des injures par » des priéres, & qu'elle n'enviera

» pas à un Chrétien les ressources » qu'offre l'Eglise pour appaiser la » colere de Dieu, d'autant mieux » qu'outre l'obligation indispensa- » ble de prier Dieu pour vos en- » nemis, vous vous êtes fait une » loi particuliére de prier pour vos » Confreres.

¶ Un laquais de Monsieur Despréaux revenant de chez Boisrobert lui apprit que sa goutte avoit redoublé. Il jure donc bien, dit M. Despréaux. Hélas ! Monsieur, repartit le laquais, il n'a plus que cette consolation-là.

¶ Je demandois à M. Despréaux l'explication de ce vers de son Epître à Monsieur de Seignelai :

> Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure.

Je l'entendois, avant qu'il m'en eût donné l'explication, de cette maniére ; Que souvent la mesure du vers rendoit le sens trop gêné,

étant aſſez difficile de bien renfermer ſa penſée dans les bornes étroites d'un vers, comme l'a ſi bien exprimé M. Deſpréaux dans ſa Satire à Moliere, par ces mots:

Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée;
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.

Mais Monſieur Deſpréaux me fit comprendre que le ſens de l'autre vers étoit bien different de ces vers-ci; que par le ſens gênant la meſure, il avoit voulu exprimer certaines tranſpoſitions forcées, dont les meilleurs Auteurs ne ſauroient ſe défendre, mais dont ils tâchent de ſauver la dureté par toutes les ſoupleſſes de leur Art. Dans ces ſituations, diſoit-il, vous diriez que le vers grimace, ou fait certaines contorſions. Je vais vous en donner un exemple ſenſible dans un vers de

Chapelain. Il eſt queſtion d'y exprimer l'action du fameux Cynegire, qui s'étant attaché à l'un des creneaux, ſe vit le bras emporté; il y attache l'autre bras, & ce bras a le ſort du premier, de maniére qu'il s'attacha aux créneaux avec les dents; ce que Chapelain exprime ainſi:

> Les dents, tout lui manquant, dans les pierres il plante.

Voilà, diſoit-il, le plus parfait modéle de la meſure gênée par le ſens: car on ne ſauroit dire que le vers de Chapelain manque par le ſens; mais cette tranſpoſition bizarre, & pour ainſi dire, dans toute ſa crudité, révolte encore plus les yeux que les oreilles, au lieu qu'un grand Poéte en de pareilles extrêmités, par toutes les fineſſes de ſon Art, cherche à adoucir ce qui de ſoi-même eſt rude.

¶ Je montrois à Monſieur Deſ-

préaux un de mes Ouvrages, il me fit quelques objections que je reçus avec beaucoup de docilité; mais voulant me louer d'être ſi traitable, il me fit comprendre qu'il y avoit quelquefois autant d'entêtement de la part du Critique que de la part de l'Auteur; que le dernier défendoit ſes vers avec trop de complaiſance, & que l'autre regardant ſa Critique comme ſon propre ouvrage, la ſoutenoit avec trop de chaleur. Il me diſoit qu'il falloit chamailler de part & d'autre avec cette exacte retenue dont ne ſortent jamais les honnêtes gens, & que c'étoit ainſi qu'on parvenoit à trouver la vérité; c'eſt la raiſon pour laquelle il avoit avancé dans ſa Poëtique:

Mais ne vous rendez pas, dès qu'un ſot vous reprend.
Souvent dans ſon orgueil un ſubtil ignorant
Par d'injuſtes dégoûts combat toute une piéce.

Mais

Mais auſſi ne faut-il pas être trop roide, ni vouloir ne point eſſuyer la moindre critique.

¶ M. Deſpréaux me diſoit que Regnier étoit bien plus Poéte que Malherbe; mais que Malherbe avoit plus de juſteſſe que Regnier. Avant moi, pourſuivoit-il, les Poétes ne pouvant mettre la poudre à canon en vers, mettoient à leurs Héros des traits & des fléches à la main; ce qui étoit bon pour les Grecs & les Romains, mais qui ne caractériſe point du tout notre Nation. Il s'applaudiſſoit d'avoir trouvé le moyen d'exprimer les effets de la poudre à canon dans ſon Ode de Namur:

Dix mille vaillans Alcides
Les bordant de toutes parts;
D'éclairs au loin homicides
Font petiller leurs remparts.

J'en avois déja parlé, diſoit-il, dans mon Epître au Roi ſur le paſſage du Rhin;

Du ſalpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume.

Et encore dans ma Satire ſur l'homme :

Eût paîtri le ſalpêtre, eût aiguiſé le fer.

Par-là, diſoit-il, un Poéte peut comparer ſon Héros à Jupiter, la poudre à canon étant une eſpéce de tonnerre ; au lieu que nos anciens Poétes, & Malherbe tout le premier, croioient avoir beaucoup fait en faiſant un Mars uniforme de tous leurs Guerriers.

¶ Monſieur le Marquis de *** ſouhaitant d'être de l'Académie fut prier Monſieur le Préſident de Lamoignon d'engager Monſieur Deſpréaux à lui donner ſa voix. J'étois dans ſon cabinet, quand il reçut la lettre du Préſident, qui lui envoyoit un ouvrage de galanterie du poſtulant pour l'Academie ; c'étoient de petits

vers qui n'avoient ni force ni vertu. Voilà, dit M. Deſpréaux après en avoir lû le début, voilà encore un plaiſant titre pour entrer à l'Académie ; il n'a que faire de compter ſur ma voix. Je dirai tout net à Monſieur de Lamoignon, que je n'ai point de voix à donner à un homme qui fait d'auſſi méchans vers à ſoixante ans, & des vers qui renferment une morale impudique. Le jour que l'élection devoit être faite, il ſe tranſporta exprès à l'Académie pour donner ſa boule noire. Quelques Académiciens lui ayant remontré que le Marquis étoit un homme de qualité, qui méritoit qu'on eût pour lui des égards : Je ne lui conteſte pas, dit-il, ſes titres de Nobleſſe, mais ſes titres de Parnaſſe ; & je le ſoutiens non ſeulement mauvais Poéte, mais Poéte de mauvaiſes mœurs. Mais, reprit l'Abbé

Abeille, Monſieur le Marquis n'écrit pas comme un Auteur de profeſſion, il ſe borne à faire de petits vers comme Anacréon. Comme Anacréon, repartit le Satirique, & l'avez-vous lû, vous qui en parlez ? Savez-vous bien, M. qu'Horace, tout Horace qu'il étoit, ſe croyoit un très-petit compagnon auprès d'Anacréon ? Eh bien donc, Monſieur, ſi vous eſtimez tant les vers de votre Monſieur le Marquis, vous me ferez un très-grand honneur de mépriſer les miens.

¶ Jamais homme n'a parlé ſur ſes ouvrages avec plus de franchiſe que Monſieur Deſpréaux. Sa neuviéme Satire qui paſſe pour ſon chef-d'œuvre, ne fut goûtée que d'un petit nombre de gens avant l'impreſſion. Monſieur Deſpréaux n'ayant pas trouvé les Auditeurs auſſi favorables qu'il devoit ſe les promettre, fit la Satire ſur l'hom-

me, qui eut un tout autre ſuccès dans les récits ; & quoique dans l'ordre de l'impreſſion elle ſoit la huitiéme, elle a pourtant été faite après celle adreſſée à ſon eſprit. Toutes deux ſont d'une ſi grande beauté, que c'eſt là proprement que s'eſt déclaré le grand génie du Poéte, & ces deux Ouvrages ont conſtaté ſa pleine & entiére réputation ; auſſi mettoit-il à la tête de ſes bons Ouvrages la Satire à ſon eſprit, comme une Piéce où il avoit trouvé l'art de cacher ſon jeu, en ne faiſant ſemblant que de badiner. La Satire ſur l'Homme lui paroiſſoit écrite avec plus de force, & vraiſemblablement plus remplie de traits ſublimes. Après ces deux Ouvrages, c'étoit ſon Epître à ſes vers qu'il ſembloit le plus eſtimer. Je n'ai point fait, diſoit-il, de ſi belles, ni de ſi juſtes rimes ; d'un bout à l'autre je trouve le ſecret

de me louer à outrance, mais pourtant avec bienſéance. C'eſt un Satirique qui fait pitié, & qui intéreſſe tout le monde pour ſes Ouvrages & pour ſa perſonne ; après cela je donne à la poſtérité une image vraie de ma vie & de ma gloire, & je mets ſur tout en jour l'amitié ouverte que j'ai toujours eue pour Monſieur Arnauld. Son Epître à Monſieur de Lamoignon ne lui paroiſſoit pas inférieure aux précédentes Piéces, après leſquelles il plaçoit ſa Satire à Moliere, qui étoit purement de ſon invention, & où il avoit exprimé toutes les bizarreries de la rime, & de la maniére la plus heureuſe. Enſuite c'étoit à ſon *Equivoque*, à laquelle il donnoit le prix ; peut-être parce que ce ſont les derniers enfans, pour qui l'on a le plus d'affection. Voilà les ſix Ouvrages qui tenoient le premier rang dans ſon eſtime après ſon

Art Poétique, qui, de l'aveu du Public, & de ſon aveu particulier, paſſe pour le meilleur de ſes Ouvrages.

¶ Le Roi ſe bottant pour aller à la Chaſſe, demandoit à Monſieur Deſpréaux, en préſence de pluſieurs Seigneurs, quels Auteurs avoient le mieux réuſſi pour la Comédie. Je n'en connois qu'un, reprit le Satirique, & c'eſt Moliere; tous les autres n'ont fait que des Farces proprement, comme ces vilaines Piéces de Scarron. Le Roi demeura penſif, & Monſieur Deſpréaux s'appercevant qu'il avoit fait une faute, ſe mit à baiſſer les yeux auſſi-bien que tous les autres Courtiſans. Si bien donc, reprit le Roi, que Deſpréaux n'eſtime que le ſeul Moliere. Il n'y a, Sire, auſſi que lui qui ſoit eſtimable dans ſon genre d'écrire. Je n'eus garde, diſoit Monſieur Deſpréaux, de

vouloir rhabiller mon incartade ; c'eût été faire ſentir que j'avois été capable de la faire. Monſieur le Duc de Chevreuſe le tira à quartier en lui diſant : Oh, pour le coup, votre prudence étoit endormie ! Et où eſt l'homme, répondoit Monſieur Deſpréaux, à qui il n'échappe jamais une ſottiſe ? Cependant le Roi qui voyoit bien que c'étoit l'abondance du cœur qui avoit fait parler le Poéte, ne lui en voulut point de mal.

¶ Monſieur Deſpréaux n'eſtimoit point les vers de Scarron, qu'il trouvoit bas & burleſques à outrance ; mais il admiroit ſa proſe, & la trouvoit parfaite, ſurtout dans ſon Roman Comique ; il n'y eut jamais de ſtyle plus plaiſant ni plus varié que celui-là. Scarron, diſoit-il, tiroit les plus petites choſes de leur baſſeſſe par la maniére noble dont il les contoit. Je ne ſais s'il ne m'a pas dit,

qu'il avoit eu deſſein de continuer le Roman Comique ; mais je me ſouviens qu'il me propoſa d'y travailler, & m'offrit même de me donner des mémoires, ce que je n'eus garde d'accepter.

¶ Quelque tems après que les Satires de Monſieur Deſpréaux eurent paru, Fernando Nugnès, Grand Amiral d'Eſpagne, vint en France, & quoiqu'Etranger goûta parfaitement toutes les beautés d'un Ouvrage qui faiſoit l'attention publique. Auſſi-tôt qu'il fut de retour à Madrid, il envoya deux livres du meilleur tabac & une tabatiére de prix à Monſieur Deſpréaux, en reconnoiſſance du plaiſir que ſes Satires lui avoient fait ; & Monſieur Deſpréaux fit préſent de la tabatiére & du tabac à Monſieur le Chevalier de Vendôme.

¶ Lorſque le Roi d'Eſpagne Philippes V. fut arrivé pour la pre-

miére fois à Madrid, il voulut ſe délaſſer par quelque lecture agréable, & demanda les Satires de Monſieur Deſpréaux; mais les balots du Prince étant encore en chemin, M. le Comte d'Ayen, aujourd'hui Maréchal de Noailles, propoſa à Sa Majeſté d'envoyer chez les Libraires de Madrid, où l'on trouva deux éditions des Ouvrages du Satirique.

¶ L'enfance de Monſieur Deſpréaux fut des plus laborieuſes. Il fallut le tailler à l'âge de huit ans, & il ſe reſſentit toute ſa vie de cette opération. Ayant perdu ſa mere de bonne heure, & ſon pere étant tout occupé de ſes affaires, l'éducation de ce grand Poéte fut abandonnée à une vieille ſervante qui le traitoit avec empire; & il avoit encore une autre domination à eſſuyer, c'étoit celle de Gilles Boileau ſon frere aîné, grand ami de Cotin & de

Chapelain, & de plus très-jaloux du mérite naiſſant de ſon cadet, qui paſſa ſes premiéres années dans une guerite au-deſſus du grenier de ſa maiſon, où il fut, pour ainſi dire, relégué juſqu'à quinze ans. Il nous diſoit ſouvent que ſi on lui offroit de renaître aux conditions onéreuſes de ſa premiére jeuneſſe, il aimeroit mieux renoncer à la vie ; cependant l'excellence de ſon naturel ſurmonta toutes les diſgraces de ſon éducation. Il n'étoit encore qu'en quatriéme qu'il ſe ſentit du talent pour la Poéſie ; & dès-lors déja tout plein de la lecture des anciens Romans, il entreprit de faire une Comédie. Je faiſois, diſoit-il, paroître ſur la ſcéne trois Géans prêts à ſe battre pour la conquête d'une commune Maîtreſſe, lorſqu'un quatriéme Géant les ſéparoit par ces vers :

Géans, arrêtez-vous;
Gardez pour l'ennemi la fureur de vos coups.

Il défioit Boyer de lui montrer un ſeul vers de cette force dans les cent mille qu'il a faits. Au reſte, à propos de la jalouſie de ſon frere aîné, il me citoit l'Epigramme de Liniere, dans laquelle tous ceux qui en ont parlé ont ſupprimé un vers eſſentiel, à l'exemple de Richelet, & c'eſt ce quatriéme vers qui la rend plus vive & plus ſoutenue :

Veut-on ſavoir pour quelle affaire
Boileau le rentier aujourd'hui
En veut à Deſpréaux ſon frere ?
Qu'eſt-ce que Deſpréaux a fait pour lui déplaire ?
Il a fait des vers mieux que lui.

¶ Monſieur Deſpréaux ne feignoit point de dire que c'étoit un Poéte inconnu, qui lui avoit fourni l'idée de ces deux vers de ſa premiére Satire :

Et que d'un bonnet verd le ſalutaire affront
Flétriſſe les lauriers qui lui couvrent le front.

¶ C'eſt la fatale néceſſité de la rime qui a attiré à l'Abbé Cotin tous les brocards répandus contre lui dans les Satires de Monſieur Deſpréaux. Ce Poéte récitoit à Furetiere la Satire du repas, & ſe trouvoit arrêté par un hémiſtiche qui lui manquoit :

Si l'on n'eſt plus à l'aiſe aſſis dans un feſtin,
Qu'aux Sermons de Caſſagne . . .

Vous voilà bien embarraſſé, lui dit Furetiere ; & que ne placez-vous-là l'Abbé Cotin ? Il ne fallut pas le dire deux fois ; ce qui juſtifia la vérité des deux vers ſuivans :

Et malheur à tout nom qui propre à la cenſure
Peut entrer dans un vers ſans rompre la meſure.

¶ Monſieur Bayle agite une aſ-

ſez plaiſante queſtion dans ſes Lettres, ou Queſtions au Provincial. Il ſuppoſe que Monſieur Deſpréaux eût été choiſi pour remplir la place de Cotin à l'Académie, & paroît en peine de quelle maniére le ſucceſſeur ſe ſeroit tiré de l'éloge de fondation dû à ſon prédéceſſeur, ſuivant les Statuts Académiques. Je rapportai la choſe à Monſieur Deſpréaux, qui me dit qu'à la vérité il auroit fallu marcher un peu ſur la cendre chaude ; mais qu'à la faveur des défilés de l'Art Oratoire, il ſe ſeroit échapé d'un pas ſi délicat. Il n'y a rien, diſoit-il, dont la Rhétorique ne vienne à bout. Un bon Orateur eſt une eſpéce de Charlatan, qui ſait mettre à propos du baume dans les plaies. C'eſt, lui répliquai-je, ce que vous avez bien prouvé par votre lettre de raccommodement à M. Perrault.

¶ Monſieur Deſpréaux en di-

ſtinguant la belle Comédie des Farces, qui font ſouvent plus rire que la Piéce la mieux conduite, & la plus remplie de caractéres naturels, me diſoit qu'il y avoit deux ſortes de rire, l'un qui vient de ſurpriſe, & l'autre qui réjouit l'ame intérieurement, & fait rire plus efficacement, parce qu'il eſt fondé ſur la raiſon. Car, diſoit-il, l'effet naturel de la raiſon c'eſt de plaire ; & quand vous voyez ſur le théatre une action qui ſe ſuit, & des caractéres heureuſement repréſentés, vous ne ſauriez vous défendre d'applaudir, ſi ce n'eſt par des éclats de rire violens, au moins par une ſatisfaction que vous ſentez au-dedans de vous-même. Or les bouffonneries qui excitent la riſée ont véritablement quelque mérite ; mais quand on les oppoſe au plaiſir que produit un caractére naturel & bien touché, c'eſt un bâtard auprès d'un

enfant légitime. Il n'y a que la belle Nature & le véritable Comique, ausquels il appartienne de renvoyer l'esprit légitimement satisfait, & plein d'une délectation sans reproche. Voilà, disoit-il, le seul attrait que les honnêtes gens demandent à la Comédie ; & c'est aussi le seul qui peut attirer de la réputation à un Auteur.

¶ Ce fut moi qui raccommodai Regnard, Poéte Comique, avec Monsieur Despréaux. Ils étoient prêts d'écrire l'un contre l'autre, & Regnard étoit l'agresseur. Je lui fis entendre qu'il ne lui convenoit pas de se jouer à son maître ; & depuis sa réconciliation il lui dédia ses *Menechmes*. Monsieur Despréaux disoit de Regnard, qu'il n'étoit pas médiocrement plaisant.

¶ La Judith de Boyer fut représentée à Paris dans le Carême en 1695. elle eut un très-grand

ſuccès, grace à la Champmeſlai qui la fit valoir plus par le mérite de ſon jeu que par la bonté de la piéce. Monſieur Eſſain frere de Madame de la Sabliere, en fit de grands récits à Monſieur Deſpréaux, qui lui répondoit toujours : Je l'attends ſur le papier. Enfin la Piéce fut jouée à la Cour, où elle perdit toute ſa réputation, & perſonne ne la voulut plus revoir après Paſques. A quelque tems de-là Monſieur Deſpréaux rencontrant à Verſailles Monſieur Eſſain, lui cria de loin : Monſieur Eſſain, n'avez-vous point là votre Boyer ſur vous ? comme s'il eût voulu dire, n'avez-vous point ſur vous votre Corneille ou votre Racine ? C'eſt à propos de cette Judith, que Monſieur Racine diſoit qu'il ne falloit pas s'étonner qu'elle n'eût point été ſifflée à Paris ; c'eſt, diſoit-il, que tous les ſiffleurs étoient à la Cour

aux Sermons de l'Abbé Boileau.

¶ Monſieur Deſpréaux diſoit que Monſieur le Tellier Archevêque de Rheims, l'avoit une fois plus eſtimé, depuis qu'il ſavoit qu'il étoit riche. Monſieur Couſtard lui répliqua, Monſieur de Tonnerre Evêque de Noyon vous auroit auſſi plus eſtimé, s'il vous eût crû Gentilhomme. J'avois, répondit Monſieur Deſpréaux, de quoi les contenter tous deux.

¶ Il y avoit dans Sarrazin, diſoit Monſieur Deſpréaux, la matiére d'un excellent Eſprit, mais la forme n'y étoit pas. Il louoit fort deux vers de ce Poéte dans une Ode adreſſée à Monſieur de Montauſier, où Sarrazin s'excuſe de le louer;

Car je n'ai qu'un filet de voix,
Et ne chante que pour Silvie.

¶ Homére étoit la belle paſſion

de Monſieur Deſpréaux, il en revenoit toujours à lui. C'eſt un Poéte, diſoit-il, que les Graces ne quittent point. Tout ce qu'il écrit eſt dans la nature, & d'un ſeul mot il vous fait connoître un homme. Ulyſſe arrive dans la caverne du Cyclope, Polyphéme ne fait qu'une bouchée de deux de ſes Compagnons Ulyſſe lui préſente à boire : Voilà de bon vin, dit le Cyclope ; va, mon ami, je te mangerai le dernier.

¶ Ce que Monſieur Deſpréaux eſtimoit le plus dans Homére, c'eſt le talent qu'il a d'exprimer noblement les plus petites choſes. C'eſt là, diſoit-il, où conſiſte l'art ; car les grandes choſes ſe ſoutiennent aſſez d'elles-mêmes. Il citoit à ce propos une Chanſon ancienne, dont l'Auteur lui étoit inconnu, mais dont il admiroit le naturel :

La charmante Bergere
Ecoutant ſes diſcours,
D'une main ménagere
Alloit filant toujours,
Et doucement atteinte
D'une ſi tendre plainte,
Fit tomber par trois fois
Le fuſeau de ſes doigts.

¶ Monſieur Deſpréaux diſoit que Saint-Amant s'étoit formé du mauvais de Régnier, & Benſerade du mauvais de Voiture. Le même Benſerade étoit ſi fort accoutumé à la pointe, que même en mourant il en fit une. C'eſt un homme mort, diſoient les Médecins à ſa Garde; cependant continuez à lui faire manger de la poule bouillie. Pourquoi du bouilli, dit Benſerade, puiſque je ſuis frit?

¶ On m'accuſe, diſoit Monſieur Deſpréaux, de ne rien louer de ce qu'a fait Scuderi, voici pour-

tant deux beaux vers que je ſuis étonné qui ſoient de lui :

Il n'eſt rien de ſi doux pour des cœurs pleins
de gloire,
Que la paiſible nuit qui ſuit une victoire.

Je loue, continuoit-il, juſqu'à Monſieur Perrault quand il eſt louable. Eſt-ce bien lui, qui a fait ces ſix vers que je trouve à la fin d'une Préface de ſes Paralleles ?

Ils devroient ces Auteurs demeurer dans leur
Grec,
Et ſe contenter du reſpect
De la gent qui porte férule.
D'un ſavant Traducteur on a beau faire choix;
C'eſt les traduire en ridicule,
Que de les traduire en François.

On voit bien qu'il viſe un peu à Monſieur Dacier, mais a-t-il tout le tort ? Il s'en faut bien que M. Dacier écrive auſſi agréablement que ſa femme, Monſieur Dacier eſt toujours ſec & déciſif. Il croit avoir raiſon dans l'explication qu'il donne à ce paſſage d'Horace,

Difficile eſt propriè communia dicere ; cependant c'eſt un paſſage qui ſe doit entendre naturellement. Il eſt difficile, dit Horace, de traiter des ſujets qui ſont à la portée de tout le monde, d'une maniére qui vous les rende propres, ce qui s'appelle s'approprier un ſujet par le tour qu'on y donne. Monſieur Deſpréaux prétendoit avoir trouvé la ſolution de ce paſſage dans Hermogéne, & diſoit mille bonnes raiſons pour l'appuyer qui ont échappé à ma mémoire.

¶ Monſieur Deſpréaux diſoit que les vers les plus ſimples de ſes Ouvrages étoient ceux qui lui avoient le plus coûté ; que ce n'eſt qu'à force de travail qu'on parvient à paroître aiſé à ſes Lecteurs ; qu'on leur ôte par là toute la peine qu'on s'eſt donnée. Ce ne ſont pas, continuoit-il, les grands traits de pinceau, ni ces coups de maître, qui arrêtent un

Ecrivain dans ſon progrès ; ce ſont quelquefois des niaiſeries, qui coûtent le plus à exprimer. Il en donnoit pour exemple ces quatre vers de la Satire de l'Homme, qui ne renferment rien d'extraordinaire, & dont pourtant il n'eſt venu à bout que très-difficilement :

Lui ſeul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magiſtrats, des Rois,
Obſerve une Police, obéït à des Loix.

¶ Bien des gens ont crû que Chapelle, Auteur du voyage de Bachaumont, avoit beaucoup aidé Moliere dans ſes Comédies. Ils étoient certainement fort amis ; mais je tiens de Monſieur Deſpréaux qui le ſavoit de Moliere, que jamais il ne s'eſt ſervi d'aucune ſcéne qu'il eût empruntée de

Chapelle. Il eſt bien vrai que dans la Comédie des *Fâcheux*, Moliere étant preſſé par le Roi, eut recours à Chapelle pour lui faire la ſcéne de Caritidés, que Moliere trouva ſi froide qu'il n'en conſerva pas un ſeul mot, & donna de ſon chef cette belle ſcéne que nous admirons dans les *Fâcheux*. Et ſur ce que Chapelle tiroit vanité du bruit qui courut dans le monde, qu'il travailloit avec Moliere, ce fameux Auteur lui fit dire par Monſieur Deſpréaux qu'il ne favoriſât pas ces bruits-là ; qu'autrement il l'obligeroit à montrer ſa miſérable ſcéne de Caritidés, où il n'avoit pas trouvé la moindre lueur de plaiſanterie. Monſieur Deſpréaux diſoit de ce Chapelle, qu'il avoit certainement beaucoup de feu, & bien du goût tant pour écrire que pour juger ; mais qu'à ſon voyage près, qu'il eſtimoit une piéce excellente, rien

de Chapelle n'avoit frappé les véritables connoiſſeurs, toutes ſes autres petites Piéces de Poéſies étant informes & négligées, & tombant ſouvent dans le bas, témoin ſes vers ſur l'Eclipſe, où il finit par ce quolibet, *Gare le pot au noir*, & fait venir, comme par machines, Juſte Lipſe, afin de trouver une rime à Eclipſe.

Cependant c'étoit ce même Chapelle qui donnoit le ton à tous les beaux eſprits, comme à tous les Yvrognes du Marais ; on prenoit ſon attache pour débiter dans le beau monde des vers prétendus Anacréontiques, où régnoient, diſoit-on, le plus beau naturel & les plus heureuſes négligences.

¶ Monſieur Deſpréaux diſoit de la Bruyere, que c'étoit un homme qui avoit beaucoup d'eſprit & d'érudition, mais que ſon ſtyle étoit prophétique, qu'il falloit ſouvent le deviner ; qu'un ouvra-

ge comme le ſien ne demandoit que de l'eſprit, puiſqu'il délivroit de la ſervitude des tranſitions, qui eſt, diſoit-il, la pierre d'achopement de preſque tous les Ecrivains. J'ai eu, continuoit-il, le courage de lui ſoutenir que ſon diſcours à l'Académie étoit mauvais, quoique d'ailleurs très-ingénieux & parfaitement écrit; mais que l'éloquence ne conſiſte pas à dire ſimplement de belles choſes, qu'elle tend à perſuader; & que pour cela il faut dire des choſes convenables aux tems, aux lieux, & aux perſonnes. Il n'y a, pourſuivoit-il, que deux ſortes d'éloquence, celle de Démoſthéne, ou l'éloquence du Pont-neuf. Des Bateliers veulent noyer Démoſthéne; il les attendrit par ſes Figures: un Charlatan veut vendre ſes ſavonettes; il les vend au bout de ſa harangue. Un Orateur fait toujours bien quand il perſuade.

¶ Chapelle avoit manqué à ſe noyer, & à s'égorger au ſortir d'une grande débauche. A quelques jours de là Monſieur Deſpréaux l'ayant rencontré : Vous voyez, lui dit Chapelle, un homme tout-à-fait converti ſur la paſſion du vin ; trouvez bon que j'en faſſe mon abjuration entre vos mains. Le Satirique l'embraſſe pour lui en marquer ſa joie, & lui dit mille choſes touchantes à ce ſujet. Chapelle fait mine d'être attendri par ſon diſcours juſqu'à l'entrée d'un certain cabaret, où il le fait entrer de force, non pas pour boire, diſoit-il, mais pour mieux profiter de ſon ſermon.

¶ Monſieur Deſpréaux ſoutenoit que l'Eglogue étoit un genre de Poëſie, où notre langue ne pouvoit réuſſir qu'à demi ; que preſque tous nos Auteurs y avoient échoué, & n'avoient pas ſeulement frappé à la porte de l'Eglo-

gue ; qu'on étoit fort heureux quand on pouvoit attraper quelque chose de ce ſtyle , comme ont fait Racan & Ségrais. Il donnoit pour exemple les vers de ce dernier :

Ce Berger accablé de ſon mortel ennui
Ne ſe plaiſoit qu'aux lieux auſſi triſtes que lui.

Et Racan dans l'imitation d'une Eglogue de Virgile :

Et les ombres déja du faîte des Montagnes
Tombent dans les campagnes.

Il diſoit encore que la ſublimité divine des Pſeaumes étoit l'écueil de tous les Traducteurs ; que leur ſimplicité majeſtueuſe ne pouvoit être rendue par la plume des plus grands maîtres ; qu'elle avoit ſouvent déſeſpéré Monſieur Racine, qui pourtant étoit venu à bout de traduire admirablement cet endroit du Pſalmiſte, à propos de

l'Impie : *Transivi, & ecce non erat.*

Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

¶ Monsieur Despréaux étoit fort ami du Pere Ferrier, Jésuite, & Confesseur du Roi. Il joignoit, disoit-il, les mains d'aise toutes les fois qu'il me voyoit. Un jour, Monsieur Despréaux s'étant fait annoncer chez ce Pere, qui avoit une grosse cour, le Jésuite vint ouvrir lui-même la porte de son cabinet, pour le recevoir plus amiablement. Hé bien, dit-il, en l'embrassant tendrement, qu'est-ce qui vous améne ici ? Mon Pere, répliqua Monsieur Despréaux, je viens vous montrer un spectacle assez nouveau pour vous, ce sont des yeux qui ne vous demandent rien.

¶ Tout le monde allant faire compliment à Monsieur Pelletier, qui avoit succédé à Monsieur Colbert dans la place de Contrôleur

Général, Monſieur Deſpréaux lui dit ſimplement : Monſeigneur, je n'envie de votre nouvelle Dignité, que l'occaſion que vous allez avoir de faire plaiſir à bien des gens.

¶ Monſieur Racine étoit fort amer dans ſes railleries, & naturellement avoit l'eſprit malin & railleur, quoique cela fût raccommodé par un fonds de probité, & par de grands principes de Chriſtianiſme ; ſes amis même ne trouvoient point grace auprès de lui, quand il leur échapoit quelque choſe qui pût lui donner priſe. Un jour Monſieur Deſpréaux ayant, par mégarde, avancé une propoſition qui n'étoit pas juſte, à l'Académie des Inſcriptions, Monſieur Racine ne s'en tint pas à une ſimple plaiſanterie qui part ſouvent du premier feu de la diſpute, mais tombant rudement ſur ſon ami, & allant même juſqu'à

l'insulte, Monsieur Despréaux fut obligé de lui dire : Je conviens que j'ai tort ; mais j'aime encore mieux l'avoir, que d'avoir aussi orgueilleusement raison que vous l'avez.

¶ Je disois une fois à Monsieur Despréaux : Savez-vous que Monsieur Racine est aussi satirique que vous ? Dites, répondit-il, dites qu'il est plus malin que moi.

¶ Lorsque l'*Andromaque* fut jouée, les plus grands Seigneurs de la Cour en disoient hautement leur sentiment, selon l'étendue, ou selon les bornes de leurs goûts & de leurs lumiéres. Il revint à Monsieur Racine que sa piéce avoit été frondée par deux de ces Seigneurs, à propos de quoi il fit l'Epigramme suivante qu'il s'adressoit à lui-même :

La vraisemblance est choquée en ta Piéce,
Si l'on en croit & d'Olonne, & Créqui.
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maitresse;
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son

Le plaiſant de l'Epigramme, c'eſt que le Maréchal de Créqui n'avoit pas la réputation d'aimer trop les Femmes ; & quant à Monſieur d'Olonne, il n'avoit pas lieu de ſe plaindre d'être trop aimé de la ſienne.

Monſieur Deſpréaux, de qui je tiens cette Epigramme, en trouvoit la malice digne de ſon Auteur.

¶ L'*Alexandre* de Racine fut joué d'abord par la Troupe de Moliere ; mais ſes Acteurs jouant trop lâchement la Piéce, l'Auteur ſe rendit aux avis de ſes amis qui lui conſeillérent de la retirer & de la donner aux grands Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. Elle eut en effet chez eux tout le ſuccès qu'elle méritoit ; ce qui déplut fort à Moliere ; outre que Racine lui avoit débauché la du Parc, qui étoit la plus fameuſe de ſes Actrices, & qui de-

puis joua à ravir dans le Rôle d'Andromaque. De-là vint la brouillerie de Moliere & de Racine, qui s'étudioient tous deux à ſoutenir leur théatre avec une pareille émulation. Peu de tems après la déſertion du Poéte tragique, Moliere donna ſon *Avare*, où Monſieur Deſpréaux fut des plus aſſidus. Je vous vis derniérement, lui dit Racine, à la Piéce de Moliere, & vous riiez tout ſeul ſur le Théatre. Je vous eſtime trop, lui répondit ſon ami, pour croire que vous n'y ayiez pas ri, du moins intérieurement. M. Deſpréaux préféroit l'*Avare* de Moliere à celui de Plaute, qui eſt outré dans pluſieurs endroits, & entre dans des détails bas & ridicules. Au contraire, celui du Comique moderne eſt dans la nature, & une des meilleures Piéces de l'Auteur. C'eſt ainſi qu'en jugeoit Monſieur Deſpréaux.

¶ Je vantois à Monſieur Deſpréaux la Piéce de *Britannicus*, en préſence du fils de Monſieur Racine. Monſieur Deſpréaux diſoit que ſon ami n'avoit jamais fait de vers plus ſententieux; mais il n'étoit pas content du dénoûment. Il diſoit qu'il étoit trop puéril; que Junie, voyant ſon amant mort, ſe fait tout d'un coup Religieuſe, comme ſi le Couvent des Veſtales, étoit un Couvent d'Urſulines, au lieu qu'il falloit des formalités infinies pour recevoir une Veſtale. Il diſoit encore que Britannicus eſt trop petit devant Néron. Mais il m'apprit une circonſtance aſſez particuliére ſur cette Piéce, qui n'eut pas d'abord un ſuccès proportionné à ſon mérite. Le rôle de Néron y étoit joué par Floridor, le meilleur Comédien de ſon ſiécle; mais comme c'étoit un Acteur aimé du Public, tout le monde ſouf-

froit de lui voir repréſenter Néron, & d'être obligé de lui vouloir du mal. Cela fut cauſe que l'on donna le rôle à un Acteur moins chéri, & la Piéce s'en trouva mieux.

¶ Monſieur Deſpréaux regardoit le dénoûment de Bajazet comme un des meilleurs de Racine, & le caractére du Vizir Acomat comme un des plus beaux qu'il ait mis ſur la ſcéne : mais il trouvoit les vers de Bajazet trop négligés.

¶ Monſieur Racine, quelques années avant de mourir, avoit une ſorte d'indifférence pour ſes Ouvrages. Il ne voulut jamais corriger les épreuves d'une nouvelle édition, ni changer des endroits qui méritoient d'être reformés. Monſieur Deſpréaux prit ce ſoin pour la gloire de ſon ami. Il nous diſoit que Monſieur Racine étoit venu à la vertu par la religion, ſon tempérament le portant à être

railleur, inquiet, jaloux & voluptueux.

¶ Monſieur Deſpréaux entroit dans une eſpéce d'enthouſiaſme lorſqu'il parloit de Louis XIV. C'eſt un Prince, diſoit-il, qui ne parle jamais ſans avoir penſé. Il conſtruit admirablement tout ce qu'il dit; ſes moindres reparties ſentent le Souverain; & quand il eſt dans ſon domeſtique, il ſemble recevoir la loi plûtôt que la donner.

¶ La Comédie de l'*Andrienne*, attribuée à Baron, ayant été fort eſtimée, quoique peu courue, M. Deſpréaux diſoit qu'il trouvoit Baron bien hardi de s'être expoſé à montrer de la raiſon aux hommes, en leur traduiſant Térence.

¶ Sur l'objection que je lui faiſois que Monſieur Vaugelas montroit aſſez peu d'eſtime pour les genres Satirique & Comique de ſon tems, quoique d'ailleurs Re-

gnier y eût déja aſſez bien réuſſi, il me répondoit que c'étoit la faute de Regnier, qui s'étoit ſouffert de trop grandes licences, & un ſtyle quelquefois trop bas & trop outré de plaiſanterie, comme ce vers, par exemple, pour exprimer un Boſſu :

Les Alpes en jurant lui grimpoient au collet.

Au reſte, ce fut moi qui lui appris que Regnier avoit une penſion du Roi de 2000 livres ſur un Bénéfice ; ce que je lui fis voir dans une Satire du même Auteur, qui commence par ce vers :

Perclus d'une jambe, & d'un bras, &c.

¶ Monſieur Deſpréaux ſoutenoit que les Monologues étoient d'une très-grande reſſource dans les Comédies, ſur-tout depuis que les Chœurs en avoient été bannis, contre l'opinion de ceux qui trouvent que rien n'eſt plus en-

nuyeux que de voir des gens qui parlent tout ſeuls ſur le Théatre. Dans le Monologue, diſoit-il, on ne parle point tout ſeul, mais on penſe tout ſeul. Il y a mille choſes que les hommes les plus épanchés ne diſent point à leurs Confidens, parce que cela découvriroit trop le ſecret de leur cœur. Phocas, par exemple, dans *Héraclius*, fait un aveu des plus indiſcrets à Criſpe ſon Confident, en lui rappellant la baſſeſſe de ſon origine, & lui avouant qu'il ne doit la Couronne qu'à ſes crimes, qui l'ont fait Empereur de miſérable Soldat qu'il étoit. Cela auroit été ſupportable dans un Monologue; mais il n'eſt pas naturel qu'un Prince, quoique homme de fortune, aille ſe déclarer pour un coquin devant un de ſes Sujets, que l'exemple pourroit encourager au même crime. Auguſte n'eſt point blâmable de s'être

adressé ces vers à lui-même dans un Monologue du *Cinna* :

> Rentre en toi-même, Octave, & cesse de te plaindre.
> Quoi tu veux qu'on t'épargne, & tu n'as rien épargné ?
> Songe aux Fleuves de sang où ton bras s'est baigné.

Mais sa bonne foi deviendroit outrée, si cela se passoit autrement qu'entre son cœur & lui.

¶ M. Despréaux trouvoit une autre petitesse dans la même Tragédie d'*Heraclius*, où Pulcherie croit intimider l'Empereur en le tutoyant, & lui faisant mille bravades. Il falloit, disoit-il, que cet homme si noir, que ce Tyran si déclaré, fût devenu un homme bien commode, pour écouter de sens froid toutes les vaines menaces d'une folle : caractere tout des plus faux, & vraiment digne d'une piéce que M. Des-

préaux appelloit une espéce de *Logogriphe*.

Il disoit encore que Cornélie dans *Pompée*, étoit une fausse Romaine, puisqu'ayant tant de sujets d'être animée contre César, elle vient lui découvrir une conjuration qui se tramoit contre lui, pour se faire un faux mérite de générosité. Il falloit, disoit-il, qu'elle aimât bien les Tyrans pour manquer une si belle occasion de laisser périr son ennemi. Il est vrai qu'elle prend pour prétexte qu'elle veut se reserver la gloire de sa perte, & en avoir elle seule tout l'honneur. Plaisant aveu à faire, & qui n'est ni dans les regles de la nature, ni dans celles de la prudence. Par là Cornélie condamnoit, par anticipation, l'action généreuse de Brutus, qui tout ami qu'il étoit de César, ne balança pas un moment à le sacrifier à l'amour de la Patrie.

¶ M. Deſpréaux ne pouvoit ſouffrir les ſentimens qui n'avoient qu'un faux jour de nobleſſe & de grandeur d'ame. Il ſe déclaroit l'ennemi de tout ce qui choquoit la raiſon, la nature, & la vérité. Voilà ce qui l'animoit ſi fort contre les Romans de Mademoiſelle Scudéri, qu'il appelloit une boutique de verbiage. C'eſt un Auteur, diſoit-il, qui ne ſait ce que c'eſt de finir : ſes Héros, & ceux de ſon frere n'entrent jamais dans un appartement que tous les meubles n'en ſoient inventoriés ; vous diriez d'un procès verbal dreſſé par un Sergent ; leur narration ne marche point ; c'eſt la puérilité même que toutes leurs deſcriptions : auſſi ne les ai-je pas ménagés dans ma Poëtique :

S'il parle d'un Palais, il m'en dépeint la face,
Il me proméne après de terraſſe en terraſſe :
Je ſaute vingt feuillets pour en trouver la fin.
Et je me ſauve à peine au travers du jardin.

Cependant, ajoutoit-il, combien n'a-t-on point crié contre mes Critiques ? Le tems a fait voir que la Scudéri étoit un eſprit faux ; c'eſt à elle qu'on doit l'inſtitution des Précieuſes. Le fameux Hôtel de Rambouillet n'étoit pas tout-à fait exempt de ce jargon, qui a, Dieu merci, trouvé ſa fin, auſſi-bien que le burleſque qui nous avoit ſi long-tems tyranniſés. La belle nature & tous ſes agrémens ne ſe ſont fait ſentir que depuis que Moliere & la Fontaine ont écrit.

¶ Le fameux Prince de Condé étoit l'homme du monde le plus entier dans ſes ſentimens. Quand il avoit la raiſon pour lui, ce qui arrivoit fort ſouvent, il donnoit une nouvelle dignité à la raiſon, & l'on eût crû entendre Démoſthene ; mais il ne pouvoit ſouffrir d'être vaincu ſur quoi que ce fût, accoutumé qu'il etoit d'avoir

presque toujours de son côté la raison & la victoire. Un jour M. Despréaux après avoir long tems disputé contre lui sur une Tragédie que le Prince défendoit, le Satirique ayant vû dans les yeux de Son Altesse une amére impatience qui commençoit à passer dans ses discours, se retira prudemment, & dit à M. de Gourville : Je serai toujours de l'avis de M. le Prince, & même quand il aura tort.

¶ M. Despréaux nous vantoit les deux Vaudevilles suivans, comme les plus parfaits qu'il eût jamais vûs. Le premier est du Grand Condé, qui le fit en chemin, lorsqu'il fut conduit au Havre par le Comte d'Harcourt :

Cet homme gros & court,
Si fameux dans l'Histoire,
Ce grand Comte d'Harcourt
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Cazal, & qui reprit Turin ;

Eſt devenu, eſt devenu recors
De Jules Mazarin.

Voici l'autre Vaudeville, il fut fait ſur la levée du ſiége de Lérida, où le même grand Prince commandoit. C'eſt ſur ce ſiége que Voiture plaiſante, après le Prince qui avoit dit :

Que ſon dada
Demeura court à Lérida.

Ils ſont revenus nos guerriers
Le front peu chargé de lauriers ;
La couronne en eſt trop chere,
Laire la, laire lan lere, laire la, à Lérida.

La victoire a demandé,
Eſt-ce le Prince de Condé ?
Je le prenois pour ſon pere ;
Laire la, laire lan lere, laire la, à Lérida.

¶ Les Rondeaux de Benſerade furent généralement ſiflés. Ils ne trouverent à la Cour qu'un défenſeur, Prince d'un très-grand eſprit, mais qui n'uſoit pas de ſon diſcernement dans cette rencon-

tre. Ce Prince, qui étoit M. le Duc d'Enguien, fils du Grand Condé, ayant Monſieur Deſpréaux dans ſon caroſſe, ne ceſſoit de plaindre le pauvre Benſerade; car enfin, diſoit-il, ſes Rondeaux ſont clairs, ils ſont parfaitement rimés, & diſent bien ce qu'ils veulent dire. Monſieur Deſpréaux répondit au Prince: Monſeigneur, il y a quelque tems que je vis ſous les Charniers SS. Innocens, une eſtampe enluminée qui repréſentoit un Soldat poltron qui ſe laiſſoit manger par les poules; au bas de l'eſtampe étoient ces vers:

Le Soldat qui craint le danger,
Aux poules ſe laiſſe manger.

Cela eſt clair, cela eſt bien rimé, cela dit ce que cela veut dire; cela ne laiſſe pas d'être le plus plat du monde.

¶ Un des plus grands admira-

teurs de Corneille, c'étoit certainement Monſieur Deſpréaux; mais il ne l'admiroit pas ſans reſtriction. Il l'eût regardé comme le premier Poéte de ſon ſiécle, & peut-être de tous les ſiécles, ſi le jugement eût un peu plus reglé ſon eſprit & ſa prodigieuſe fécondité. Son génie, diſoit-il, ſembloit incliner d'abord vers le tendre, le touchant, & le paſſionné, du moins ſi l'on en juge par le *Cid*, & par quelques vers de l'*Illuſion Comique*; mais ſa vocation naturelle l'entraînoit du côté du Grand & du Merveilleux; & l'amour qu'il regardoit comme une paſſion frivole n'entroit guéres que par ſurpriſe dans la plûpart de ſes Tragédies. Il ſembloit dédaigner la tendreſſe, de peur qu'elle n'avilît ſon ſtile accoutumé au plus éclatant ſublime. Delà vient qu'il ſemble chauſſer le cothurne dans les reproches que

le pere du *Menteur*, Dorante, fait à ſon fils ; reſte à ſavoir s'il n'abuſe pas de la permiſſion qu'Horace donne à la Comédie, d'élever quelquefois ſa voix. Du reſte, il paroît que Corneille faiſoit des vers moins par goût que par inſpiration : il en a ſouvent retranché d'excellens, & manqué à corriger de très-médiocres. Cela paroîtra par ces deux vers ſupprimés dans *Théodore*. On vient menacer la Sainte de la proſtitution, en lui diſant :

Comme dans les tourmens vous trouvez des délices,
On veut dans les plaiſirs vous trouver des ſupplices.

A quelques Actes de-là, cette même menace eſt réïtérée, juſqu'à donner à entendre que l'exécution en ſera très-prochaine ; à propos de quoi, Théodore répond que ſi elle étoit pouſſée à cette extrêmité,

On la verroit offrir d'une ame résolue
A l'Epoux sans macule une Epouse impollue.

Monsieur de F*** à qui je récitai ces vers, sans lui dire ni le nom de la Piéce, ni celui de l'Auteur, se récria : Qui est donc le Ronsard qui a pû écrire ainsi ? C'est, lui repliquai-je, votre cher oncle, le Grand Corneille.

¶ Monsieur Despréaux disoit assez volontiers dans la conversation, c'est un tel Ouvrage, ou un tel Auteur que j'ai eu en vûe, en faisant mes vers ; cependant il ne nous a jamais dit qu'il eût eu dessein d'attaquer Corneille dans sa premiere Epître au Roi, auquel il dit :

Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
Je ne pusse attacher Aléxandre & César.

Corneille avoit pourtant donné une belle prise au Satirique, par

cette façon triviale de louer le Roi, que le même Corneille employa dans un remercîment qu'il fit à ce Prince en 1663. sur une pension qu'il en avoit obtenue. C'est ainsi que ce grand Poéte s'exprime en parlant au Roi de son génie & de ses vers :

Par eux de l'Andromède il sçut ouvrir la
scéne,
On y vit le Soleil instruire Melpoméne,
Et lui dire qu'un jour Al xandre & César,
Seroient comme vaincus attachés à ton char.

¶ Monsieur Despréaux disoit ordinairement que pour être un bon louangeur, il falloit être un bon satirique. Sa raison étoit qu'il n'y a que la bonne critique qui puisse faire distinguer ce qui est véritablement louable ou blâmable. Qu'est-ce qu'on risque, disoit-il, à critiquer, même un peu trop légérement ? On risque tout au plus à passer pour trop difficile ;

mais dès qu'on loue de travers ou mal-à-propos, il n'y a pas de milieu, on paſſe infailliblement pour un ſot.

¶ Selon Monſieur Deſpréaux, l'Ode étoit l'ouvrage de notre langue qui demandoit les plus beaux mots ; on y pardonneroit plutôt un mauvais ſens qu'un mot bas. C'eſt, diſoit-il, ce que n'entend point Monſieur de la M***, qui nous vient faire des Satires en Odes, & qui y emploie les mots de *Quatrain* & de *Strophe*. J'avois un beau champ à mettre ces mots dans ma Poétique qui eſt un ouvrage de préceptes ; je les ai pourtant évités, quoiqu'à la rigueur on ne dût pas m'en faire un crime. La M*** emploie encore des rimes de bout-rimés, comme celles de *Sirinx*, & de *Sphinx* ; d'ailleurs il affecte ſouvent de parler à la maniere des Oracles, pour ne point ſe rendre trop commun par

un langage clair & intelligible.

¶ Monſieur le Maréchal de Vivonne étoit un homme de beaucoup d'eſprit ſans belles-Lettres. Il aimoit paſſionnément Monſieur Deſpréaux, dont les Ouvrages ne lui plaiſoient pas moins qu'à Meſdames de Monteſpan & de Thiange, ſœurs du Maréchal ; c'étoit un Seigneur qui faiſoit des vers, & qui, même au jugement du Satirique, en eût pû faire d'excellens, s'il s'en fût donné la peine. Le Marquis de Bellefonds fut choiſi pour porter la queue du Roi dans une fameuſe cérémonie ; & Monſieur Deſpréaux nous citoit les vers que fit ce Maréchal à cette occaſion, & les trouvoit admirables :

Bellefonds, Porte-queue à caſaque traînante ;
Du plus grand des mortels ſuivoit la marche lente,
Et montrant au Public ce qu'il a de menton ;
Faiſoit dire aux paſſans, Pourquoi le choiſit-on ?

C'étoit encore un Seigneur fertile en bons mots. Au paſſage du Rhin, il montoit un cheval blanc : ſon cheval paſſa des premiers ; & comme le Fleuve étoit un peu rapide, le Maréchal adreſſa ces paroles à ſon cheval, qu'il appelloit Jean ; Jean-le-blanc, diſoit-il, ne ſouffre pas qu'un Général des Galeres ſoit noyé dans l'eau douce.

¶ A Meſſine, où commandoit ce Maréchal, un Officier vint le réveiller, pour lui dire quelque choſe ; & commença ſon compliment par : Monſeigneur, je vous demande pardon, ſi je vous viens réveiller. Et moi, je vous demande pardon ſi je me rendors, repartit le Maréchal en ſe retournant du côté de la ruelle.

¶ Ce qui attachoit encore le plus Monſieur Deſpréaux au Maréchal, c'eſt qu'aux endroits qui le frappoient dans les Satires, lui & Meſdames ſes Sœurs jettoient

de grosses larmes, pour marquer l'excès de leur joie. Monsieur Despréaux n'aimoit point à lire à des Bustes; il étoit attentif aux yeux de ses auditeurs, où il croyoit découvrir ce que l'on pensoit de ses Ouvrages. Un jour à Baville, Monsieur le Premier Président le pria de lire la Satire à son Esprit à un grand Seigneur très-caustique: ce Seigneur après l'avoir écoutée sans donner aucun signe de vie, lui dit pour tout remerciment, & encore très-séchement: Voilà de beaux vers. C'est de ce Misantrope dont Monsieur Despréaux a dit dans sa Satire à Monsieur de Valincourt:

Le ris sur son visage est en mauvaise humeur.

¶ Monsieur Despréaux n'étoit pas insensible aux louanges; mais il ne vouloit être loué que par occasion. Quand on chargeoit trop l'encensoir, il avoit coutu-

me de dire : Vous ne me rendrez pas impertinent. Son autre refrein étoit celui-ci : J'aime qu'on me liſe, & non pas qu'on me loue. Il avoit la converſation traînante, & l'avoit eue de même dès ſa premiere jeuneſſe. Il gagnoit à être vû & pratiqué ; ſon entretien étoit doux, & n'avoit ni ongles ni griffes, comme il le diſoit lui-même. Il n'étoit point avare de louanges avec ceux qui les méritoient ; mais les eſprits faux, & les ignorans préſomptueux n'avoient pas beau jeu avec lui : ç'a toujours été l'équité qui a dicté les jugemens qu'il a portés ; & ſon veritable caractére eſt exprimé dans ces deux vers de l'Art Poétique :

L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la Satire.

Parmi les perſonnes en qui il reconnoiſſoit un eſprit ſupérieur, il

citoit Monſieur le Prince de Conti mort en 1709. Monſieur le Marquis de Termes, feu Monſieur Boſſuet Evêque de Meaux, le P. Bourdaloue, l'Abbé de Châteauneuf, & Monſieur Daguesſeau, alors Procureur Général, aujourd'hui Chancellier.

¶ Malgré le penchant que M. Deſpréaux avoit pour la Satire, il n'a jamais manqué à louer tout ce qui étoit vraiment louable. Lorſqu'on lui faiſoit quelque lecture où il rencontroit des traits, la ſatisfaction qu'il en reſſentoit, éclatoit dans ſes yeux & dans ſes diſcours; mais auſſi n'étoit-il pas maître de ſe contenir, quand il trouvoit quelque choſe de choquant dans un Ouvrage. Je l'ai vû ſe lever bruſquement de ſon ſiége, au récit que nous fit l'Abbé de Villiers d'une petite piéce de vers, où s'étoit gliſſé le terme de *mauvais vent*: Ah! Monſieur, s'é-

cria-t-il, voilà qui mettra en mauvaiſe odeur tout votre Ouvrage. Il avoit coûtume d'appeller cet Abbé, Auteur de l'Art de prêcher, *le Matamore de Cluny*, parce qu'il avoit l'air audacieux, & la parole impérieuſe.

¶ Un jour que j'allois voir M. Deſpréaux, je le trouvai prêt à monter en caroſſe : Je vais, me dit-il, dîner avec des gens qui ont toujours la bouche couſue pour louer. Vous n'aurez pas de peine à croire que ce ſont l'Abbé Renaudot, Monſieur Dacier & ſa femme. En effet, ce couple ſavant s'imagine que les louanges n'ont été faites que pour lui. Je leur dis quelquefois en riant : Hé ! par charité, ne prenez pas tout pour vous ; ſouffrez que les autres ayent du mérite ; allez, croyez-moi, le Parnaſſe eſt aſſez grand, il y a de la place pour tout le monde. *Eſt locus unicuique ſuus.*

¶ Je demandois à Monsieur Despréaux ce qu'il pensoit de Thomas Corneille, frere du fameux Poéte de ce nom. C'est un homme, disoit-il, emporté de l'enthousiasme d'autrui, & qui n'a jamais pu rien faire de raisonnable : Vous diriez qu'il ne s'est étudié qu'à copier les défauts de son frere, *Decipit exemplar vitiis imitabile.* J'ai vû représenter son *Comte d'Essex*, & le Parterre faire de grands brouhahas sur ce vers qui a un sens louche, & qui est une espéce de galimatias. On vient dire au Comte d'Essex qu'il court risque d'être condamné, quoiqu'innocent, & que toute son innocence ne l'empêchera pas de laisser sa tête sur l'échaffaut. Or voici la réponse du Comte:

> Le crime fait la honte, & non pas l'échaffaut.

On voit bien qu'il a eu en vûe ce

paſſage de Tertullien, *martyrem facit cauſa, non pœna.* Mais ce paſſage eſt-il rendu de maniére à être entendu des hommes ? En voici un autre de ſon *Ariane*, qui n'eſt que trop intelligible. Theſée dégoûté d'Ariane en conte à Phédre ſa ſœur, & lui propoſe de l'enlever. Phédre, après quelques foibles réſiſtances, ſe rend aux empreſſemens de Theſée, en lui remontrant toutefois que ſon enlevement va mettre le poignard dans le cœur de ſa chere ſœur. Or c'eſt ainſi qu'elle s'exprime :

Je la tue ; & c'eſt vous qui me le faites faire.

Voilà, diſoit-il, qui donne beau jeu à tous les plaiſans du Parterre. Ah ! pauvre Thomas, continuoit Monſieur Deſpréaux, tes vers comparés avec ceux de ton frere aîné font bien voir que tu n'es qu'un cadet de Normandie.

¶ Monſieur Deſpréaux n'a ja-

mais prétendu préférer Racine à Corneille ; il tenoit entr'eux la balance égale , jugeant de leurs vers à peu près comme Juvenal a jugé de ceux d'Homére & de Virgile : *Dubiam facientia carmina palmam. Polieucte* lui paroissoit le chef-d'œuvre du Grand Corneille. Il ne connoissoit rien au-dessus des trois premiers Actes des *Horaces* ; il n'avoit point de termes assez forts pour exalter *Cinna* , à la réserve des vers qui ouvrent la Piéce , dont il avouoit s'être moqué dans son troisiéme Chant de l'Art Poétique. La raison qu'il en donnoit , c'est qu'ils ne signifient rien , & sentent trop le Déclamateur. Il étoit comme transporté d'admiration , lorsqu'il récitoit l'imprécation de la Reine Cléopatre à son fils , dans la derniére scéne de *Rodogune*. Tout ce que Corneille a fait de merveilleux étoit parcouru du Satirique avec

des profuſions d'éloges ; mais il ne convenoit pas que la ſcéne de Sertorius avec Pompée eût mérité d'être ſi fort applaudie : pleine d'eſprit, ſi vous voulez, mais n'étant pas dans la raiſon, ni dans la nature ; outre qu'il n'y avoit point de comparaiſon à faire entre Sertorius, vieux & très-expérimenté Capitaine, & Pompée qui avoit à peine de la barbe au menton. Au reſte il n'étoit point du tout content de la Tragédie d'*Othon*, qui ſe paſſoit toute en raiſonnemens, & où il n'y avoit point d'action tragique. Corneille avoit affecté d'y faire parler trois Miniſtres d'Etat, dans le tems où Louis XIV. n'en avoit pas moins que Galba, c'eſt-à-dire, Meſſieurs le Tellier, Colbert, & de Lionne. Monſieur Deſpréaux ne ſe cachoit point d'avoir attaqué directement *Othon* dans ces quatre vers de ſon Art Poétique :

Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attié-
dir
Un Spectateur toujours pareſſeux d'applau-
dir,
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique
Juſtement fatigué, s'endort, & vous criti-
que.

¶ Sur les remontrances de quelques connoiſſeurs, Monſieur Deſpréaux changea ces deux vers de ſon Epître VIII. où l'on liſoit :

Le Parnaſſe François non exempt de tous
crimes,
Offre encore à mes vers des ſujets & des ri-
mes.

On lui fit entendre que le premier vers étoit durement exprimé, & que d'ailleurs il bornoit trop la miſſion d'un Satirique, en la reſtreignant à la cenſure des mauvais Auteurs. Pour y ſubſtituer deux nouveaux vers, il en fit au moins quarante, & s'en tint à ces deux derniers, dont il paroiſſoit fort content :

Sur ſes nombreux défauts, merveilleux à décrire,
Le ſiécle m'offre encore plus d'un bon mot à dire.

J'arrivai juſtement chez lui lorſqu'il venoit de finir ces vers ; & ſur ce que je l'en félicitois : N'eſt-ce pas une choſe pitoyable, me diſoit-il, qu'étant preſqu'à la veille de rendre compte de mes actions à Dieu, je m'occupe encore à des niaiſeries de Parnaſſe ? Monſieur l'Abbé de Châteauneuf me dit fort ſouvent : Oh ! Que je vous plains, vous autres Meſſieurs les beaux eſprits, d'être toujours condamnés à la juſteſſe ! Cela eſt plus vrai de moi que de tout autre ; car lorſque j'ai bien dit quelque choſe, je ne ſuis pas content, ſi je m'apperçois que je l'aurois pû dire mieux ; auſſi c'eſt ce qui me rend quelquefois fanfaron malgré moi. L'autre jour un homme de la Cour

vint me chicaner ſur quelques-unes de mes expreſſions qu'il trouvoit trop hardies. Je lui répliquai aſſez bruſquement : Monſieur, quand je fais tant que de vous réciter un Ouvrage, ce ne ſont pas vos critiques que je crains, ce ſont celles que je me fais à moi-même.

¶ Monſieur Racine étoit ami de Chapelain que Monſieur Deſpréaux ne connoiſſoit point du tout. Ces deux amis voulurent ſe donner le régale d'aller voir ce Poéte avare ; & Monſieur Deſpréaux devoit paſſer pour le Bailli de Chevreuſe. Ils trouverent l'auteur de *la Pucelle* auprès de ſon feu, les deux piéds appuyés ſur une buche mal allumée. Leur arrivée ne lui fit point quitter ſa poſture, de maniére qu'il s'emparoit de tout le feu, les deux extrémités de la buche qui ne brûloient point ſe trouvant préciſé-

ment aux pieds des deux fameux Poétes. La converſation tomba ſur les Comédies, Chapelain ſoutenant que les Comédies de l'Arioſte l'emportoient ſur toutes les Comédies anciennes & modernes. Mais encore quel jugement faites-vous de Térence? reprit Monſieur Deſpréaux. Hé, repartit Chapelain, c'eſt un Auteur dont le ſtyle eſt aſſez pur. Mais, répliqua Monſieur Deſpréaux, ne trouvez-vous pas qu'il repréſente les mœurs admirablement? Chapelain en revenoit toujours à ſon Arioſte, quand Monſieur Deſpréaux penſa éclater contre lui. J'allois, diſoit-il, oublier que j'étois le Bailli de Chevreuſe, & lui prouver par Ariſtote qu'il étoit éloigné de la droite raiſon, lorſque Monſieur Racine ſe leva bruſquement, & fit ceſſer la diſpute, en prenant congé de lui. A peine avoient-ils fait trois pas dans la

rue, qu'ils rencontrerent Cotin qui alloit viſiter Chapelain ; de maniere qu'un petit moment plus tard les Armées ſe ſeroient trouvées en préſence ; & Cotin qui connoiſſoit Monſieur Deſpréaux n'auroit pas manqué de démaſquer le faux Bailli de Chevreuſe.

¶ Monſieur Deſpréaux ne faiſoit aucun cas de Corbinelli, tant loué par Madame la Marquiſe de Sevigni, & par le Comte Buſſi de Rabutin. Il diſoit que le Marquis de Vardes & Corbinelli s'étoient fait un Tribunal, où ils prétendoient juger les Ecrivains, & entr'autres Horace, dont ils n'avoient jamais ſû comprendre les délicateſſes. Il les frondoit, ſur tout à l'égard de ce paſſage d'Horace, que Monſieur Dacier avoit très-mal rendu ſur leur interprétation :

Notum ſi callida verbum
Reddiderit junctura novum.

Car, disoit Monsieur Despréaux, où est le grand artifice à rendre nouveau un mot déja connu, par le moyen d'une adroite liaison ? Il est bien plus naturel de hazarder si adroitement un mot nouveau qu'on le fasse connoître tout d'un coup par l'adroite liaison qu'on y employe, comme par exemple :

> Cette agréable raillerie
> Que l'on appelle urbanité.

Et c'est le sens d'Horace, d'autant qu'à trois vers de-là, ce Poéte dit qu'une telle liberté est raisonnable, pourvû qu'on en use sobrement :

> Dabitur licentia sumpta pudenter.

¶ Dans la Campagne de Gand, Monsieur Despréaux suivoit le Roi ; & s'étant trouvé en marche avec Monsieur le Duc, fils du Grand Condé, ce Prince lui dit :

En vérité, les hommes ſont bien fous de courir après la gloire, qui, dans le fond, n'eſt qu'une chimére, & de laquelle on ne jouit proprement qu'après la mort. D'ailleurs, diſoit-il, qui eſt l'homme qui puiſſe ſe flatter d'arriver juſqu'à la renommée d'Alexandre? car c'eſt un nom qui a effacé & effacera toujours les plus grands noms. En connoiſſez-vous quelqu'autre qui ait fait autant d'éclat parmi les hommes? Il n'eſt pas ſurprenant, répondit Monſieur Deſpréaux, qu'Alexandre, jeune, guerrier, ambitieux, ſoutenu par une fortune toujours conſtante, ait étendu ſi loin ſa réputation; mais qu'un petit Bourgeois Athénien, connu ſeulement par ſon bon ſens, & par ſes deux méchantes femmes; que Socrate en un mot, qui n'a jamais rien écrit, & qu'on ne connoîtroit point ſans ſes Diſciples; c'eſt une choſe qui

me paſſe, que le Philoſophe marche de pair avec le Conquérant pour l'éclat de la réputation ; la Philoſophie étant un métier paiſible, qui n'impoſe pas aux hommes, à beaucoup près, autant que fait le fracas des Armes, & cependant la réputation de Socrate eſt preſqu'auſſi étendue que celle du Grand Alexandre. Là-deſſus Monſieur le Duc appelle malicieuſement un Laboureur, & lui demande s'il connoiſſoit bien Alexandre. Oui-da, Monſeigneur, m'eſt avis que c'étoit un grand Roi. Et Socrate, quel homme étoit-ce? Le Payſan ſecoua la tête, ſur quoi Monſieur le Duc croyoit avoir gagné; mais Monſieur Deſpréaux dit qu'il en appelloit à un autre villageois.

¶ Monſieur Boileau Docteur de Sorbonne, & Doyen de Sens, ayant obtenu du Roi un Canonicat de la Sainte Chapelle, alla

remercier Sa Majeſté qui lui dit obligeamment : Monſieur , c'eſt une place qui étoit dûe à votre mérite , auſſi-bien qu'aux priéres de votre frere qui nous a tant réjouis.

Ce Docteur étoit véritablement docte , mais il aimoit à écrire ſur des matiéres ſingulières , & peut-être un peu trop comiquement ; ſon pere l'appelloit le petit diſcoureur. Comme il avoit toujours le mot pour rire , même dans les occaſions les plus graves , Monſieur Deſpréaux diſoit de lui en plaiſantant : Mon frere ne pouvoit pas manquer d'être Docteur ; car s'il ne l'eût pas été de Sorbonne, il auroit pû l'être de la Comédie Italienne.

¶ Monſieur Deſpréaux diſoit du Marquis de Termes , qu'il étoit toujours à la penſée d'autrui ; & que c'étoit là où conſiſtoit le ſavoir vivre.

¶ Monſieur Deſpréaux craignoit les Satires injurieuſes, mais il étoit le premier à rire de ce qui s'écrivoit d'ingénieux contre lui. Il ſe comparoit d'ordinaire à un Chevalier enchanté ſur lequel tous les coups de ſes ennemis n'avoient point porté, ou n'avoient porté que foiblement. Avec toute leur malice, diſoit-il, ils n'ont jamais pû trouver l'endroit fatal d'Achille. Et quel eſt cet endroit fatal? lui demandois-je. C'eſt ce que je ne vous dirai point, me répondoit-il; c'eſt à vous à le deviner. J'ai toujours crû qu'il ſe reprochoit de n'avoir pas aſſez varié le tour de ſes Ouvrages, & ſur-tout le ſtyle de ſes Préfaces, qui ſont preſque toutes ſur le même ton.

¶ Jamais brochures ne ſe ſont plus vendues que celle de la Satire de l'*Homme*, & celle de la Satire des *Femmes*. Le Libraire avouoit qu'il avoit tiré plus de

2000. écus de celle-ci ; elle eut pourtant encore moins d'acheteurs que de cenſeurs. Monſieur Deſpréaux étoit preſque perſuadé qu'il avoit fait un mauvais Ouvrage. Ce fut Monſieur Racine qui le raſſura, en lui diſant qu'il falloit laiſſer paſſer l'orage. Vous avez, dit-il, attaqué tout un Corps qui n'eſt composé que de langues, ſans compter celles des Galans, qui prennent parti dans la querelle. Attendez que le beau ſexe ait dormi ſur ſa colere, vous verrez qu'il ſe rendra à la raiſon, & votre Satire reviendra à ſa juſte valeur ; ce qui eſt effectivement arrivé, ſur tout depuis que Meſſieurs Arnauld, la Bruyere, & Bayle ſe ſont autentiquement déclarés pour cet Ouvrage.

¶ La premiére, & la ſeule fois que j'aie vû Monſieur Broſſette, je le tançai fort d'avoir inſéré dans ſon Commentaire une très-jolie

Epigramme de Monſieur de F*** contre la Satire des *Femmes*, à la réſerve qu'il n'y manquoit que la vérité: Paſſe encore, M. lui dis-je, d'avoir placé l'Epigramme; mais il ne falloit pas ajoûter dans une note que Monſieur de F***. vous l'avoit permis: c'étoit aux Manes de Monſieur Deſpréaux qu'il en falloit demander la permiſſion.

¶ Monſieur Deſpréaux s'étoit de bonne heure accoutumé à ne plus faire de viſite; auſſi diſoit-il, qu'il étoit un ſolitaire fréquentant M. le Verrier. Il y avoit des gens aſſez malins pour publier qu'il ne fréquentoit ce Financier que pour s'entretenir dans l'eſprit de Satire, parce que le Verrier donnoit d'étranges priſes ſur lui, en affectant de paſſer pour ſavant, pour homme à bonnes fortunes, & pour ami des grands Seigneurs. Mais Monſieur Deſpréaux y alloit de bonne foi. Il fermoit les yeux ſur les

les travers d'un homme qu'il croioit ſincérement attaché à lui. Il avoit aſſez d'affaires à l'excuſer, ſur ce qu'on diſoit qu'il portoit toujours un Livre Grec à la Meſſe; & que la relieure en étoit bariolée, pour ſe faire remarquer de plus loin: Auſſi l'appelloit-on dans le monde le Traitant renouvellé des Grecs. On dit même qu'allant chez Monſieur de Pontchartrain, depuis Chancelier, pour s'intéreſſer dans quelque nouvel armement, ce Miniſtre lui dit: Mais, Mr. on n'arme pas pour la Grece.

¶ Monſieur Deſpréaux ne mangeoit nulle part, & même chez ſes meilleurs amis, ſans en être prié. Il diſoit que la fierté de cœur étoit l'attribut des honnêtes gens; mais que la fierté d'airs & de maniéres ne convenoit qu'à des ſots.

¶ Monſieur Deſpréaux fut quelques mois à ſe voir déperir de jour en jour, & lorſque ſes amis cherchoient à lui donner du cou-

rage, il leur répétoit plusieurs fois ce vers de Malherbe :

> Je suis vaincu du tems, je céde à son outrage.

Le Verrier s'avisa de lui aller lire une nouvelle Tragédie, lorsqu'il étoit dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort. Ce grand homme eut la patience d'en écouter jusqu'à deux scénes, après quoi il lui dit : Quoi, Monsieur, cherchez-vous à me hâter l'heure fatale ? Voilà un Auteur devant qui les Boyers & les Pradons sont de vrais soleils. Hélas ! J'ai moins de regret à quitter la vie, puisque notre siécle enchérit chaque jou[r] sur les sottises.

¶ Messieurs du Port-Royal on[t] un peu maltraité Montagne dan[s] leur Logique, sur ce qu'il avouoi[t] trop franchement son humeur[,] ses penchans, ses inclinations ; [à] la vérité, ce n'étoit pas dans l[a] même vûe que Saint Augusti[n]. Mais Balzac & Monsieur De[s]

préaux, quoique très-chaſtes tous les deux, n'étoient point effrayés de la grande liberté de Montagne. Ils la regardoient moins comme une complaiſance pour ſes vices, que comme un épanchement de cœur, qui ne lui permettoit pas de ſe donner pour autre qu'il n'étoit. Il eût été à ſouhaitter qu'il n'eût point donné de priſe ſur ſes écrits aux Intendans des mœurs, & aux Directeurs de conſcience. Mais à cela près tout le monde convient qu'il a encore ſur Seneque l'avantage de n'être point hypocrite; qu'il s'étoit fait une étude du cœur humain, qui eſt fort embellie par ſes expreſſions naturelles & courageuſes. Voilà l'opinion qu'en avoit Monſieur Deſpréaux. Qu'eſt-ce, diſoit-il, qu'un Saint-Evremond, que les Sots oſent comparer à Montagne? Les écarts de l'un valent mieux que tout le concert & l'arrangement de l'autre, qui n'eſt

qu'un charlatan de ruelles, qui ſe pannade dans ſes termes étudiés, & ſes maximes prétendues philoſophiques. Paſſons-lui ce qu'il a écrit ſur la Guerre, dont il ne ſe démêle pas trop mal. Mais pour le reſte, c'eſt un faux Ariſtarque qui veut toujours juger comme Perrin Dandin, quoiqu'il prenne ſouvent l'ombre pour le corps. Admirez pourtant la folie d'un certain Public particulier qui a longtems été ébloui de ſes déciſions. Pour moi, j'eſtime plus un ſeul Chapitre d'Aulugelle, que tous les *Miſcellanea* de cet Auteur.

¶ Rien ne choquoit plus Monſieur Deſpréaux que des expreſſions baſſes, rampantes & triviales. Quoiqu'élevé dans la poudre du Greffe, ainſi qu'il s'exprime lui-même, ſon ſtyle ſe ſentoit toujours de la nobleſſe de ſon cœur. Son frere Puimorin, moins homme de lettres qu'homme du grand monde, avoit retenu grand nom-

bre de ſes vers, dont il relevoit la ſublimité & la plaiſanterie. Qu'on ne croie pas, diſoit-il, que l'amour fraternel ait part aux éloges que je fais des nouvelles Satires; mais qui eſt l'Auteur qui pourroit s'exprimer avec plus de dignité dans ces deux vers qui regardent Chapelain :

Lui seul il s'applaudit, & d'un eſprit tranquile,
Prend le pas au Parnaſſe au-deſſus de Virgile.

¶ Le ſtyle proſaïque déplaiſoit encore infiniment à Monſieur Deſpréaux; mais ſur tout il étoit grand ennemi des pointes & des quolibets, auſſi-bien que des équivoques, & des alluſions froides, baſſes & obſcénes, comme par exemple, de celle que fait Voiture à une Abbeſſe, en lui envoyant un chat. C'eſt là qu'il lui dit qu'il ne croit pas que les Dames de ſon Couvent laiſſent aller le chat au fromage.

¶ Chapelle, disoit-il, tombe assez souvent dans le bas; témoin ce vers sur l'Eclipse, où il croit avoir dit un beau mot, en s'écriant, *Gare le pot au noir.* Il eût voulu retrancher des Piéces de Moliere tout le jargon propre à divertir le menu peuple, & sur tout le langage Paysan. Vous ne voyez pas, disoit-il, que dans ses Piéces, ni Plaute, ni ses confreres estropient la langue, en faisant parler des Villageois; ils leur font tenir des discours proportionnés à leur état, sans qu'il en coûte rien à la pureté du langage. Otez cela à Moliere, continuoit-il, je ne lui connois point de supérieur pour l'esprit & pour le naturel: ce grand homme l'emporte de beaucoup sur Corneille, sur M. Racine, & sur moi; car, ajoutoit-il en riant, il faut que je me mette aussi de la partie.

¶ De toutes les Epigrammes qui ont jamais été faites, M. Des-

préaux eſtimoit le plus celle-ci :

Cy giſt ma femme, ah ! qu'elle eſt bien
Pour ſon repos & pour le mien.

¶ Monſieur Deſpréaux étant prêt à donner ſes Satires, ſes amis lui conſeillerent de n'y point fourer Chapelain. Ne vous y trompez pas, lui diſoit-on, le décri de la *Pucelle* ne l'a pas encore tout-à-fait décrié auprès des Grands. Monſieur de Montauſier eſt ſon partiſan déclaré ; Monſieur Colbert lui fait de fréquentes viſites. Eh bien, inſiſtoit Monſieur Deſpréaux, quand il ſeroit viſité du Pape, je ſoutiens ſes vers déteſtables. Il n'y a point de Police au Parnaſſe, ſi je ne vois ce Poéte-là quelque jour attaché au Mont fourchu. Moliere qui étoit préſent à cette ſaillie, la trouva digne d'être placée dans ſon *Miſantrope*, à l'occaſion du Sonnet d'Oronte :

Je ſoutiendrai, morbleu, que ſes vers ſont mauvais,
Et qu'un homme eſt pendable après les avoir faits.

¶ Monsieur Despréaux avoit prêté neuf mille francs à un de ses neveux, qui en usa mal avec lui : il ne laissa pas de lui remettre deux mille francs sur la somme dûe. Si j'eusse été content de lui, je lui eusse volontiers cedé la somme entiére ; car aussi-bien, disoit-il, il m'avoit accoutumé à m'en passer.

¶ Monsieur Despréaux disoit que la plûpart des Epigrammes naissent dans la conversation. Il en citoit pour exemple quelques-unes des siennes, qui n'avoient point eu d'autre origine. Quoiqu'ami de Furetiere, il le blâmoit fort de s'être applaudi d'une Epigramme qu'il avoit réduite à quatre vers, après l'avoir faite & refaite à trente diverses reprises. Voici l'Epigramme :

Paul vend sa maison de Saint-Clou,
A maints Créanciers engagée ;
On dit par tout qu'il en est fou ;
Je le croi, car il l'a mangée.

La vieille Cour étoit fort pour

ces jeux de mots, mais depuis que Benſerade eut du deſſous, les pointes & les alluſions furent enveloppées dans ſa diſgrace. Il a pourtant laiſſé quelques héritiers; & ſans parler de l'Opéra Comique, les autres Théatres ont aſſez fidélement recueilli ſa ſucceſſion.

Creſcit occulto velut arbor ævo
Fama Bolæi.

Dans ſes nobles Ecrits que reſpecte l'envie,
Deſpréaux eſt plein de grandeur:
Dans le commerce de ſa vie
C'eſt un enfant pour la candeur.
Tout Lecteur doué d'un ſens droit
Nomme envain Deſpréaux la gloire de notre âge;
S'il ne connoît les mœurs d'un ſi grand perſonnage,
Il manque à l'admirer par ſon plus bel endroit.

ADDITIONS

Tirées de l'Histoire de l'Académie Françoise. TOME II.

C'est M. l'Abbé d'Olivet qui parle.

GILLES BOILEAU travailloit sur la Poëtique d'Aristote, lorsqu'une mort prématurée l'enleva. Il en avoit déja fait plus des deux tiers ; & Monsieur Despréaux, en 1709. donna son manuscrit en ma présence à M. de Tourreil, qui témoignoit avoir envie d'achever l'ouvrage.

Je me souviens qu'à cette occasion Monsieur Despréaux fit l'éloge de son frere. Ils ne s'aimoient pas dans leur jeunesse : Ils avoient à démêler entr'eux des intérêts d'Auteurs, & qui plus est de Poëtes. Doit-on s'étonner que la tendresse fraternelle en souffrît ? Mais enfin dans le tems dont je parle, les sentimens de Monsieur Des-

préaux étoient ſi changés à ſon égard, qu'il ſe propoſoit de mettre au-devant de cet Ouvrage, ſi Monſieur de Tourreil l'achevoit, une Préface où il exalteroit le mérite de ſon aîné. Et comme peu-à-peu le diſcours tomba ſur les Traductions en géneral : » Quoi, » dit-il, l'Académie ne voudra-» t-elle jamais connoître ſes for-» ces ? Toujours bornée à ſon Dic-» tionnaire, quand donc pren-» dra-t elle l'eſſor ? Je voudrois » que la France pût avoir ſes Au-» teurs claſſiques, auſſi bien que » l'Italie. Pour cela, il nous fau-» droit un certain nombre des Li-» vres qui fuſſent déclarés e-» xempts de fautes, quant au ſty-» le. Quel eſt le Tribunal qui » aura le droit de prononcer là-» deſſus, ſi ce n'eſt l'Académie ? » Je voudrois qu'elle prît d'abord » le peu que nous avons de bon-» nes Traductions ; qu'elle invi-» tât ceux qui ont ce talent à en

» faire de nouvelles ; & que si elle
» ne jugeoit pas à propos de cor-
» riger tout ce qu'elle y trouveroit
» d'équivoque, de hazardé, de
» négligé, elle fût au moins exac-
» te à le marquer au bas des pa-
» ges, dans une espece de Com-
» mentaire qui ne fût que Gram-
» matical. Mais pourquoi veux-je
» que cela se fasse sur des Tradu-
» ctions ? Parce que des Traduc-
» tions avouées par l'Académie,
» en même tems qu'elles seroient
» lues comme des modeles pour
» bien écrire, serviroient aussi de
» modeles pour bien penser, &
» rendroient le goût de la bonne
» Antiquité familier à ceux qui
» ne sont pas en état de lire les
» originaux. Ce n'est pas l'esprit
» qui manque aux François, ni
» même le travail ; c'est le goût :
» & il n'y a que le goût ancien qui
» puisse former parmi nous, & des
» Auteurs, & des Connoisseurs.

Ainsi parla ce sage Critique,

avec un feu qu'il n'avoit guére dans la conversation, à moins qu'elle ne roulât sur des matiéres de son ressort. Et revenant encore au même sujet, après que Monsieur de Tourreil se fut retiré. » Savez-vous, me demanda-t-il, pourquoi les Anciens » ont si peu d'admirateurs ? C'est » parce que les trois quarts, tout » au moins, de ceux qui les ont » traduits, étoient des ignorans » ou des sots. Madame de la » Fayette, la femme de France » qui avoit le plus d'esprit, & » qui écrivoit le mieux, comparoit un sot Traducteur à un laquais que sa Maîtresse envoye » faire un compliment à quelqu'un. Ce que sa Maîtresse lui » aura dit en termes polis, il va » le rendre grossiérement; il l'estropie. Plus il y avoit de délicatesse dans le compliment, » moins ce laquais s'en tire bien; & » voilà en un mot la plus parfaite

» image d'un mauvais Traducteur.

» Mais, ajoûta Monſieur Deſ-
» préaux, ce n'eſt pas même aſ-
» ſez qu'un Traducteur ait de l'eſ-
» prit, s'il n'a la ſorte d'eſprit
» de ſon Original. Car l'homme
» qui ſort d'ici, n'eſt pas un ſot,
» à beaucoup près, & cepen-
» dant quel monſtre que ſon Dé-
» moſthéne? Je dis monſtre, par-
» ce qu'en effet c'eſt un monſtre,
» qu'un homme démeſurément
» grand & bouffi. Un jour que
» Racine étoit à Auteuil chez
» moi, Tourreil y vint, & nous
» conſulta ſur un endroit qu'il
» avoit traduit de cinq ou ſix fa-
» çons, toutes moins naturelles
» & plus guindées les unes que
» les autres. *Ah! le bourreau, il*
» *fera tant qu'il donnera de l'eſprit*
» *à Démoſthene*, me dit Racine
» tout bas. Ce qu'on appelle eſ-
» prit dans ce ſens là, c'eſt pré-
» ciſément l'or du bon ſens, con-
» verti en clinquant.

J'écoutois Monſieur Deſpréaux avec une ardeur de jeune homme, & j'ai ſi ſouvent pris plaiſir à me rappeller ſes paroles, que je ſuis preſque certain de les avoir ici rapportée ſans aucune altération.

¶ Quelqu'un ayant demandé à Monſieur Deſpréaux, peu de tems avant ſa mort, s'il n'avoit point changé d'avis ſur le Taſſe. » J'en » ai ſi peu changé, dit-il, que » reliſant dernièrement *ce Poëte*, » je fus très-fâché de ne m'être » pas expliqué un peu plus au » long ſur ce ſujet dans quelqu'u- » ne de mes Réflexions ſur Lon- » gin. J'aurois commencé par a- » vouer que le Taſſe a été un » génie ſublime, étendu, heu- » reuſement né à la Poëſie, & » à la grande Poëſie. Mais en- » ſuite venant à l'uſage qu'il a » fait de ſes talens, j'aurois mon- » tré que le bon ſens n'eſt pas » toujours ce qui domine chez » lui; que dans la plûpart de

» ſes narrations il s'attache bien
» moins au néceſſaire qu'à l'ai-
» mable. Que ſes deſcriptions ſont
» preſque toujours chargées d'or-
» nemens ſuperflus. Que dans la
» peinture des plus fortes paſ-
» ſions, & au milieu du trou-
» ble qu'elles venoient d'exciter,
» ſouvent il dégénere en traits
» d'eſprit, qui font tout-à-
» coup ceſſer le pathétique. Qu'il
» eſt plein d'images trop fleu-
» ries, de tours affectés, & de
» penſées frivoles, qui loin de
» pouvoir convenir à ſa *Jeruſalem*,
» pouvoient à peine convenir à
» ſon *Aminte*. Or, conclut Mon-
» ſieur Deſpréaux, tout cela op-
» poſé à la ſageſſe, à la gravité,
» à la majeſté de Virgile, qu'eſt-
» ce autre choſe que du *clinquant*
» oppoſé à de l'or ?

FIN DU BOLÆANA.

POESIES

DU PERE

SANLECQUE,

CHANOINE REGULIER

De l'Ordre de Sainte Géneviéve.

Augmentées de plusieurs Piéces qui n'ont point encore paru.

AVIS AU LECTEUR.

L'AUTEUR de cet Ouvrage a toujours pris un grand soin de le cacher au Public : & quelque bonne opinion qu'il en dût avoir, sa modestie n'a jamais pu consentir à publier son commerce avec les Muses. Cependant quelques-unes de ses Piéces échapées malgré lui, ayant passé en Hollande, elles y ont été imprimées, ou pour mieux dire, défigurées, selon la destinée ordinaire des Copies faites de mémoire. L'imperfection de ce Recueil venu des Pays étrangers a réveillé un Curieux plus exact, qui non content de s'être enrichi de ce trésor, a voulu génereusement le partager avec le Public. Il n'y manqueroit rien si l'on avoit pu y ajouter quelques Satires du même Auteur, & sur-tout celle qu'il fit, encore tout jeune, contre la fausse Direction. Quoique tous les Vers de cette Piéce n'allassent qu'à réformer de grands abus, la conscience délicate du Poëte n'a jamais voulu les exposer aux interprétations malignes ; c'est ce qui est cause que nous n'avons pu jusqu'ici en découvrir une véritable Copie. Il eût été à desirer que l'Auteur fût entré dans la confidence de cette Edition, & que lui même eût voulu y mettre la derniére main. Quelques excellentes que soient ses Poësies, quelle beauté ne leur auroit-il point donnée ?

EPITRE AU ROI.

Elle fut présentée à SA MAJESTE' en l'Année 1686.

ROI, digne d'être élu le seul Roi des mortels ;
Que du tems des Césars on t'eût dressé d'autels !
Qu'on eût même en toi seul trouvé de Dieux ensemble !
Tu deviens Jupiter, quand tu veux que tout tremble ;
On voit revivre en toi le courage de Mars ;
Tu sçais, comme Apollon, protéger les beaux Arts ;
Tu peux sur l'Océan commander en Neptune ;
Tu n'es pas moins puissant que l'étoit la Fortune ;
Rome eût cru que Minerve eût parlé dans tes Loix,
Et qu'Hercule eût été jaloux de tes exploits.
Ton esprit fait revoir la justice d'Astrée,
Et ton cœur, la bonté de Saturne & de Rhée.
Et c'est cette Justice, & c'est cette bonté,
Qui soutiennent, GRAND ROI, ta rare probité.
Je dis rare ; en effet peu de Rois, comme Tite,
Font de la probité leur vertu favorite ;
Et plus d'un Prince a cru qu'il ne lui manquoit rien ;
Quand il ne lui manquoit que d'être homme de bien,
Sur-tout, ceux que Bellone aime à combler de gloire,
Accordent rarement Thémis & la Victoire.
Achille n'eut pour droit que celui de son bras,
Et la loi de César fut de n'en avoir pas.
Mais toi, dont l'équité tempére la vaillance,
Qui tiens en même tems le foudre & la balance ;

Tu régles tes exploits ſur ce qui t'eſt permis ;
Tu deviens dans ton camp Miniſtre de Thémis ;
Tu veux qu'à ta raiſon ta valeur obéiſſe ,
Et ton char de triomphe eſt un lit de Juſtice.
Tu fais plus. Ta bonté t'empêche quelquefois
D'écouter ta juſtice & d'uſer de tes droits.
Oui, quelquefois, GRAND ROI, ta bonté t'a fait rendre
Des Villes que tes droits t'avoient forcé de prendre.
Je ſçai que devant Dole avec toi tes guerriers
Ont parmi les glaçons moiſſonné des lauriers ;
Et qu'aujourd'hui le Rhin écume encor de rage
De n'avoir pu former d'obſtacle à ton paſſage.
Je ſçai que ta valeur a bordé de tes Lis
Et la Sambre, & la Meuſe, & l'Eſcaut, & la Lis ;
Que ton foudre eſt tombé ſur des Villes ingrates,
Et qu'il a fait d'Alger un bucher de Pyrates.
Mais ſans cette bonté qui regnoit dans ton cœur,
Et qui vainquoit LOUIS dès qu'il étoit vainqueur ;
La fierté du Lion auſſi vaine que grande
Eût bientôt expiré ſur les remparts d'Oſtende ;
L'orgueilleux Amſterdam, qu'eût foudroyé ton bras ;
Fût bientôt devenu le tombeau des Eſtats ;
Valencienne eût ſouffert tous les malheurs de Troye ;
Elle étoit ta conquête, elle eût été ta proye.
Un Doge auroit en vain, aux yeux de tes Sujets,
Deſavoué ſon peuple & mendié la paix :
Ta juſtice à ſon crime eût égalé ſa peine,
Et ta toute-puiſſance eût anéanti Gène.
Oui, ſi tu n'étois bon : l'on eût vu ta valeur
Voler juſqu'au Danube & le glacer de peur,
Ebranler plus d'un Throne au ſeul bruit de tes armes ;
Et faire un nouveau Fleuve & de ſang & de larmes.
Vous donc, Héros cruels, qui même vous vantez
De verſer tout le ſang de ceux que vous domtez ;
Princes, dont la fureur a fatigué les Parques,
Suivez dans ſa bonté le plus grand des Monarques.
Vous ne pourrez l'atteindre, encore moins le paſſer ;
Mais le ſuivre de loin c'eſt beaucoup s'avancer.

Et vous, Rois bienfaiſans, bons Princes, mais timides,
Vous, qui dans vos conſeils n'oſez marcher ſans guides,
Songez que mon Héros eſt lui ſeul ſon Conſeil;
Il brille par lui-même autant que le ſoleil;
Il ſçait même éblouir quiconque le regarde;
L'Aigle ne peut ſouffrir les rayons qu'il lui darde.
Lui ſeul, quand il lui plaît, éleve dans les airs
De quoi former le foudre & punir l'Univers;
Lui ſeul peut diſſiper le plus épais nuage.
Il eſt le maître enfin du calme & de l'orage.
Mais je m'égare ici, moi qui n'ai médité,
GRAND ROI, que quelques Vers ſur ta ſeule bonté.
C'eſt d'elle que tu ſçais ce que ſçavoit Auguſte,
Que ſouvent la vengeance eſt baſſe, & même injuſte;
Qu'un Roi n'eſt plus un Roi dès qu'il eſt en courroux,
Et que le plus beau Regne eſt toujours le plus doux.
Auſſi le crime eſt-il l'objet ſeul de ta haine?
Tu reprens ſans aigreur, tu punis avec peine;
Nous ne te voyons point ferme avec dureté,
Prompt par impatience, & fier par vanité.
Ton air eſt obligeant, même quand tu refuſes.
Tu n'accuſe jamais qu'auſſitôt tu n'excuſes.
Quiconque enfin te voit, paſſe cent fois le jour
De l'amour au reſpect, & du reſpect à l'amour.
Et quand on te verroit ſans Sceptre & ſans Couronne,
On trouveroit toujours un Roi dans ta perſonne.



EPISTRE AU ROI,

APRÈS LA DESTRUCTION DE L'HERESIE.

Elle fut présentée à Sa Majesté en l'Année 1686.

ROI, qui fais tout céder au plaisir d'être juste,
Qui passoit dès vingt ans l'âge avancé d'Auguste,
Il est vrai que l'Europe adore Ta Grandeur,
Que ton génie est vaste & digne de ton cœur;
Qu'il n'est point de Héros qui ne fût téméraire,
S'il tentoit la moitié de ce qu'on t'a vu faire;
Et que, même entre nous, nous parlons mieux de toi
Qu'aucun Auteur vénal ne parle de son Roi.
Mais que regardons-nous avec plus de surprise?
Les lauriers qu'aujourd'hui tu cueilles pour l'Eglise.
Devons-nous cependant nous étonner, GRAND ROI
De ce que l'Hérétique abjure enfin sa foi?
Non. Son esprit charmé voit tous les jours ton zéle
Redonner à l'Eglise une beauté nouvelle.
Il voit que tu punis le (*a*) courageux brutal,
Qui croit laver l'honneur dans le sang d'un rival.
Il voit que ton pouvoir est devenu suprême,
Jusqu'à fermer la bouche au Démon du blasphême.
Il voit que dans ton Camp, (*b*) où tout est plei
d'ardeur,
La licence jamais n'allarme la pudeur.

(a) *Le Duel.* (b) *Camp de Maintenon.*

Il voit que tes Edits font diſtinguer deux Romes,
L'une, où Dieu régle tout, l'autre, où regnent des
hommes.
Il voit que par tes ſoins le Cloître (*a*) dans ſes mœurs
Semble reſſuſciter ſes plus ſaints Fondateurs;
Et qu'enfin c'eſt par toi que tout Prélat en France
Peut ſans honte aux Curés prêcher (*b*) la réſi-
dence.
L'Egliſe a même encor d'autres traits de beauté,
Dont le cœur Huguenot n'eſt pas moins enchanté.
Des Ecoles de guerre (*c*) inſtruiſent la jeuneſſe
A joindre à la vertu la ſcience & l'adreſſe.
Un Cloître (*d*) militaire enferme les Guerriers
Qui ne te peuvent plus amaſſer de lauriers;
Et Saint-Cir enrichi de tes mains libérales
Préſente à la Pudeur un Temple & des Veſtales.
Comment donc l'Hérétique étant ainſi charmé,
Ne ſe plairoit-il pas à ſe voir deſarmé?
Comment, s'étant ſenti tant de fois l'ame épriſe
Des beautés dont tes ſoins ont rajeuni l'Egliſe,
Ne ſoumettroit-il pas ſon orgueil à la Foi;
Lui, qui de cet orgueil faiſoit toute ſa Loi?
Oui, ce fier Huguenot devient humble & fidelle.
Cet enfant dégouté revient à la mamelle;
Ce peuple que l'Enfer avoit tant aveuglé,
Voit que par ſa réforme il s'étoit déréglé.
Sa raiſon n'oſe plus s'ériger en Concile,
Il n'empoiſonne plus la Loi de l'Evangile.
Enfin cet inſenſé devient ſage ſous toi,
Et ſouffre ſur ſes yeux le bandeau de la Foi.
Ainſi par mille ſoins, ainſi par mille charmes,
Tu fais plus que cinq Rois n'avoient fait par les
armes.
Après un tel ſuccès, que peux-tu deſirer?
Eſt-il rien où ton cœur doive encore aſpirer?

(a) *Réforme de pluſieurs Ordres Monaſtiques.*
(b) *Réſidence des Evêques rétablie par le Roi.*
(c) *Les Cadets.*
(d) *Les Invalides.*

Tu te plaignois de voir que les plus fortes Villes
Ne te coûtoient souvent que des assauts faciles :
Chaque Palme tomboit dès que tu la touchois,
Et tu n'en voulois plus si tu ne l'arrachois !
Le Ciel t'en a montré, dont tu n'as pu te plaindre ;
Puisqu'on desesperoit de t'y voir même atteindre.
Il t'a fait attaquer des esprits qu'autrefois
On voyoit devenir les Tyrans de nos Rois.
Il t'a fait assiéger des cœurs inaccessibles,
Où ton zèle a vaincu tant d'erreurs invincibles.
La Grace enfin, GRAND ROI, t'a fait executer
Tout ce qu'à peine un siécle auroit pu projetter.



SATIRE I.

On ne ſçait pas préciſément en quelle année elle fut faite.

QUI doute qu'aujourd'hui l'on n'ait mille raiſons
D'appeller l'Univers des Petites-Maiſons ?
L'Hôpital de nos fous eſt l'image du monde.
Que dans cet Hôpital j'aille faire la ronde :
L'un me dit : *Je ſuis Dieu* ; l'autre , avec un ſoûris ,
Me dit : *En je ſuis moi Monſeigneur de Paris* ;
Je ſuis docte , éloquent , j'ai les belles manières.
Qu'au ſortir de ſon trou j'aille à d'autres taniéres ,
Autre fou qui paroît , me dit : *Je ſuis Louvois* ,
Le digne ſerviteur du plus ſage des Rois ;
Je ſuis fidéle , actif , diſcret , infatigable.
Ainſi là , bien des fous pleins d'une erreur ſemblable ,
Penſent qu'en certain point rien n'eſt au-deſſus d'eux.
Qu'on voit dans l'Univers de ces fous orgueilleux !
On y devient ſi vain , que ce qu'on veut paroître ,
A force d'y penſer , on s'imagine l'être.
Moi , qui voudrois qu'on crût que tous mes Vers ſont beaux ,
Selon moi ſeul , qui ſuis-je ? un ſecond Deſpreaux.
Chapelain , ce Rimeur fade autant que ſtérile ,
Réva juſqu'à la mort qu'il étoit un Virgile.
Quand Brébeuf eut produit ſon ſublime Gaſcon ,
Il croyoit avoir bu toute l'eau d'Hélicon.
Pour ce jeune Marquis , dont l'eſprit inſipide
Ne peut trouver un rang qu'au deſſus du ſtupide ,
Tant de vapeurs d'orgueil le font extaſier ,
Qu'il nous dira bientôt : *Moi , je ſuis Montauſier.*
Hé bien , pauvre mortel , qui te croyois ſi ſage ,
Tu le vois , la ſageſſe eſt ſi peu ton partage ,

Que le plus fou souvent est ton original.
Mais on parle d'un fou qui, se croyant cheval,
Vint crier un matin : *Du foin ; & qu'on m'étrille,*
Cette nuit j'ai cessé d'être un chef de famille ;
Dieu m'a fait devenir le cheval d'un Courier.
Ma femme, tu n'as plus qu'à te remarier.
Qui pourroit l'égaler dans sa folie extrême?
Qui? Nous tous quelquefois, nous le surpassons même.
Je voi dans sa folie un trait de jugement,
Il se croit une brute, il vit brutalement :
Mais nous, c'est encor pis : orgueilleux que nous sommes,
Nous ne raisonnons point, & nous nous croyons hommes.

Toi donc qui, dans tes mœurs indignes de ton rang
Examines si peu ton devoir & ton sang ;
Vicomte, à qui l'orgueil, le luxe & la mollesse,
Ont paru jusqu'ici trois titres de noblesse ;
Juge, qui sur tes yeux n'as pu, même un seul jour,
Souffrir d'autre bandeau que celui de l'amour ;
Moine, qui dans l'ardeur d'allier des familles,
Vas pour les soupirans à la quête des filles,
Et qui sçais l'opéra pour l'apprendre aux parloirs ;
Chanoine efféminé, qui soûrit aux miroirs ;
Toi qui, bien que pourvu de grosses Abbayes,
Ne nous parois Abbé que dans tes armoiries ;
Toi qui dans tes Sermons pleins de faux ornemens,
Fais dire au Saint-Esprit des phrases de Romans ;
Curé, dont tout le zèle est une humeur bourrue ;
Abbesse, que Satan fait loger sur la rue ;
Prélat, bien moins Prélat que bourgeois de Paris ;
Directeur, si jaloux, même des vieux maris ;
Enfin toi qui démens tout ce que tu crois être,
Veux-tu connoître un fou ? Tu n'as qu'à te connoître.

Mais je vous entens tous me baptiser fort mal ;
Me traiter d'impudent, m'appeller Juvénal.
En quoi l'ai-je imité ? Je n'ai point dans mes rimes
Découvert, comme lui la nudité des crimes ;

Et si ses moindres mots pinçoient pour éveiller ;
Les plus hardis des miens n'ont fait que châtouiller.
Ah! S'il venoit ici vous prêcher, fous insignes,
Mortels, qui du nom d'homme êtes si fort indignes ;
Oui, si vous pouviez voir ce Censeur bilieux
Sur vos égaremens jetter un peu les yeux,
Vous le verriez outré, comme Feuillet en chaire,
Vous livrer au Démon avec toute la terre,
N'éclairer jamais rien sans y mettre le feu,
Et faire toujours trop ce que je fais trop peu.
Mais, je ne raille ici qu'un seul de tous les Moines,
Mais il les peindroit tous comme de faux Antoines,
Ces Moines, diroit-il, *ont d'étranges défauts ;*
Ceux qui ne sont qu'oisifs sont les bons de Clervaux.
Dès qu'un Célestin tousse il lui faut de la viande.
La jambe du Feuillant sent la paste d'amande.
Le Capucin voyage un mois pour un sermon.
Le Fontevrault s'occupe à tripler son menton.
Le Carme est devenu marchand de Scapulaire.
Parmi les Jacobins point de foi qu'au Rosaire.
La guerre au Recollet donne un air Cavalier.
Le Cordelier enfin est toujours Cordelier.
Juvénal prêche ici, je ne suis qu'un copiste ;
Car voit-on que jamais j'aille à la Calviniste,
Traiter de faux Réclus tous ces hommes divins,
Et décanoniser tant de milliers de Saints ?
Un Prélat de Bellay fut dans cette manie,
Mais m'a-t-il en mourant résigné son génie ?
Quoi ! dès qu'un seul Chartreux s'érige en gazetier
Tout son Ordre céleste est du même métier ?
Et je déclarerois tout un Couvent faussaire,
Pour des titres qu'un Moine auroit sçu contrefaire!
Un d'entr'eux a changé sa Bible en Alcoran,
Donc, tout Coqueluchon est devenu Turban ?
Toutefois à la Cour, où le seul froc fait rire,
Tout Moine paroît fou, quoi que j'en puisse dire.
Mais sçais-tu, Courtisan, que ces prétendus fous,
Tandis que tu ris d'eux, tu les fais pleurer tous ?

Tous ? Oui tous ; car l'abyme où tu te précipites ;
Ne les rend-il pas tous de pieux Héraclites ?
  Hé ! Qu'eſt-ce que ta Cour ? C'eſt un peuple en fureur,
Qui de traits médiſans s'entreperce le cœur.
Là, l'honnête homme eſt ſeul, quand le ſort l'abandonne.
L'honneur n'y conclut rien, quand l'interêt raiſonne :
On oblige à la Cour pour mieux deſobliger.
On ne pardonne là que pour mieux ſe venger.
O Cour, maligne Cour ! quel eſt donc ta folie ?
Celle des fous malins qu'on enferme & qu'on lie.
  Autres fous dangereux : ce ſont nos Magiſtrats,
Fourbes, vindicatifs, avares, ſcélérats.
Rimeur, me dit l'un d'eux, *oſes-tu bien écrire*
Ce que LA BRIFFE *même à peine oſe nous dire ?*
Encor, ne ſe ſert-il que de ce ſtile heureux,
Qui, ſans nous irriter, rend nos défauts affreux.
  Oui, ma verve, il eſt vrai, ſe tournoit en furie.
Muſe, ne prenons plus qu'un ton de raillerie.
D'accord. Mais qui railler ? Tant de gros Partiſans.
Hé bien ! nommons-les donc fous ſimples, bonnes gens.
Bonnes gens. Et pourquoi ? *C'eſt que ce qu'ils vont prendre,*
Ce n'eſt qu'en bons larrons, ils ſont sûrs de le rendre.
Ne nous fâchons donc plus des airs d'Ambaſſadeur
Qu'ont de gros Financiers nommés jadis La Fleur.
Patience. Un beau jour leurs fleuves d'opulence
Rejoindront l'Océan des Thréſors de la France.
  Mais puiſque nous voilà ſur les fous innocens,
En voici deux ou trois des plus divertiſſans.
  Quand un Rimeur groſſier récite, avec emphaſe,
Ce qui ſur le Parnaſſe endort juſqu'à Pégaſe :
Quand un homme alité fait cas d'un Médecin
Qui ſait tout, excepté l'art de le rendre ſain :
Quand un fils de Maçon prend des armes ſi belles,
Qu'un Peintre y va la nuit ajouter deux truelles ;
Quand mille fous pareils font rire l'Univers,
Ne bâtiſſent-ils pas leur loge dans mes vers ?

Mais ne dois-je pas là, m'en faire une à moi-même,
Qui crois pouvoir guérir avec mon ſeul poëme
Des fous que je verrai le lire avec horreur,
Et changer contre moi, leur folie en fureur?
Qu'ils ſongent toutefois qu'en ne nommant perſonne,
J'adreſſe au ſeul public les avis que je donne;
Et que, ſi je m'échape à nommer deux rimeurs,
C'eſt qu'ils ſont morts. De plus, ce n'eſt point pour les mœurs.
Depuis le jour fatal que l'Abbé du Cotagne,
Malgré moi, dans mes vers s'eſt cru nommé Perſagne,
Moi qui ſuis ſcrupuleux, je crains plus que l'enfer
D'uſer dans mes écrits, même de noms en l'air.
Tel qui rime à ces noms croit toujours qu'on le pique;
Le peuple auſſi le croit. Un Auteur ſatirique
Dépeignit l'autre jour un fou plein de fierté,
Lui donnant certain nom qu'il avoit inventé:
Ce nom imaginaire eſt l'Abbé d'Ignarolle.
Chacun dit auſſi-tôt, *Hé c'eſt l'Abbé Barolle.*
Barolle en fit du bruit, s'en plaignit tout de bon;
Et fit tant qu'Ignarolle eſt devenu ſon nom.
Peut-être que ceci paſſe encor pour ſatire:
Parlons donc d'un mortel dont on ne peut médire.
C'en eſt fait. Tous mes fous ſe ſont évanouis.
Et mon plaiſir unique eſt d'admirer LOUIS.
Ah! quel bonheur, GRAND ROI, je trouve en toi ſans peine,
Ce que j'ai tant cherché dans la nature humaine,
Et ce que dans ton ame a puiſé ton DAUPHIN;
Grandeur, bonté, ſageſſe, honneur, un homme enfin.

SATIRE II.

On ne sait pas précisément en quelle année elle fut faite

Chrysostome François, Censeur Evangélique,
Aussi profond Docteur qu'Orateur pathétique,
Bourdaloue, il est vrai qu'on voit dans tes discours
Des beautés que l'art même ignorera toujours;
Il est vrai que toi seul tu sçais te faire un stile,
Que l'on trouve à la Cour aussi bien qu'à la Ville.
Mais tu n'es pas moins grand, lorsque quelque pécheur
Te découvre en secret la lépre de son cœur.
C'est-là que faisant taire & l'art & la nature,
Ta bouche fait parler la grace toute pure;
Et que ta charité, pieux Samaritain,
Verse sans interêt de l'huile avec du vin.
Ah! que de Directeurs sçavent peu ces pratiques!
Que l'Eglise est fertile en dévots empyriques!
Que de saints charlatans, au lieu de nous guérir,
Prennent de notre argent pour nous faire mourir!
Pénitens endurcis, que rien ne vous afflige;
L'or sçaura diriger celui qui vous dirige.
Dès qu'on fait briller l'or, le Prêtre est caressant
Et le plus criminel lui paroît innocent.
Si vous voulez fléchir ce Juge de vos vices,
Comme aux Juges du siécle il lui faut des épices.
Lorsque le Confesseur reçoit de certains droits,
Tout pardon est scellé du grand sceau de la croix.
On gagne un Directeur comme on gagne une Belle
Sans la bourse il est dur, autant qu'elle est cruelle
En un mot, le bon Pere est doux comme un agneau
Lorsque son Tribunal vaut autant qu'un Bureau.
Criminelle douceur! charité mercenaire!
Mais de quoi vivra donc ce Prêtre, ce bon Pere?

Tout Prêtre, dit Saint Paul, doit vivre de l'Autel.
Oui, vivre, c'eſt bien dit, c'eſt le droit naturel :
Mais vivre, eſt-ce voler tant de riches bigottes ?
Et plus que l'héritier, hériter des plus ſottes ?
Eſt-ce monopoler ſur tous les cas verreux,
Et vendre au poids de l'or le droit d'être amoureux ?
Eſt-ce adoucir ſa voix au ſon des groſſes piéces ?
Eſt-ce de legs pieux doter toutes ſes niéces ?
Eſt-ce garder pour ſoi l'argent des Hôpitaux ?
Eſt-ce enfin retenir ou nier les dépôts ?
Non, non, ce n'eſt pas là ce qu'on appelle vivre,
C'eſt ſurpaſſer Tartuffe, ou du moins c'eſt le ſuivre ;
C'eſt des Bourgeois d'Alger imiter le trafic ;
C'eſt au pied des Autels voler le bien public.
En un mot, c'eſt piller avec plus d'inſolence,
Que le plus ſcelerat qui court à la potence.
Tout doux, me dira-t-on, vos vers ſont trop mordans.
Hé bien! les Directeurs ſont tous d'honnêtes gens :
Ils ſont tous Archi- ſaints, j'en connois un entr'autres,
Mais un qui vaut lui ſeul, plus que les douze Apôtres ;
C'eſt un vieillard zélé juſqu'à ſe trouver mal,
S'il ne tient une Dame au Confeſſionnal.
Quand donc il n'en tient plus, il court toute l'Egliſe,
Et dès qu'il en verra quelqu'une aſſez bien miſe,
Il s'approchera d'elle, & d'abord lui dira,
Si vous voulez, Madame, on vous confeſſera.
Qu'on eſt édifié lorſqu'on voit une Belle,
Aſſiſe près d'un Moine au fond d'une Chapelle ;
Bon Dieu ! qu'il ſe fait là d'ouvertures de cœur !
Mais Sathan & la chair ne leur font-ils point peur ?
Ah non ! leur chair eſt morte, & Sathan eſt trop bête
Pour faire ſon profit d'un ſi ſaint tête-à tête.
Si l'on en croit pourtant ce qu'en dit un dévot,
Leur chair ſe reſſuſcite, & Sathan n'eſt pas ſot.
Quand certain Directeur parle à ſa Sunamite,
Je voudrois bien ſçavoir pourquoi ſon cœur palpite :
Palpiter eſt-ce un mal ? il vient de charité.
Oui, mais le cœur de Paul a-t-il tant palpité ?

Non : car en ce tems-là la charité grossiére
N'aimoit pas le prochain de la belle maniére.
Je n'aurai jamais fait s'il faut spécifier,
Tous les Saints Confesseurs de mon Calendrier :
Il en est de tout âge, il en est de tout Ordre,
Sur qui cent Despreaux ne pourroient jamais mordre.
L'un recherche si peu la gloire & l'intérêt,
Qu'une jeune Grisette est tout ce qu'il lui plaît,
La charité de l'autre est pour les Demoiselles,
Dont il prend tant de soin qu'il est toujours chez
elles.
L'autre les jours de jeûne invente avec esprit,
L'art de manger le soir un peu de poisson frit;
L'autre enfin, pour sonder le cœur de ses dévotes,
Vient à l'Opéra même examiner leurs fautes;
Et derriére un treillis, pour n'être point connu,
Le vieillard scrupuleux voit tout & n'est point vu.
Parmi les Directeurs certains jeunes novices
N'aiment point le détail de la plûpart des vices.
Mais comme ils n'ont d'ardeur que pour la chasteté,
Qu'une Dame ait lâché le mot d'impureté,
Ils ont pour l'éplucher cent jolis tours d'adresses.
Ils lui font tout conter, soupirs, baisers, caresses,
Postures, pâmoisons, & tout ce qui s'ensuit.
La Dame après cela le fait rêver la nuit.
Si ces furets d'amour font pourtant trop d'enquêtes,
Faites-vous confesser par ces vieillards honnêtes,
Par ces Docteurs benins, qui pour toute leçon,
A chaque gros péché vous disent toujours, Bon.
Mais à propos de bon, l'on m'a dit qu'un bon Prêtre,
Dont le visage doux l'avoit rendu le maitre
De cent cœurs féminins, qui l'aimoient plus que Dieu.
L'on m'a donc dit, qu'un jour sortant de certain lieu,
Ce lieu, c'est le logis d'une jeune dévote,
Il huma du serein, mais ce fut par sa faute;
Car que n'abregeoit-il tous ces pieux discours.
Lui qui venoit prêcher la belle tous les jours ?
Le voilà donc fort mal; ce gros rhume l'assomme;
Tout le quartier le sçait; chacun dit, Le pauvre homme!

Et trente poſtillons le lendemain matin,
Arrivent dans ſa chambre une écuelle à la main.
Ce ſont trente laquais d'autant de Pénitentes,
Portant tous des bouillons de viandes ſucculentes.
Mais lequel prendra-t-il de ces trente bouillons,
Tous également grands, tous également bons?
D'ailleurs, qu'il en prenne un, voilà vingt-neuf jalouſes:
Car toutes pour lui ſeul ont un vrai cœur d'épouſes.
Sa ſervante, qui voit que le péril eſt grand,
Prend pleine une cuillier de chaque reſtaurant;
Et ſans tant de façon, ſans tant de ſimagrées,
Fait un maître bouillon de trente cuillerées.
Le Saint rempli de joie & d'admiration,
Donne à ce conſommé ſa bénédiction;
Et par un doux tranſport de charité divine,
Que je t'aime, dit-il, ma pauvre Catherine!
Le bouillon pris enſuite, il prononce ces mots:
Ah! bouillon des bouillons, remède à tous mes maux!
Des Dames cependant, dont l'ame chagrinée,
De ces trente bouillons reçûs la matinée,
Viennent ſçavoir quel eſt le bouillon favori;
Mais cet homme de Dieu, qui n'a jamais menti,
Les prend l'une après l'autre, & leur dit à l'oreille;
Que votre conſommé, ma fille, a fait merveille!
Mais ne raillái-je point par un eſprit d'aigreur?
Non, c'eſt par charité que je fais le railleur;
Car tous ces mots plaiſans qui font valoir mes rimes,
Sont des voiles chrétiens qui couvrent bien des crimes.
Oui, ſi comme un Agnès, je parlois ſimplement,
Et ſi je ne couvrois le vice d'enjouement,
La nudité ſans doute offenſeroit la vue.
La vertu ſeule a droit de plaire toute nue.
Dirai-je ingénument: tel Prêtre fait mal,
De ne ſe point ſervir de Confeſſionnal.
Nez à nez, joue à joue, il confeſſe les Dames;
Il tient toujours long-tems toutes les belles femmes.
Il veut toujours ſçavoir comme font les Maris,
Il eſt tellement fou de ſa dévote Iris,

Qu'il est même jaloux de quiconque la loue.
Quand il part pour les champs, il lui dit à la joue:
Adieu, ma chere fille, adieu, mon tendre cœur;
Aimez bien votre Pere, aimez bien le Seigneur.
Soyez toute à tous deux, plus d'amans en campagne,
Sur-tout ne souffrez point l'Abbé de la Persagne.
Il fait le scrupuleux, il ne l'est point du tout,
Il pousseroit bientôt une Lucréce à bout.
D'ailleurs pour un galant son bien est assez mince;
Il est gueux à Paris autant qu'à la Province.
Il n'a jamais chez lui fait que des déjeunés.
Et de quoi vit-il donc? il vit ou des dînés,
Qu'il va toujours quêter de famille en famille,
Ou des collations qu'il attrappe à la grille:
Car il va souvent là s'offrir pour des sermons,
Qu'on dit être farcis de cent termes gascons.
Ceci, ma chere fille, est dit sans médisance,
Ce n'est que pour le bien de votre conscience.
Hé bien! si vous voulez de la simplicité,
En voilà; mais pourrois-je avoir la cruauté,
De faire ici passer chaque sot en revue,
Pour les percer des traits d'une langue ingénue?
Non, ce seroit médire, au lieu de censurer.
Je dois mordre, il est vrai, mais non pas déchirer.
Ne découvrons donc point toutes les amourettes
De ceux qui vont tenter jusqu'à deux sœurs Colletes.
Et qui lâchant la bride à d'infâmes désirs,
Dans un long sacrilége épuisent leurs plaisirs.
Laissons-là ce cher Pere & cette chere fille,
Que l'autre jour Desgrais logea dans la Bastille;
Et qui niant toujours leurs crimes découverts,
N'ont fait depuis qu'un saut de la Gréve aux enfers,
Que celui qui mena sa pénitente à Londres.
Afin qu'en sûreté la poulette y pût pondre,
Que ces deux, qu'une vieille a vus dans un endroit,
Régler à coups de poings qui la dirigeroit:
Que celui qui jamais ne prit aucun clystére,
Que lorsque sa dévote a fait l'Apothicaire,

Que celui qui trouvant Philis malade au lit,
Tâte par tout pour voir si son accès finit:
Que ce Prêtre zélé, qui pour les moindres fautes,
La discipline en main, fustigeoit ses dévotes?
Que celui qui voulant mortifier leur chair,
Lui-même leur mettoit des ceintures de fer:
Que mille autres encor, dont nous n'osons rien dire,
Ne soient jamais pour nous des sujets de satire.
Car si nous prétendons que leurs cœurs soient touchés,
Laissons-là les pécheurs, & n'allons qu'aux péchés;
Et sur ces péchés même usons de retenue,
Ne montrons que le buste, & cachons la statue,
Ou pour avoir un stile encore plus chrétien,
Ne faisons voir le mal qu'en faisant voir le bien.
On peut par la bonté distinguer la malice,
Et la vertu suffit pour détourner le vice.
Paroissez donc ici vertueux Directeurs,
Venez purifier mes rimes par vos mœurs:
Je n'ai que trop long-tems infecté ma satire
De l'air contagieux que le crime respire.
Pardon, Censeur Chrétien, pardon, pieux lecteur;
Si quelqu'un de mes vers t'a fait bondir le cœur;
J'ai cru ne rien cacher de tout ce qui t'effraye,
Pour guérir les blessés, il faut sonder la playe;
Mais vous, fiers libertins, goguenards impudens,
Vous aussi, faux zélés, Calvinistes mordans,
N'allez pas vous servir des traits de ma colére
Contre les Directeurs que l'Eglise révére.
Nous blâmons comme vous les cœurs Pharisiens,
Comme nous donc aussi, louez les cœurs Chrétiens;
Le bien doit toujours plaire. Entre tous les Apôtres,
Vous en détestez un, détestez-vous les autres?
Hé quoi? si dans la fange un impie est tombé,
Un Saint au même endroit doit-il être embourbé?
Non, louez donc tous ceux qui, comme Bourdaloue,
Débourbent les pécheurs, sans entrer dans la boue;
Et qui par l'onction d'un air mortifié,
Embaument les Chrétiens qu'ils ont purifié;

Ils ne consentent point à ces folles tendresses
Qui les rendroient pécheurs auprès des pécheresses.
Ils ont le cœur d'un pere, & non pas d'un amant,
Le Prêtre seul dans eux agit incessamment;
On les voit sans scandale aimer des Madeleines,
Ne parler que d'eau vive à des Samaritaines,
Sous l'habit du Pasteur ne point cacher de loups,
Sans bassesse d'esprit se faire tout à tous,
Instruire également la Soubrette & la Dame,
S'interesser pour l'homme autant que pour la femme,
Courir tout l'Univers pour sauver les pécheurs,
Et devenir enfin de seconds Redempteurs.
Vous ne verrez jamais de saints Juges se plaire,
A trop interroger une femme adultére;
Quand elle aura promis de ne pécher jamais,
Ils ne songeront plus qu'à l'envoyer en paix
Vous ne les verrez point par politique humaine,
Sécher dans l'embarras d'une affaire mondaine;
Tout Médecin du Ciel ne doit s'inquieter
Que d'un Lazar mort qu'il faut ressusciter.
S'ils exhortent Marie à devenir fervente,
La bienséance veut que Marthe soit présente.
Ils n'osent d'un hymen conduire le secret,
Ni même se trouver au festin qu'on y fait;
Car ce n'est plus le tems de faire des miracles:
Enfin toutes leurs mœurs, comme de saints oracles,
T'apprennent, Directeur, que pour devenir grand,
Tu dois rendre comme eux l'Evangile vivant;
Et que tu soutiens mal ta dignité suprême,
Si le Seigneur dans toi, n'est bien plus que toi-même.



SATIRE III.

CONTRE UNE MERE COQUETTE, qui donnoit mauvais exemple à sa fille, qui n'avoit encore que six ans.

Elle fut faite en l'année 1687.

MERE, crains pour ta fille. Elle examine en toi
L'esprit, l'air, tout enfin jusqu'au *je ne sai quoi.*
Le pis pour cette enfant, dont tu fais les délices,
C'est qu'elle aime bien moins tes vertus que tes vices.
Ne t'imagine plus que sa simplicité
Puisse contre tes mœurs la mettre en sureté.
Quoiqu'ailleurs quelquefois son enfance sommeille;
Elle est auprès de toi tout œil & tout oreille.
Quand donc elle t'a vu t'occuper si long-tems
A planter sur ta tête un Jardin * de rubans:
Quand son œil curieux admire à ta toilette
L'étalage galant d'un bufet de Coquette:
Quand elle y voit sur-tout la drogue & le pinceau,
Qui servent les matins à te repeindre en beau:
Quand un mouchoir mal mis, mais non pas par mégarde,
Te découvre à l'endroit que tu veux qu'on regarde:
Quand dans ton cabinet elle te voit les soirs
Tenir avant le bal un conseil de miroirs,
Changer en faux Printems ta véritable Automne;
Et ne montrer en toi rien moins que ta personne;
Enfin quand elle a vu qu'on ne te fait la cour
Qu'après que tu t'es fait ton visage de jour;
Crois-tu qu'elle aît jamais cette sainte sagesse
Que l'on puise à Saint Cyr dès la tendre jeunesse;

* *Les femmes mettoient sur leur tête une grande quantité de rubans, qu'elles appelloient le chou, la palissade, &c.*

Non : car tu dois un jour la voir avec effroi,
Courir dans ta carriere encor plus loin que toi,
Et ne ſe plus borner à la ſeule manie
De mettre comme toi des foux à l'agonie.
Mais l'Epoux qu'elle aura ſe mettroit en courroux.
Eſt ce qu'une Coquette a peur de ſon Epoux ?
Dès qu'une femme adore un fou qui la rend folle,
Dès qu'elle eſt d'un galant l'idolâtre & l'idole,
Auſſi-tôt ſon époux n'eſt vu qu'avec dédain.
Auſſi qu'eſt-il chez lui ? Rien. Un *George Dandin.*
S'il devenoit pourtant commode & pacifique,
Madame le feroit ſon premier domeſtique.
Ta fille aura, dis-tu, *quelqu'un de ces Maris*
Qui prônent qu'une femme en faiſant un ſoûris
Péche formellement contre le Décalogue.
Mere, qu'on le plaindra ton gendre pédagogue !
Qui, dès qu'il aura vu ſes plus grandes leçons
Près du premier blondin devenir des chanſons,
Ira dans le Palais, ſuivi de ſa famille,
Se confeſſer tout haut des péchés de ta fille,
Y joindre auſſi les tiens, & ceux du ſuborneur,
Et ſouffrir mille affronts pour ſauver ſon honneur.
Ainſi ta fille alors condamnée en Juſtice,
Ira dans un Couvent perpétuer ſon vice,
Quand même elle devroit ſe blotir dans un tour
Pour paſſer du côté que ſera ſon amour.
Blame-lui cette Iris qui, pour cacher ſon âge,
De faux jour en faux jour fait paſſer ſon viſage,
Et qui poudre ſi fort ſes cheveux blanchiſſans,
Qu'on croit qu'ils ſont tout noirs quand on les voit tout blancs.
Une vieille Coquette a beau ſe contrefaire :
Dans ſon œil qui s'enfonce on lit ſon Baptiſtére.
Par-là, tout ſon viſage eſt ſi déconcerté,
Qu'en dépit de lui-même il dit la vérité.
Qu'il coûte à cinquante ans de ſoins pour être belle !
Plus que d'efforts à vingt pour faire la cruelle.
Sur tout, malheur au teint qui n'eſt beau que par art,
En effet parois-tu ſans un maſque de fard ?

Je n'ai plus que pitié de ta couleur uſée ;
As-tu remis ton fard ? Tu me ſers de riſée.
Oui, tandis qu'un vieux fou, qui ne t'a jamais plu,
Chez toi, faute de mieux, vient ſe prendre à ta glu,
Nous nous abandonnons au plaiſir de médire,
Lorſque nous avons vu ton plâtre nous ſourire.
Que ta fille jamais n'aille, dans un ſaint lieu,
Quêter des cœurs pour elle & des deniers pour Dieu.
Dis-lui que le Théatre eſt le plus ſûr azile
Où Satan vienne en paix prêcher ſon Evangile.
Là, pour vanter le crime il lui donne un beau nom.
L'adultére eſt Vénus, & l'inceſte eſt Junon.
Que ta fille au plutôt ſachant ces artifices,
N'aille donc voir jamais déifier les vices.
Toutefois quand Eſther inſtruit ſes ſpectateurs
A fixer leurs plaiſirs dans les plus ſaintes mœurs
Quand elle étale aux yeux ſes innocens ſpectacles,
Accours avec ta fille entendre ſes oracles.

SATIRE IV.

A MONSIEUR BONTEMS, Gouverneur de Verſailles.

Elle fut faite en l'année 1689. l'Auteur étant Curé de Garnay.

PRODIGE de la Cour, ami tendre & ſincére,
BONTEMS, fais-moi l'honneur de plaindre ma miſére.
La maiſon que j'habite eſt un taudis plein d'eau,
Où l'air eſt empeſté comme dans un tombeau.
Tout eſt dans mon deſert ou marais, ou montagne.
Un ſeul chemin de fange eſt toute ma campagne.
Là, le tems eſt ſi long, & le brouillard ſi noir,
Que je prens tous les jours le midi pour le ſoir.

Bon Dieu quel Tivoli pour un enfant d'Horace!
Ne t'étonne donc pas ſi, ſur un tel Parnaſſe,
Chaque mot que j'écris n'eſt plus aſſaiſonné
Du ſel qui manque aux vers de Baudinet l'aîné. *
J'imiterois ailleurs Deſpreaux & Moliére,
Mais je ne puis ici reſſembler qu'à Banniére. *
Je ne ſuis pourtant pas tout-à-fait comme lui,
Dans lui, c'eſt la nature; & dans moi, c'eſt l'ennui.
Hé! qui ne s'ennuïroit d'une Salle aquatique,
Où vingt crapauds privés me donnent la muſique
Là, le jour les hiboux volent comme la nuit!
Près-de-là, cinq moulins me font un ſi grand bruit,
Que je ne m'endors plus qu'en liſant Charlemagne,
Ou quelque vieux Sermon pillé par du Cotagne. *
D'autre part, mon village eſt plein de gros manans
Picards en apparence, & dans le fond Normans.
L'un me vole un chapon, qui m'eſt ſi néceſſaire,
Quand je veux que mon Juge entende mon affaire
L'autre, en montrant mon ſeing contrefait pa l'Huiſſier,
Quoique mon débiteur, paroît mon créancier.
Excepté le Seigneur, que je trouve honnête homme
Tout eſt fourbe à Garnay, mais fourbe autant qu'à Rome.
Pour être gay, dis-tu, *voy ſouvent ce Seigneur.*
Qui? moi? Le voir ſouvent? Oh non: j'ai tro d'honneur.
On publiroit bientôt que j'en veux à ſa femme,
Quoique mil ſix cent vingt ait vû naître la Dame
La médiſance ici nous rend ſi réguliers,
Qu'on y voit circonſpects juſqu'à des Cordeliers.
Je n'ai vu qu'un Baron, ſans épouſe, ſans fille
Et donc cinq grands garçons font toute la famille
Mais comme il s'emportoit, & preſqu'à tout moment,
Nous nous ſommes brouillés, & tu vas voir comment.

* *Noms en l'air.*

Il me disoit un jour : *Ma foi, je suis fort aise*
De vous voir si connu du Pere de la Chaise.
C'est un homme d'honneur, & qui sert bien les gens.
Si vous lui présentiez mes deux derniers enfans,
Il leur feroit pleuvoir les Mîtres sur la tête.
Monsieur, lui répondis-je, il est affable, honnête,
Bienfaisant; mais jamais il n'offre sa faveur
Qu'à ceux dont il approuve & l'esprit & le cœur.
Point de fausse vertu, point d'esprit de cabale,
Un saint zéle, & sur-tout une sage morale,
Comme c'est ce qu'il a, c'est ce qu'il veut qu'on ait.
Ainsi vos deux Abbés, prêchant comme Feuillet,
N'auront pas grand accès chez le Révérend Pere.
Ils l'auront, me dit-il, *& le Comte son frere,*
Sans vous, quand je voudrai, les lui présentera.
Obliger, c'est pour vous un terrible Opéra,
Pour lui, c'est ce qu'il aime; aussi la renommée
En fait un Courtisan dont la Cour est charmée.
Non non, faire plaisir n'est pas votre talent.
Peste soit des Curés qui portent l'habit blanc.
Après ces derniers mots, je sors, sans rien lui dire.
Bien résolu d'abord d'en faire une Satire,
Mais j'ai juré depuis que je n'en ferois rien.
Ce seroit me venger, il faut être Chrétien.
J'irai pourtant bientôt voir quelqu'autre personne;
Car j'aime à babiller presque autant qu'une None.
D'aller chez un Curé vuider plus d'un flacon,
Moi qui ne fus jamais qu'ivrogne d'Hélicon,
Je ne puis. C'est tout un de hanter un Chanoine.
Que je m'expose enfin à l'entretien d'un Moine,
Je n'y verrai qu'orgueil. S'il est de qualité,
Il ne m'étourdira que de sa parenté.
S'il prêche, il ne faut pas que devant lui je loue
Fléchier, Boileau, Gaillard, La Rue & Boudaloue.
Comment, en parlant d'eux, ne les point élever?
Ah! j'aime mieux cent fois être seul, & crever.
O Ciel! que dans Paris une Cure est commode?
Le Curé ne va voir que des gens à sa mode.

Sur-tout jamais chez lui de femme à vieux haillons;
C'eſt toujours quelque Dame à carroſſe, à Bouillons.
Il gagne au Mariage, au Service, au Baptême,
Sans qu'il y ſoit préſent, & ſans le ſavoir même.
Les Prônes ſont gênants. Point. D'un ſeul lieu commun
Il fait pluſieurs diſcours qui n'en ſont pourtant qu'un,
Bien plus. Que des deniers deſtinés pour l'aumône
Il achéte une Charge, il eſt exemt du Prône.
J'oubliois deux plaiſirs du Curé Bienheureux,
Il ſe traite en Evêque, & ſe chauffe en Chartreux.
Mais durant qu'il jouit de ſa béatitude,
Pour moi, je n'envierois que quelque ſolitude,
Qui me fit fabriquer des vers d'un bon alloy,
Et chanter dignement les vertus de mon Roy.
Dis-lui donc quelquefois, mon illuſtre Mécène;
Qu'ici pour le louer, je ſuis trop à la gêne.
Ah! tandis qu'en Auguſte il domte l'Univers,
Que ne puis-je en Horace, atteindre à de beaux vers.

SATIRE V.

Préſentée à SA MAJESTE' en l'Année 1694.

C'EST ainſi que Damon, tantôt bien, tantôt mal,
Un jour, en plein Verſailles, imitoit Juvénal.
Vertus que l'âge d'or fit regner ſur la Terre,
LOUIS ſeul aujourd'hui ne vous fait point la guerre.
Non, probité, ſageſſe, équité, bonne-foy,
Vous ne regnez en paix que dans le cœur du ROY.
Par ce début, j'attaque & la Cour & la Ville.
Mais n'importe : par-là, j'évapore ma bile.
J'étouffe, & m'ordonner d'arrêter mes vapeurs,
C'eſt dire à des Bigots, ne ſoyez plus trompeurs.
Ah! que ſur-tout la Cour me rend atrabilaire!
Choquons-là. Mon plaiſir eſt de lui bien déplaire.
Adieu Cour, où le cœur n'oſe dire un ſeul mot;
Où le ſeul fourbe eſt ſage, où l'honnête homme eſt ſot,

Où Montaufier n'eft plus, où l'Evêque réfide,
Où, plût au Ciel qu'Amour n'eût pour maître qu'-
Ovide!
Où, malgré le Monarque, on voit dans un faint lieu,
Dieu paroître une fable, & le Monarque un Dieu.
Adieu Cour où le luxe eft une bienféance,
Où Tartuffe a trouvé la corne d'abondance,
Où, ne jamais flatter, c'eft être criminel,
Où pour tout Evangile on a Machiavel.
C'eft-là, qu'un créancier, le corps fec, le teint jaune,
De tous fes débiteurs n'a pas même une aumône.
Là, le moindre confeil que donne l'interêt,
Malgré les Beauvilliers, * eft toujours un Arrêt.
Qualité des grands cœurs, agréable franchife,
Que l'on doit méprifer la Cour qui te méprife:
Et qui croit qu'un Prélat s'eft mis au rang des fous;
Pour m'avoir dit tout net: *J'ai parlé contre vous.*
Qu'il ait l'efprit hautain même avec fes confreres;
Que des Dames chez lui deviennent Grands-Vicaires;
Que fon air de foldat l'accompagne à l'Autel;
Et qu'il foit fans raifon mon ennemi mortel:
En dépit de la Cour je l'aime & le révére,
Et je lui paffe tout, parce qu'il eft fincére;
Et qu'il vaut mieux que toi, Marquis, dont l'amitié
Plaint mon fort, il eft vrai, mais le plaint fans pitié.
Quand j'entens tes fermens, la colere m'enflamme:
Ce font de faux témoins apoftés par ton ame.
Ne viens plus nous prôner la tendreffe, l'ardeur;
C'eft, comme fi M *** nous prêchoit la pudeur.
Poffede la vertu que tu veux qu'on eftime:
Eft-ce au Suiffe à donner des leçons du fublime?
Songe à bien imiter ce Courtifan parfait,
Que tu n'as jufqu'ici que très-mal contrefait.
Voudroit-il, comme toi, mettre au haut de fa table
Un maraut toutpuiffant, un faquin formidable?
Va-t-il à la faveur par le chemin battu?
Non, c'eft par un fentier que lui fait la vertu.

* *M. le Duc de Beauvilliers, Chef du Confeil.*

Ces graces, ces bienfaits, que toi, tu voudrois vendre,
Il ſe plaît à les faire à qui ne peut les rendre.
Si dans l'eſprit des Grands la cabale nous perd,
Alors, amis ou non, à coup sûr il nous ſert.
Mais il prend plus de peine à cacher ſes ſervices,
Que n'en prend l'hypocrite à déguiſer ſes vices.
Comme tous ſes amis emportent tous ſes ſoins,
Il ne penſe jamais à ſes propres beſoins;
Il ſait même empêcher qu'on ne les imagine.
Quand donc les connoît-on? Quand le ROY les devine.
Il n'a qu'un ſeul défaut dont-il eſt fort blâmé,
C'eſt qu'il me haïroit ſi je l'avois nommé.
Hé! quel moyen, dis-tu, qu'à la Cour on imite
L'homme ſans intérêt, l'appui du ſeul mérite?
Comment agir ſans ceſſe, & n'agir point pour ſoi?
Mais c'eſt par-là, Marquis, que l'on reſſemble au ROY.
Que fait ce grand Héros? Eſt-ce pour ſa perſonne,
Qu'il court inceſſamment les hazards de Bellone?
Et que ſa prévoyance arme ſi ſagement,
Qu'elle ſemble n'agir que par enchantement?
Non, c'eſt ſi peu pour lui, que c'eſt contre lui-même.
Il jouiſſoit en paix de ſa Grandeur ſuprême.
Ses rivaux effrayés de ſiéges, de combats,
N'oſoient plus murmurer, ou murmuroient tout bas.
Il ſembloit que l'éclat d'une ſi belle vie
Avoit enfin charmé juſqu'aux yeux de l'envie;
Mais un peuple mutin déthrônoit un grand Roy;
Et déchiroit par tout le bandeau de la Foy.
L'Eſpagnol protegeoit l'erreur Luthérienne,
Et le Démon de Londres étoit un Dieu dans Vienne.
Il falloit que LOUIS ſouffrît que ſa valeur
Fût égale à ſon zéle & regnât dans ſon cœur.
Elle y regne. Et bien loin que la Ligue l'accable,
Il vole à des exploits inconnus à la fable.
Il ſemble que le ſort ſoit un de ſes ſujets,
Que du ſceau des deſtins il ſcelle ſes projets.
Le moindre de ſes coups eſt ſi sûr, que l'hiſtoire,
Dès qu'il marche au combat, peut marquer ſa victoire.

Il cesse quelquefois de faire tout frémir,
Sur son char de triomphe il semble s'endormir :
Mais, Ligue, ton projet n'en est pas moins stérile.
LOUIS est Fabius, dès qu'il n'est pas Achille.
Oui, superbes vaincus, sachez que mon Héros
Triomphera de vous, même par son repos.
Ainsi, que ce vainqueur se hâte, ou temporise,
Il fait tout, mais pour qui? pour un Roy, pour l'Eglise.

Conclu de-là, Marquis, que n'agir que pour toi,
C'est ne pas ressembler, c'est déplaire à ton Roy.
Pour charmer ce Héros, rens-toi l'ame héroïque.
Ce chemin de son cœur est sûr, mais c'est l'unique.
Chez d'autres Souverains ton sort seroit plus doux;
Ils souffrent des défauts, parce qu'ils en ont tous.
L'un perd tous ses Etats & se croit un Achille.
L'autre quoique à trente ans, est encore pupille.
La fraude plaît à l'un, à l'autre c'est le vin.
Faire un Motet, chez l'autre est un don tout divin.
Pour entrer dans le cœur un Courtisan novice
Peut découvrir la brêche ou d'un foible ou d'un vice;
Mais pour plaire à ton ROY qui n'a point de défaut,
Le mérite parfait est le seul qu'il te faut.

EPITRE
AU TRE'S-REVEREND PERE DE LA CHAISE,
CONFESSEUR DU ROY.

Présentée en l'Année 1690.

LA CHAISE, lis mes vers, & les lis sans scrupule;
J'y vais peindre un Bigot, un Abbé ridicule.
Qu'il apprenne aujourd'hui que tu connois son cœur;
Et qu'il perdra son tems au métier d'imposteur :

Ce Tartufe est chez toi plus humble & plus honnête;
Qu'un jeune Mendiant ses premiers jours de quête.
Lui qui ne dit que *Vous* à La-Rue, à Gaillard.
Dit, *Votre Révérence*, à ton frere Maillard. (a)
Comme il affecte en tout ce grand air de sagesse;
Que n'ont certains Abbés qu'à leur premiere Messe,
Il paroît si dévot, que, même d'assez près,
Quelquefois on l'a pris pour l'Abbé Desmarêts. (b)
Il contrefait des yeux qu'on ne voit qu'à la Trappe.
Il n'est point de Joly (c) que ce M*** n'attrappe.
Tu sais bien cependant qu'il est plein de fierté;
Jaloux, vindicatif, malin, traître, entêté.
Point d'Evêché, dit-il; & lorsque sa Duchesse
Presse une Maréchalle, & prie une Princesse
D'en demander pour lui de beaux, près de Paris;
Il paroît pour la Crosse avoir un saint mépris.
Mais il jure en secret à de jeunes suivantes,
Qu'elles disposeront des Dignités vacantes.
Sais-tu pourquoi mes vers ne le ménagent pas;
C'est qu'il trouve à redire à d'excellens Prélats.
Monsieur de Meaux, dit-il, *devroit ne plus écrire;*
Peut-il voir sans orgueil la gloire qu'il s'attire;
N'est-ce point vanité que d'employer du tems
A se faire admirer, même des Protestans?
Pour Monsieur de Châlons, on ne peut qu'on n'estime
La force & la douceur du zéle qui l'anime:
Mais peut-on devant Dieu l'exemter de péché
Tandis qu'il logera sa mere à l'Evêché?
Rien n'égale, il est vrai, les vertus de la Dame;
Mais il est scandaleux de loger une femme.
Beaux sujets de médire, & d'être scrupuleux!
On raille en Allemagne un Evêque orgueilleux;
Qui prêchant l'an passé dans un Bourg près de Vienne,
Traita ses auditeurs de *Canailles Chrétiennes.*

(a) *Fameux Frere Jesuite, qui est auprès du trés-Révérend Pere de La Chaise, & qui est tout le premier à rire de ceux qui le traitent de Votre* Réverence.

(b) *Abbé illustre & fort pieux, nommé à l'Evêché de Chartres.*

(c) *Monsieur Joly, Général de la mission, & vrai dévot, a été trompé par M.*** faux Dévot.*

Hé bien, mon faux dévot feroit encor plus vain,
S'il pouvoit une fois fe voir la Croffe en main.
Car cet efprit altier étant devenu maître,
Croiroit s'encanailler s'il faluoit un Prêtre :
Il ne pourroit fouffrir qu'avec un air grondeur
Un feul *Vous* échapé pour un *Votre Grandeur*.
Il eft des Mandemens qui ne lui plairoient guéres ;
Il faudroit y traiter fes Chanoines de *Freres*.
Son fier entêtement foutiendroit mille erreurs,
Sous prétexte fur-tout de réformer les mœurs.
Bientôt, pour un chapeau, ce prétendu faint homme
Vendroit fa complaifance aux Puiffances de Rome.
Il croiroit quelquefois mériter ton emploi.
Il efpéreroit même être un jour plus que toi,
Faire le Richelieu, voir tout fous fa puiffance;
Mais regner fous un Roi n'eft plus la mode en France.
Enfin il deviendroit fi fier & fi hautain,
Qu'un Gafcon près de lui ne paroîtroit pas vain.
Tu vois là quelques traits de l'homme incomparable,
Que le fexe dévot juge canonifable.
Mais fi cet homme eft faint, il faut donc (*a*) que Bânier
Ait place auprès de lui dans le Kalendrier.
Il faut donc que Bigot, (*a*) malgré fa renommée,
Obtienne dans Aleth une fête chommée.
Guerre, guerre éternelle à ces hommes de bien
Qui, pour toute vertu, n'ont qu'un air de Chrétien.
Que ces grands impofteurs, prônés par tant de fottes,
Trouvent plus d'ennemis qu'ils ne font de Bigottes.
Que ces Pharifiens foient autant diffamés
Que Gêvres & Bignon fe verront eftimés.
Que mon Tartufe enfin fe confume en faux zéle,
Sans jamais rencontrer d'Orgon, (*b*) ni de Pernelle.
Bien plus : que ce *Pauvre-homme*, à la mort des Prélats,
Languiffe pour leur Croffe, & ne l'obtienne pas.
En effet, l'impofteur mérite le fupplice
D'agonifer toujours pour quelque Bénéfice.

(*a*) *Noms en l'air.* (*b*) *Deux Perfonnages de la Comédie de Tartufe.*

Car de tous les chagrins c'eſt le plus accablant.
On ne peut plus alors t'aborder qu'en tremblanr.
De quelle crainte, ô Ciel ! n'eſt-on point ſuſceptible?
Georget * même Georget paroît alors terrible.
Hélas! on craint ſi fort, qu'on perd le jugement
Juſqu'à ne plus ſonger à ton abord charmant.
Rien ne touche le cœur. On ne penſe, on n'aſpire
Qu'à ce bienheureux oui, que tu ne dois pas dire.
Au ſortir de ta ſalle, on raiſonne à loiſir
Cent fois avec chagrin, pour une avec plaiſir.
Et (qui pis eſt) ſouvent, dans ce genre d'affaire,
Plus le bon ſens revient, & plus on déſeſpére.
D'ailleurs, quel embarras ! que cent Compétiteurs,
Qui peuvent quelquefois avoir pour Protecteurs
Luxembourg, Catinat, Vauban, Lorges, Noailles,
Qu'on ne craint pas moins là qu'aux ſiéges, qu'aux batailles.
Un ſeul mot de leur part, c'eſt un coup de canon.
Enfin, ſi par malheur l'illuſtre MAINTENON
Préſume qu'un ſaint homme édifiera la France,
Et, ſans le conſulter, le met en concurrence;
Bon Dieu ! que tout brigueur doit alors s'affliger !
Un Chanoine en perdroit le boire & le manger.
Eſt-on ſûr qu'on n'a rien ? ce n'eſt plus un martyre,
On n'agoniſe plus : on étouffe, on expire ;
Et pour mieux peindre encor un moment ſi fatal,
On eſt comme Bontems quand le ROY ſent du mal.
Encor deux mots, La-Chaiſe, avant que je finiſſe.
Tandis que l'impoſteur, dont j'ai peint l'artifice,
Pour les ſiéges vacans pouſſe mille ſoupirs,
Laiſſe-le voltiger de déſirs en deſirs ;
Mais tandis que Boileau, qu'Anſelme, que bien d'autres,
Suivent de plus en plus la trace des Apôtres,
Se forment ſur leur zéle & ſur leur ſainteté,
Fais qu'ils n'imitent pas juſqu'à leur pauvreté.

* *Jeune domeſtique du Révérend Pere. C'eſt lui qui ouvre & qui ferme la porte de l'Audience.*

EPITRE

A UN PRE'LAT.

NON, Prélat, tu n'es plus enfant du premier homme.
Tu n'as plus dans ton cœur des pepins de la pomme.
Quels feroient les défauts qu'on pourroit t'avoir vus ?
Tu fais donner un frein jufques à tes vertus.
Ni fage par froideur, ni dévot par caprice,
Tu n'as jamais été vertueux par un vice.
On ne remarque en toi ni brufque activité,
Ni zéle impatient, ni dure fermeté.
On n'y voit point fur-tout cette folle fageffe,
Qui veut qu'un jeune efprit foit exemt de jeuneffe.
Et quand on a planté la vertu dans les cœurs,
Tu n'en veux pas avoir les fruits avant les fleurs.
Tes difcours animés, mais fans fiel & fans bile,
Font avaler tout pur le lait de l'Evangile.
C'eft par cette douceur que l'on te voit guérir
Des maux qu'un bilieux n'eût jamais fait qu'aigrir.
Car il n'eft que trop sûr qu'enfeigner en colére,
C'eft s'oppofer foi-même aux leçons qu'on veut faire.
Le Docteur n'inftruit plus dès qu'il devient pédant.
On n'eft point écouté quand on parle en grondant.
La pilule ne plaît que lorfqu'on l'enveloppe.
Ecoute à ce propos une fable d'Efope.
Tu fais bien qu'Aquilon, le plus hardi des vents,
Brufque tous les mortels par fes emportemens.
On dit, qu'un jour ce Dieu, fi boufi de colére,
Voyant que le Soleil, Dieu doux & tutelaire,
Etoit de l'Univers la gloire & les amours,
En eut tant de dépit qu'il lui tint ce difcours.
Sans doute il faut avoir bien de l'extravagance,
Pauvre Dieu, pour te croire un Dieu de confé-quence.

Que fais-tu dans ton char, dont tu ne fors jamais?
Tu luis, & tes chevaux tu les conduis en paix.
Voilà ce que tu fais aux Cieux & fur la terre.
Mais moi, je fuis femblable au maître du tonnerre;
Je remplis quand je veux tout l'Univers d'effroi.
Jufqu'aux Temples des Dieux tout tremble devant moi.
Les fouffles dont ma face eft toute rebondie,
Souvent d'une étincelle on fait un incendie.
Quoique tous mes difcours ne foient rien que du
vent,
Je fais pourtant frémir tout homme qui m'entend.
Enfin de tous côtés je fais faire naufrage,
Malgré toi, qui toujours veux diffiper l'orage.
Tu vois donc bien par-là, que je ne te crains pas;
Toi qui n'es bon, tantôt qu'à fendre du verglas,
Tantôt qu'à deffécher Flore, Cérès, Pomone.
D'ailleurs tu ne fais rien que le Ciel ne l'ordonne:
Mais moi, fuis-je affez fot pour confulter les Dieux?
Non non, fans leur avis je deviens furieux.
J'abbats les fleurs, les fruits, les rofeaux & les chênes.
De plus, s'aperçoit-on que jamais tu me gênes,
Et que tous tes rayons m'empêchent de fouffler?
Non, petit Dieu; mais moi je puis te défoler:
Car, tu le fais, tes fleurs les plus favorifées,
A ma fureur fouvent font les plus expofées.
Mais prouvons encor mieux que tu ne me vaux pas:
Tu vois ce Cavalier qui galope là-bas.
Regarde fon manteau, l'agrafe en eft bien forte.
Comme il n'eft pourtant rien que mon fouffle n'emporte;
Gageons que je l'arrache. En peux-tu faire autant?
Tu n'y vas pas fi vîte Aquilon à l'inftant
Fond fur le Cavalier, gronde, mugit, bourdonne,
Le Cavalier tient ferme, & l'agrafe eft fi bonne,
Qu'elle vaincroit encor un fecond Aquilon.
Ce que fit donc ce Dieu, plus enflé qu'un balon,
Fut, de perdre en une heure & fon vent & fa peine.
Dès que le Dieu du jour l'aperçoit hors d'haleine:
Aquilon, lui dit-il, jette les yeux fur moi,
Tu verras fi je fuis un Dieu moindre que toi.

Il borne à ces ſeuls mots ſa douce raillerie.
 Alors tous ſes rayons donnent ſur la prairie ;
L'air s'échauffe ſi fort, que l'homme tout en eau,
Eſt doucement contraint de quitter ſon manteau.
Voici le ſuc moral que couvre cette écorce ;
On a tout par douceur, mais on n'a rien par force.

EPITRE
A MONSEIGNEUR
LE DUC DE NEVERS;

Pour obtenir de lui qu'il publiât une Satire qu'il lui avoit entendu réciter.

NEVERS, docte Nevers, quelle aimable Satire!
Ceux mêmes dont tu ris, ſont les premiers à rire:
De plus, tout vicieux, dont tu nous fais horreur,
T'admire, & ne ſe plaint que de ſon propre cœur.
Par tout on voit des vers hardis, avec juſteſſe.
Tu joins l'enthouſiaſme à la délicateſſe;
Là tout eſt ſimple & grand, là point de tour nouveau
Qui n'ait les agréemens du véritable beau:
C'eſt-là, que les Portraits n'ont rien de giganteſque;
Le grave n'eſt point froid, le plaiſant point burleſque :
On n'y voit point ſur-tout de ces vers languiſſans,
Dont l'un eſt pour la rime, & l'autre pour le ſens.
Dans les tranſitions, ta Muſe, toujours ſage,
Sait cacher au lecteur le moment du paſſage ;
Là tout eſt vif, le trait perce auſſitôt qu'il part,
La nature en un mot s'y conforme avec l'art.
Pourquoi donc le public ne devroit-il pas lire
Ce qu'il faut qu'il imite, ou du moins qu'il admire?

Mais un Duc déroger jusques à se faire Auteur !
Un Duc ! un Duc, au plus doit n'être que Lecteur.
Quoi donc, Rome autrefois crut-elle que Lucrèce
Fût par ses nobles vers dégradé de noblesse ?
Quand Perse avoit le front couronné de lauriers,
Par Edit des Censeurs devint-il roturier ?
Hé ! qui peut comme toi faire aimer la Satire,
Boileau ? non non, Boileau ne sait plus que médire :
Quoi qu'il soit assez vieux, sa Muse d'aujourd'hui,
De vingt ans pour le moins, est moins vieille que lui :
Il veut polir son vers qu'il croit encor sublime ;
Mais c'est en vain, son vers est plus dur que sa lime.
Qui pourroit plaire encor ? ce Malheureux Gacon,
Dont le vers sent si fort la bourbe d'Hélicon.
Lui qui ... Mais laissons-le barboter dans la fange,
Son nom profaneroit ma Muse & ta louange.
Fais donc que le Public dise en lisant tes vers :
Horace n'est point mort, il est Duc de Nevers.

POEME

SUR LES MAUVAIS GESTES de ceux qui parlent en Public,

ET SUR-TOUT

DES PRE'DICATEURS.

C'EST en vain qu'un Docteur qui prêche l'Evangile,
Mêle chrétiennement l'agreable & l'utile.
S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler,
Si dans tout son dehors il ne sait se régler,
Sa voix ne charme plus, sa phrase n'est plus belle;
Dès l'exorde j'aspire à *la gloire éternelle* ;

Et dormant quelquefois ſans interruption,
Je reçois en ſurſaut ſa bénédiction.
Vous donc qui, pour prêcher, courez toute la terre;
Voulez-vous qu'un grand peuple aſſiége votre chaire?
Voulez-vous encherir les chaiſes & les bancs,
Et juſques au portail mettre en preſſe les gens?
Que votre œil avec vous me convainque & me touche;
On doit parler de l'œil autant que de la bouche.
Que la crainte & l'eſpoir, que la haine & l'amour;
Comme ſur un théatre, y parlent tour à tour.
Il eſt des Damoiſeaux dont l'œillade amoureuſe
Accompagne toujours la phraſe précieuſe;
Qu'un air pareil jamais n'efféminé vos yeux.
J'aimerois mieux encor ces Prêcheurs furieux,
Qui portant vers le Ciel leurs regards effroyables;
Apoſtrophent les Saints comme on chaſſe les diables;
Et qui voulant prouver que le Seigneur eſt doux,
Gâtent leurs argumens par des yeux en couroux.
Sur-tout, gardez-vous bien, mémoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.
Quelle pitié, de voir l'Orateur entrepris,
Relire dans la voûte un Sermon mal apris!
Vos yeux vous rendent ſots de plus d'une maniére.
Pourquoi, quand vous criez, fermez-vous la paupiére?
Tel jadis l'Andabate, armé de ſon poignard,
Combattoit à l'aveugle, & vainquoit par hazard.
Mais vous, qui blâmez tant la paupiére couſue,
Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne ſe remue.
Quel acteur êtes-vous, lorſque vous me parlez,
Votre goſier s'enflamme, & vos yeux ſont gelés.
C'eſt ainſi qu'autrefois on voyoit des Idoles,
Sans animer leurs yeux, animer leurs paroles.
Mais ſi votre œil enfin s'obſtine à ſe glacer,
Au cercle de Benoit * il faudra vous placer.
Jadis un charlatan, docteur en Médecine,
Devina (car chez eux vous ſavez qu'on devine)
Que l'œil pouvoit avoir lui ſeul plus de cent maux.
Mais moi qui de cet œil dois compter les défauts,

* *Ouvrier en Figures de cire.*

Sans faire le devin, j'en trouvre plus de mille.
Tantôt je ris de voir une paupiére agile
Se mouvoir par article, & joindre à chaque instant
Le jour avec la nuit dans un œil clignotant.
Tantôt d'un cours réglé la prunelle agitée,
D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse emportée.
Ainsi du Marché-neuf le Maure * ingénieux
Fait jouer par minute un ressort dans ses yeux.
L'un poussant dans les airs ses regards pleins de zéle;
Jusqu'au haut de son œil fait enfuir sa prunelle.
L'autre, sans y penser, nous met dans l'embarras;
En voyant du côté qu'il ne regarde pas.
Ici, cet œil qui craint la trop grande lumiere,
N'ose voir qu'au travers des poils de sa paupiér.
Là, ce jeune étourdi regarde à tout hazard.
Mais voyons comment l'œil doit jetter son regard.
Veut-il de la tristesse exprimer les allarmes?
Qu'une foible prunelle y nage dans les larmes.
Veut-il paroître gay? Que les yeux & les ris
Fassent autour de lui mille agréables plis.
Doit-il être en fureur? Que ses vives prunelles
D'une Cométe en feu dardent mille étincelles.
Doit-il être percé des traits de la pitié?
Que la langueur l'abbatte, & le ferme à moitié.
Dans l'amour, il est doux; dans la haine, sévére.
Il est trouble, s'il craint; il est clair, s'il espére.
Dans un étonnement il ne se peut mouvoir.
Dans une rêverie il regarde sans voir.
L'œil fait toujours du cœur les premieres nouvelles.
C'est lui qui le premier épouse ses querelles,
Qui sert ses passions, qui suit ses intérêts,
Qui n'est point en repos si le cœur n'est en paix.
L'œil enfin pleure ou rit, quand le cœur le désire.
Mais que jamais le front n'ose leur contredire.
Il faut qu'à sa maniere il fasse ce qu'ils font.
Ce qu'on voit peint dans l'œil, doit être écrit au front.
Il ne faut donc jamais que le front se sillonne,
S'il ne reçoit du cœur une loi qui l'ordonne,

* *Tête de Maure, qui remue les yeux, dans l'horloge du Marché-neuf.*

Et ſi l'œil ne ſubit la loi tout le premier.
Un Docteur ſans cela déclame en écolier.
Ainſi n'ayez point l'air de ce Miſſionnaire,
Qui n'ayant ni le cœur ni l'œil plein de colére;
Contraint toujours ſon front à ſe rider pour rien.
Que votre bouche auſſi s'ouvre & ſe ferme bien;
Souvent d'un ſeul côté la bouche ſe renverſe,
Et fait prendre à ſes mots un chemin de traverſe.
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer;
Chaque lourde ſyllabe eſt une heure à paſſer.
Ici, cet Orateur qui pouſſe une invective,
A chaque mot qu'il dit, fait pleuvoir ſa ſalive.
Là, je ris de ce fat qu'on voit à tout propos
Careſſer ſa penſée, & rire à tous ſes mots.
L'un, quand ſon front ſe ride, ayant un œil farouche;
Pour la moindre ſyllabe ouvre toute la bouche,
Et craignant que ſa voix n'avorte entre ſes dents,
Lance de ces poumons des mots toujours tonnans.
L'autre, pour éviter ces maniéres outrées,
Ne parle qu'au travers de ſes lévres ſerrées,
Et, comme un inſtrument qui ne rend que des ſons;
De ſes mots retenus ne nous dit que les tons.
Enfin on peut compter plus de mines burleſques,
Que n'en grava jamais Calot dans ſes groteſques;
Et ſouvent, tel qui croit les autres grimaciers,
Eſt au haut de ma liſte écrit tout des premiers.
Vous donc, de qui la bouche eſt digne de cenſure;
Croyez qu'il eſt honteux d'en outrer la figure.
Ne remuez jamais vos lévres qu'en parlant,
Er ne les ouvrez point pour attrapper du vent.
N'allez pas publier la loi de l'Evangile
De l'air impétueux dont parloit la Sibylle.
On ſoutient un menſonge avec emportement,
Mais une vérité doit ſe dire aiſément.
Toutefois il eſt vrai qu'un ton plein d'énergie
Doit des cœurs aſſoupis guérir la léthargie;
Mais quoique de la voix il faille s'efforcer,
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.
Il ne ſuffit donc pas à l'Acteur qui ſe forme;

Que ſon œil & ſon front reçoivent la réforme.
Sa bouche doit encor, en ſe réglant ſur eux,
Joindre ſon action à ce quils font tous deux;
Afin qu'après cela, tous trois d'intelligence
Forment ſur le viſage une triple alliance.
Ne croyons pourtant pas un viſage parfait,
Sitôt que dans l'Acteur ce bel accord s'eſt fait.
Le moindre mouvement d'une téte volage
Pourroit d'un Ange même enlaidir le viſage.
En effet quand vos yeux, remplis de majeſté,
Des céleſtes eſprits répandroient la clarté:
Quand Dieu ſur votre front graveroit la figure
De ce T A U glorieux dont parle l'Ecriture:
Quand votre bouche enfin, faiſant ſortir ſa voix,
D'un ton de Précurſeur feroit trembler les Rois:
(Ne prenez point ceci ſur le pied d'hyperbole)
Si l'on voyoit toujours, de parole en parole,
Sur le pivot du cou votre téte tourner,
Ces trois talens qu'en vous je viens d'imaginer,
Cette voix ſi terrible au plus fier auditoire,
Ces yeux où Dieu feroit un eſſai de ſa gloire,
Ce front ſcellé du ſceau de ſa Divinité,
Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.
Il ne faut pas auſſi, gravités Eſpagnoles,
Qu'une tête immobile énerve vos paroles.
On a de l'air d'un fat quand on eſt trop Caton.
Que ceux qui dans leur ſein enfoncent leur menton,
Ne mettent plus ainſi leur col à la torture,
L'art ne permet jamais de forcer la nature.
Pour ceux de qui la tête affecte un air penché,
Tartuffe eût fait comme eux, s'il eût jamais prêché.
Mais vous, de qui les mains & la tête branlante
Forcent chaque ſyllabe à devenir tremblante;
Vous deviez autrefois avoir été choiſis,
Pour faire les trembleurs à l'Opéra d'Iſis.
Nous voyons des Prêcheurs coëfés à la moutonne
Se faire les yeux grands, & la bouche mignone,
Se radoucir la voix; & pour tout geſte enfin
Aux Dames d'alentour faire la belle main.

Eſt-ce-là nous tracer le chemin de la Gloire !
Non. C'eſt faire l'amour à tout un Auditoire.
Mais ce n'eſt pas ici qu'il faut moraliſer,
Un maître n'a le droit que de dogmatiſer.
Songeons à ce Docteur, dont la voix pédanteſque
Donne un nouveau relief à ſon air ſoldateſque.
Vous le voyez toujours campé comme un lutteur,
Avec ſes poings fermés morguer ſon Auditeur.
Il ſemble quand il veut pouſſer un ſyllogiſme,
Qu'il appelle en duël tout le Chriſtianiſme ?
Ou que, de ſa fureur nous prenant pour témoins,
Il veuille défier le Diable à coups de poings.
Mais l'ame des Chrétiens devient un champ ſtérile ;
Quand de tels inſenſés y ſement l'Evangile.
Car il n'eſt point de fou qui prêche utilement,
Et la ſageſſe en nous doit parler ſagement.
On raconte qu'un jour certain Miſſionnaire,
Après mille raiſons ne ſachant plus que faire,
Pour convertir un Suiſſe inſtruit par Mélancthon ;
Le convainquit enfin à grands coups de bâton.
Or, ſi pour une fois le zéle Apoſtolique
A rendu par miracle un bâton pathétique,
Conclura-t-on d'abord, qu'un Docteur furibond
Ait droit de s'eſcrimer de ſon bras vagabond ?
Non non. Un Orateur n'eſt point une furie.
Prêchez-donc ſans fureur, & ſans effronterie.
Ne ſoyez ni trop lent, ni trop précipité ;
Diſtinguez-bien l'air vif d'avec l'air emporté.
Soyez grave ſans faſte, aisé ſans nonchalance ;
Modeſte ſans froideur, hardi ſans inſolence.
Joignez vos agrémens aux régles de notre art ;
Quiconque plaît ſans lui, ne plaît que par hazard.
Sans lui craignez toujours quelque trait de Satire.
Et ſi cet Orateur que tout Paris admire,
Néglige avec ſuccès l'art qu'il ſait mieux que moi ;
C'eſt qu'il eſt comme un Prince au-deſſus de la Loi ;
Je connois parmi nous certains ſots immodeſtes,
Qui pour un mot tout ſeul vont nous faire cent
geſtes.

J'en ſai d'autres auſſi, pour le moins auſſi ſots,
Qui, pour un geſte ſeul, vont nous dire cent mots.
Mais du geſte & du ſens la meſure pareille
Doit autant charmer l'œil, qu'elle charme l'oreille.
Si le geſte & le ſens ſont toujours de complot,
Un ſeul geſte jamais ne dément un ſeul mot.
Sur-tout n'imitez pas cet homme ridicule,
Dont le bras nonchalant fait toujours la pendule.
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on cauſe au parloir.
Chez les nouveaux Acteurs, c'eſt un geſte à la mode
Que de nager au bout de chaque période.
Chez d'autres apprentifs l'on paſſe pour galant,
Lorſqu'on écrit en l'air, & qu'on peint en parlant.
L'un ſemble d'une main encenſer l'aſſemblée.
L'autre à ſes doigts crochus paroît avoir l'onglée.
Celui-ci prend plaiſir à montrer ſes bras nuds.
Celui-là fait ſemblant de compter ſes écus.
Ici, ce bras manchot jamais ne ſe déploye.
Là, ces doigts écartés font une patte d'oye.
Souvent charmé du ſens dont mes diſcours ſont pleins,
Je m'applaudis moi-même, & fais claquer mes mains.
Souvent je ne veux point que ma phraſe finiſſe,
A moins que pour ſignal je ne frappe ma cuiſſe.
Tantôt, quand mon eſprit n'imagine plus rien,
J'enfonce mon bonnet, qui tenoit déja bien.
Quelquefois en pouſſant une voix de tonnerre,
Je fais le Timballier ſur les bords de ma Chaire.

A MESSIEURS
DES MISSIONS ETRANGERES.

PARTISANS trop zélés de la bonne Doctrine,
Ma foi vous avez bien la mine
De vous voir bientôt confondus.
Envain contre l'erreur votre eſprit ſe mutine :
Le Pape eſt contre vous, Caſanate n'eſt plus.
On monte les reſſorts de la vieille machine
Pour prouver qu'on ne voit que dans Janſénius
Qu'il ne faut pas permettre aux Chrétiens de la Chine
De fléchir le genoux devant Confucius.
C'eſt fort mal à propos que votre zéle crie ;
Quoi pour un peu d'idolâtrie,
Qu'on peut rectifier avec l'intention,
Il faut laiſſer périr toute une Nation.
Sachez que ſans cette induſtrie
On auroit l'éternel chagrin
De n'honorer jamais la Céleſte Patrie
De la face d'un Mandarin.
Ignorans dans le beau myſtére,
Vous auriez mieux fait de vous taire ;
Et de laiſſer parler vos commodes Docteurs,
Qui toujours oppoſés à la morale auſtére
Dont vous allarmez les pécheurs,
Nous conduiſent au Ciel par un chemin de fleurs ;
Mais Jeſus-Chriſt...encor...taiſez-vous, je vous prie ;
Tous vos diſcours ſont ſuperflus.
Voulez-vous mieux ſavoir les ſecrets de Jeſus
Que les Gens de ſa Compagnie.

EPIGRAMME.

Contre un mauvais Auteur qui avoit fait un Poëme intitulé,

TOMBEAU DE TURENNE.

QUAND je vois Baudinet* avoir l'ame ſi vaine,
Que de nommer ſes Vers le Tombeau de Turenne,
J'en raille, & je le dis tout net.
Quoi ! c'eſt-là le Tombeau d'un ſi grand Capitaine ?
Non non, mettons au bas d'un Tombeau ſi mal fait,
Cy giſt le pauvre eſprit qu'a perdu Baudinet.

* *Nom en l'air.*

PLACET

AU ROY,

Pour lui demander une ABBAYE.

NOus avons GRAND HEROS deux deſſeins differens,
Vous, de vaincre vingt Rois; & moi vingt Concurrens,
Mais l'un de ces deſſeins eſt mieux conduit que l'autre :
Que cependant tout iroit bien
Si vous me répondiez du mien,
Comme je vous répons du vôtre !

MADRIGAL

AU ROY.

C'est une Muse en colére qui lui parle.

LOUIS, je me vengerai bien.
Je ne te prédirai plus rien.
Te fasse qui voudra la charmante peinture
De ta gloire future.
Pourquoi suis-je poussée à bout ?
Je prédirois des coups plus beaux que ceux d'Achille;
Mais hélas ! Vengeance inutile !
Ta Sagesse te prédit tout.

MADRIGAL

AU ROY,

Sur la grande Victoire remportée par le Prince LOUIS de BADE sur les Turcs.

OUY, ce qu'on dit est vrai, que Bade & ses Guerriers
Sont gorgés de butin, & couverts de laurier;
Mais, s'ils savoient leur sort, ils gémiroient sans cesse.
Comme ils seront bientôt tes victimes, GRAND ROY,
La victoire à présent les pare & les engraisse
Pour les rendre dignes de toi.

BILLET
A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
SUR LA PRISE DE MONS.

IL eſt donc vrai que MONS eſt pris.
Taiſons-nous vous & moi, Meſſieurs les beaux eſprits.
LOUIS eſt au-deſſus de vos Panegyriques,
Et GUILLAUME au-deſſous de mes Vers ſatiriques.

MADRIGAL
AU TRE'S-REVEREND PERE DE LA CHAISE,
Sur ce que le Roy s'étoit trop expoſé au Siége de Namur.

SI le meilleur des Rois s'expoſe encor aux coups,
Point de milieu, LA-CHAISE. Ou nous deviendrons fous,
Ou nous mourrons d'inquiétude :
Dis-lui donc, mais du ton qu'il faut,
Qu'il corrige en lui ce défaut,
C'eſt ſon ſeul péché d'habitude.

CHANSON A MADAME DE PONTCHARTRAIN,

Qui dans le Château de Pontchartrain preſſoit depuis pluſieurs jours l'Auteur de faire contr'elle une Satire.

AH, quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain !
Plus j'y veux trouver à redire,
Plus je vois que je rêve en vain.
Eſt-il un plus cruel martyre
Pour un railleur du genre humain ?
Ah, quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Ponchartrain !

C'eſt bien malgré moi que j'admire
Ce port noble, cet air ſerain,
Et ce majeſtueux ſoûrire
Dont le pouvoir eſt ſouverain.
Ah, quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Ponchartrain !

Adieu, TOUREIL, je me retire ;
Ma Muſe ailleurs ira ſon train.
Elle ne vit que de médire,
Elle mourroit ici de faim.
Ah, quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Ponchartrain !

SONNET

A MONSIEUR

L'ABBE' DESMARETS,

Nommé par le ROY à l'Evêché de Chartres.

PRELAT, ſois tout à tous : ne vis qu'en JESUS-CHRIST.
Fais dire que ſa Grace eſt l'ame de ton ame.
Prens dans tous tes deſſeins les meſures qu'il prit.
Ne puiſe qu'en ſon cœur un zéle qui t'enflamme.

Songe à bien diſtinguer la lettre de l'eſprit.
Croi que l'orgueil eſt bas, & l'avarice infâme.
Et pour connoître mieux tout ce qui t'eſt preſcrit,
Voi ce qu'en un Prélat l'Apôtre loue & blâme.

Que la pompe jamais n'accompagne tes pas.
Aſſaiſonne toujours ce que tu nous diras,
D'un beau *Je-ne-ſai-quoi* qui corrige & qui plaiſe.

Repêche l'Hérétique échapé de nos Rets,
Et que l'Evêque enfin de notre Diocéſe
Nedégénére point de l'Abbé Deſmarets.

MADRIGAL

MADRIGAL AU ROY, APRE'S LA VICTOIRE DE STEINKERQUE,

Qui arriva deux mois après la Prise de NAMUR.

TAndis que tes nouveaux exploits
Réjouissent tous les François,
GRAND ROI, le chagrin me dévore
Pourquoi ce chagrin me dis-tu ?
Hélas ! C'est que je tremble encore
Des périls où Namur t'a vu.

MADRIGAL AU TRE'S-REVEREND PERE DE LA CHAISE,

Qui devoit au plûtôt parler au ROY d'une affaire de grande importance, où l'Auteur s'intéressoit beaucoup.

TU vas bientôt décider de mon sort;
Tout m'inquiéte en cent maniéres.
Non, les approches de la mort
N'allarment pas plus fort.
Ah, que sur-tout mes nuits ont d'heures meurtriéres!
La Chaise, dis pour moi certains mots bienfaisans.
Parler en ma faveur, c'est dire les priéres
Pour les Agonisans.

LETTRE.

LE TRE'S-REVEREND PERE DE LA-CHAISE ayant répondu à l'Auteur qu'il ressusciteroit infailliblement ; l'Auteur deux mois après lui écrivit cette Lettre en Vers.

La Chaise, je suis mort. On n'en sçauroit douter.
Mais souvien-toi qu'un soir, en bonne compagnie,
Lorsque j'étois à l'agonie,
Tu me promis de me ressusciter.
Depuis deux mois cette promesse est faite :
D'ailleurs tu n'es pas faux Prophéte,
Ainsi je dois bientôt sortir de mon tombeau.
Que ce miracle sera beau !
Qu'il étonnera la nature !
Car j'ai deux mois de pourriture.

MADRIGAL

AU TRE'S-REVEREND PERE DE LA CHAISE.

Il ne faut point qu'on s'imagine
que le visage, que la mine
Disent vrai dans ce siécle-ci.
Quand donc mon visage, La Chaise,
Te dit que je suis à mon aise,
Songe bien qu'il en a menti.

AUTRE LETTRE AU TRE'S-REVEREND PERE DE LA CHAISE,

TU me fais perdre patience,
LA CHAISE, c'en eſt fait, je cours à la vengeance.
Tu vas être à jamais en proye à mes bons mots.
Je vais de tous côtés publier tes défauts.
Mais peut-on contre toi prendre un ton de ſatire;
Hélas non! tu n'as rien dont on puiſſe médire.
Je ne puis te blâmer, je n'y penſe donc plus.
Mais je vais me venger de reſte:
Je te connois humble & modeſte,
Je vais de tous côtés publier tes vertus.

MADRIGAL AU TRE'S-REVEREND PERE DE LA CHAISE.

Sur ce que l'on promettoit à l'Auteur une Penſion de cinq cens écus.

OU ſont-ils mes cinq cens écus?
Je les cherche par tout? ne les a-t-on point vus?
Ah, qu'ils me mettroient à mon aiſe!
Mais j'appréhende fort qu'ils ne ſoient nulle part;
Car je n'ai pu les voir ni dans tes yeux, LA CHAISE,
Ni dans ceux de Verjus, ni dans ceux de Maillard.

PLACET
AU ROY.

Pour obtenir une chose qu'aucune personne de la Cour n'osoit demander à SA MAJESTE', *& que l'Auteur obtint sur le champ.*

NOUS distinguons deux personnes en toi :
L'une est LOUIS, l'autre le ROY.
Le ROY n'est que le ROY de France.
Mais qu'est-ce que LOUIS ? (J'avertis par avance
Qu'ici tout l'Univers va répondre avec moi ;)
C'est un Grand Homme dès l'enfance,
Plus équitable que la Loy,
Plus auguste que sa Naissance,
Plus grand même que sa Puissance,
L'unique soutien de la Foy,
Vrai pere de son peuple, indulgent, bon, sincére.
Mais à propos de bon, d'indulgent, de vrai pere,
LOUIS voudroit-il bien me présenter au ROY
Tous mes amis n'osent le faire.



MADRIGAL

AU ROY.

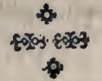
POUR REMERCIER SA MAJESTE' de ce qu'elle avoit témoigné, qu'elle ne cherchoit que l'occasion de faire du bien à l'Auteur.

GRAND ROI, si ton bienfait n'est que digne de moi,
Ma pauvreté sera toujours extrême.
Il ne faut pas aussi qu'il soit digne de toi,
Il te rendroit pauvre toi-même.

MADRIGAL

AU ROY.

JE parle en pur Historien
Quand je dis que par tout tu fais autant de bien
Que si ta bonté seule étoit toute ta gloire.
Oui, je cite en cela ton Histoire, GRAND ROI,
Cependant ce beau trait d'Histoire
Sera-ce une Fable pour moi ?



STANCES LIBRES AU ROY.

Après que l'Auteur eut remercié SA MAJESTE' d'une grace qu'elle lui avoit accordée.

PAR toi tout le passé céde au siécle où nous sommes :
Et si tout l'Univers s'assembloit une fois ,
On te verroit alors passer les plus grands Rois ,
Comme les plus grands Rois passent les autres hommes.

Ton sort est au-dessus des desirs & des vœux.
Mais après toi, qui sont les plus heureux ?
On ne peut jamais s'y méprendre.
Ce sont ceux qui , par leur devoir
N'occupent leurs yeux qu'à te voir ,
Et leurs oreilles qu'à entendre.

PRIERE A DIEU.

GRAND DIEU, qui ne veux point qu'aucun homme ici bas
Voie à découvert ton visage ,
Du moins , que je ne cesse pas
De t'admirer dans ta plus noble image.

SONNET
À MONSEIGNEUR
DE PONTCHARTRAIN,

Controlleur Général des Finances, & grand ennemi des louanges : Au ſujet de la Survivance de ſa Charge de Secretaire d'Etat, qui venoit d'être donnée à Monſeigneur ſon Fils.

LA glorieuſe Survivance
Que ton Fils vient d'avoir du ROY!
Qu'il eſt digne, même ſans toi,
D'une ſi belle récompenſe!

Il a ton eſprit, ta prudence.
Il eſt ton fils en tout emploi.
Enfin tout ce que je lui voi
Eſt né pour la Sur-Intendance.

Je m'aperçois que tu pâlis,
A ſon Eloge que tu lis,
La dèlicateſſe eſt extrême.

Sur-tout point de mauvaiſe humeur.
Je ſuis audacieux Rimeur,
Je te ..... Je te louerois toi-même.

BILLET AU MEME,

Pour avoir prompte Audience.

CERTAIN Rimeur jadis pédant,
(Qui pourtant n'eſt pas impudent)
Pourroit-il avoir audience ?
BON DIEU! Qu'il ſeroit rejoui,
Si vous aviez la patience
D'ajoûter à ces mots un....

PETITE EPITRE

EN VERS

AU TRE'S-REVEREND PERE DE LA CHAISE.

Elle fut envoyée l'Année 1690.

PERMETTEZ, mon Revérend Pere,
Qu'un malheureux Prieur-Curé
Vous dépeigne ici sa misére,
C'est-à-dire, son Prieuré.

Dans mon Eglise l'on patrouille,
Si l'on ne prend bien garde à soi ;
Et le Crapaud & la Grenouille
Chantent tout l'Office avec moi.

Près de-là, sont dans des Masures
Cinq cens gueux couverts de haillons.
Point de dévote à confitures,
Point de Pénitente à bouillons.

Comme ils n'ont ni terre ni rente,
Et qu'ils sont tous de pauvres gens,
(Dans un Curé chose étonnante :)
Je suis triste aux enterremens.

IN OBITUM LALEMANNI, CARMEN.

VIVIS io melius, redivivo funere vivis;
Tandem animæ compos, LALEMANNE, *& corporis*
expers.
Ah! quos Ambrosiæ, quos Nectaris ebibis haustus!
Jam tibi jam nullis Christus se se occulit umbris,
Sed totus radiat speculi atque ænigmatis exors,
Et pleni tandem æternus sit pectoris hospes.
Quare agite, ô quicumque pium & lætabile funus
Lugetis; ne sydereæ tot gaudia mentis,
Ne sanctos obitus gemitu turbate prophano.
Tu quoque suaviloquam imprimis spectande per artem,
O Philiberte, * *suos cui designabat honores*
Vivus adhuc, moriensque Academica jura reliquit;
Jam lacrymas cohibe, singultus namque perennes
Si pietas humana petit, Divina recusat.
Jam sperata dies aderat, quâ redderet astris
Exultantem animam LALEMANNUS. *Totus in uno*
Ille Deo, & thalamo recubans, palmasque trementes
Attollens, oculisque adeunda in sydera fixis,
Mortem iterum atque iterum, Mortem unam in vota
vocabat.
Cùm subitò, tantæ seu capta cupidine prædæ,
Sive accersitam se crederet, astitit olli
Mors ultrix scelerum, pallens, ex ossibus omnis.
Stipant tergeminæ minitantem falce Sorores;
Illa colum gerit, hæc fusos, secat ultima filum.
At stygiâ Mors voce tonans, en adsumus, *inquit:*
En ego tot votis, tot Mors accita querelis.

* *Philibertus Tetelete Ecclesiæ S. Genovefæ & Universitatis Parisiensis post Lalemannum Cancellarius.*

En falx ista, tibi jam dudum optabile vulnus
Inflictura, tuo æternùm te corpore solvet.
I spolium ì nostrum, stygialibus utere fatis.
Horrescit LALEMANNUS, *& illætabile monstrum*
Increpitans, ne ne ignivomis ardere cavernis?
Me ne, *ait*, & famulam Eumenidum, & Plutonis alumnam
Sponte sequi? me militiæ dare nomen avernæ?
Tu procul hinc mundi fœtens Regina nocentis;
Tu sceleratorum infernas in Tartara mentes
Præcipita; tuus ille labor. MORS altera, MORS est
JUSTORUM, una potens nostri, quondamque sonantis
Una potens, cineres comitabitur una sepultos.
Sed magis illa furens. Ubi stamina vestra, sorores?
Deproperare, *inquit*. Pereat Vir precoce fato:
Vix ea, cùm subitis ardet fulgoribus aër,
Ambrosiosque domus rutilans exhalat odores.
Tantis fulguribus, tantis & odoribus impar
Mors tenebrosa fugit, Mors fœtida. Fila relinquunt,
Interrupta nigræ comites, dominamque sequuntur.
JUSTORUM *intereà læto* MORS *aurea vultu*
Sponte patens penetrat limen, thalamoque propinquat.
Huic niveæ vestes, huic frons velatur olivâ.
JUSTARUM *æternas animarum præmia palmas*
Sublatâ ostentat dextrâ, librumque sinistrâ,
Fatidicos jussus, adverso in pectore gestat.
Tergeminæ Divam Divæ comitantur euntem.
Illa Fidem certam JUSTORUM *in pectore gignit,*
Spem serit hæc firmam, divinos afflat amores
Tertia. Solius soboles hæc trina Tonantis.
Ut stupuit lucem, ut sensit LALEMANNUS *odorem,*
Ut, quot monstra priùs fuerant, tot numina vidit,
Lætitiâque fremit, Divamque affatur ovantem!
Salve, ô lucida MORS, MORS *vita salusque Piorum*
Per te æterna bonis Cœlum fit patria, per te
Cœlesti satur est & inexaturabilis escâ
Mortalis, per te est animâ Deus omnis in omni.
Nec plura effari sinit æger anhelitus. Illum
Ergo interpellat MORS *dicere plura volentem.*

Vir mature polo, tetriſque indebite regnis,
Quas ego pro meritis grates, quæ digna rependam
Dona tibi? laudum nuper tu præco mearum;
Tu noſtros blandâ celebrabas voce triumphos;
JUSTORUM tu fata canens, tu fata canebas.
Hâc odioſa tenus, ſtygiæque ſimillima Morti
Viſa ego, vix olim Juſtorum limen adibam.
Nondum oris roſei, pulchræ nondum agnita formæ
Gratia; Dirarum ſoror indiſcreta putabar.
Unus at ille meæ LALEMANNUS frontis honores
Agnovit, docuitque. Unus me numen amicum
Eſſe dedit, Regumque ipſos intrare Penates.
Hæc tibi pro tantis ergo ſint præmia factis.
Cùm veniat per te mihi laus, tibi gloria per me
Mox veniet, non illa tamen quam vanus Apollo,
Non quam Pierides, non quam tibi Suada parabat;
Cùm tua mellifluos redolerent verba liquores,
Gloria ſed Superûm, ſed ſummo æqueva Parenti.
Gloria, ſed nudâ Deus ipſe in luce tuendus.
At vos, ô fidæ comites, certiſſima Cœli
Pignora, ſi gremio vivens vos ille fovebat
In proprio, morientem illum vos ferte Tonantis
In gremium; ſuprema viro vos fata canentes
Luce orbate Virum, lucem namque ille peroſus
Terrenam, patriæ lucem cœleſtis anhelat.
Sic fatur, librumque aperit, dextrâ indice monſtrans
Quo ſint ſcripta loco LALEMANNI *fata. Legentes*
Mox cecinere Deæ, ſacris concentibus aſtra
Perſonuere, Chori reſponſavere Piorum.
Poſtquam inſtare ſibi LALEMANNUS *dulcia ſenſit*
Funera, virgineumque melos pronâ ebibit aure,
Olli æterna quies, olli cœleſte papaver
Fuſum oculis ſenſim totos irrepſit in artus.
Protinus ora rigent, ſublatæ ad ſydera palmæ
Labuntur fiuntque pium pia membra cadaver.
Egredientem animam, palmas dextrâque tenentem
Jam dudum meritas, ſic Mors ad ſydera ducit.
I decus, î noſtrum, cœleſtibus utere fatis:

Intereà Genovefæi, ſacra turba, Sodales,
Dum redeam ad tumulum, cineri pia funera ſolven.
Nec plura his. Tum Divæ, animâ comitante, volantes.
Hoc tota implerunt repetito limina cantu.
Diſcite, Mortales, JUSTORUM diſcite MORTEM.

L'APOTHEOSE DE BOILEAU, *OU* BOILEAU ET MOMUS.

ABondonné des enfans d'Eſculape,
Boileau giſoit malade dans ſon lit;
La mort s'aproche, il friſonne, il pâlit,
Croyant déja qu'à ſon huis elle frappe.
Les zélateurs du Juvenal François,
Offrent au Ciel pour lui mainte requête,
Le bon Jupin entend aſſez leurs voix,
Mais là-deſſus il a martel en tête.
Comment ſauver un homme que du ſort,
L'Arrêt fatal livre au bras de la mort?
Bien voudroit-il que la Parque appaiſée,
Long-temps encore pût groſſir la fuſée,
De ce Mortel utile à tant de gens,
Ami du vrai, du bon goût, du bon ſens,
Chaud a venger la Raiſon mépriſée.
Ainſi perplex, le Roi de l'Univers,
Pour t'étourdir s'aviſa de relire,
De notre Auteur la neuvieme Satire,
Pleine de ſel & d'agrémens divers,
Il la relut y trouvant nouveaux charmes;
O le trait vif, ô le tour délicat!
S'écria t'il, Momus tu n'es qu'un fat,
Au grand Boileau tu dois rendre les Armes:

Oui déformais je veux qu'auprès de moi.
Il ait l'honneur d'exercer ton emploi :
Pas ne fentit toute la conféquence ,
De ce *je veux* , le Souverain des Dieux ;
Bien étonné quand alors de fes yeux ,
Il vit Boileau comparoître en prefence ;
Nouveau Momus , en la place du vieux ,
Trop bien prit-il tôt après patience ,
Lorfqu'il ouït ce railleur gratieux ,
Lui réciter la fameufe Equivoque ;
Qui de la terre ici l'oreille choque ,
Mais qui toujours rejoüira ces lieux.
Elle plût fort ; les Dieux qui l'entendirent ,
De leur Monarque approuverent le choix ;
Tous de concert à la piece applaudirent ,
Tous hors Momus , qui feul en tapinois ,
S'alla cacher , laiffant la Confrerie
Des Immortels , proclamer d'une voix ,
L'heureux Boileau Dieu de la raillerie.

PORTRAIT D'UN JESUITE.

QUatre murs , un grabat , une chaife , une table ;
Des livres , un Bréviaire , Ignace , un Crucifix ,
Un Religieux pauvre , & pauvre en fes habits ;
Sobre , doux , patient , aux enfans charitable ,
Pour l'Eglife , à l'étude ardent , infatigable ;
Et pour fes Compagnons , refpectueux , foumis ,
Victime du prochain , regle des vrais amis ,
Pour la gloire de Dieu , tout ; pour la fienne , rien.
Qu'un mérite auffi grand , fait l'objet de l'envie !

Prodige de ſavoir, prodige de vertu.
Qui nous peignent ces traits, Timandre, le ſais-tu ?
Voilà ce qui s'appelle un Jeſuite & ſa vie.

PORTRAIT D'UN JANSENISTE.

SObre dans ſes diſcours, délicat à ſa Table,
Portant un fin orgueil aux pieds du Crucifix,
L'eſprit impérieux, modeſte en ſes habits.
Fort ſévere au prochain, pour ſoi fort charitable,
Des livres ſéduiſans au cœur infatigable ;
Aux Decrets de l'Egliſe, Ecrivain peu ſoumis,
Qui n'eſt de ſon parti, n'eſt point de ſes amis ;
Du grand ſaint Auguſtin, ſinge peu véritable,
Hors ſon petit troupeau, tout le monde n'eſt rien ;
Il n'eſt point hors de là de Saints, de gens de bien.
Son mérite à le croire eſt l'objet de l'envie,
Cependant l'amour propre eſt toute ſa vertu.
A ces fidéles traits, cher ami, connois-tu ?
D'un parfait Janſeniſte & l'eſprit & la vie.

Les sept Pseaumes de la Pénitence.

Pseaume VI.

Domine, ne in furore tuo, &c.

QUe ta juste fureur, ô mon Dieu, se modere,
Et ne me punis point dans toute ta colere.
J'ai l'esprit abattu, mon corps est sans vigueur;
Soulage mes ennuis & guéris ma langueur.
Jusques à quand, Seigneur, mon ame désolée
Se plaindra-t-elle à toi sans être consolée?
Tourne vers moi les yeux, & que par ta bonté
Mon esprit & mon corps recouvrent la santé.
Car a-t-on chez les morts conservé la mémoire,
Et qui dans le sepulchre annoncera ta gloire?
Je gémis tous les jours accablé de douleur,
Mon lit toutes les nuits est baigné de mes pleurs.
Je vois d'un œil trouble l'ennemi qui m'outrage,
Et desséché d'ennuis je vieillis avant l'âge,
Mais la voix de mes pleurs montera jusqu'aux Cieux,
Et je verrai périr mes lâches envieux.
Seigneur, daigne jetter les yeux sur ma misere,
Ecoute mes soûpirs, exauce ma priere.
Alors mes ennemis dans le trouble & l'effroi,
La honte sur le front s'enfuiront devant moi.

Pseaume XXXI.

Béati quorum, &c.

BIenheureux à qui Dieu par sa pure clémence,
Remet de ses péchés & la peine & l'offence;
Bienheureux à qui Dieu n'impute aucun péché,
Et qui n'a point un cœur qui soit double & caché.

Mon mal en le taiſant devenoit toujours pire,
Et mes cris découvroient ce que je n'oſois dire ;
Mais enfin par les coups de ta peſante main],
Par les piquans remors qui me piquoient le ſein,
Je me ſentis preſſé d'avouer mon offence,
Je ne la cachois plus ſous un mortel ſilence.
Et mes crimes étoient à peine confeſſés,
Que ta grace, Seigneur, les avoit effacés;
Le Juſte, à mon exemple, avouera ſa miſere ;
Et s'il prend le tems propre à fléchir ta colere,
Le Ciel pour tout noyer ſeroit encore ouvert,
Qu'au milieu d'un Déluge il ſeroit à couvert.
Tu ſeras mon ſoutien, mon azile, & ma joye ;
Ta main me ſauvera des maux qu'elle m'envoye,
Et j'eſpère bientôt par ton divin ſecours,
Ecarter l'ennemi qui m'afflige toujours.
Déſormais, me dis-tu, j'aurai ſoin de t'apprendre
Quel eſt le vrai chemin que le Juſte doit prendre.
Et pour te mener droit au bonheur ſouverain
Je veux bien te conduire & te prêter la main.
Mais réſiſte au torrent de la concupiſcence,
Ne vis pas en cheval qui vit ſans connoiſſance.
Et que mes ſaintes loix ſoient des freins aſſez forts
Pour retenir l'eſprit emporté par le corps :
Je punis le pécheur, & quoiqu'il puiſſe faire,
Il reſſent tôt ou tard le poids de ma colere.
Mais je comble de biens, de plaiſirs & d'honneur ;
Celui qui les attend de ma ſeule faveur,
Qu'ainſi l'homme de bien qui marche dans ma voye,
Vive toujours heureux & toujours dans la joye.

Pseaume XXXVII.

Domine, ne, *&c.* Quoniam, *&c.*

QUand tu me reprendras ne sois pas si sévere;
Et modere l'ardeur de ta juste colere,
Je me sens accablé sous ta pesante main,
Et j'en porte les dards enfoncés dans mon sein.
Chaque endroit de mon corps endure quelque peine,
Je tremble en regardant mes péchés & ta haîne;
Je sens la pesanteur des crimes que j'ai faits,
Je n'en puis plus porter l'épouvantable faix.
Le mal que mon orgueil cachoit au fonds de l'ame,
Se r'ouvre de nouveau, se pourrit & s'enflame:
Sous le poids de mon crime enfin j'ai succombé,
Je marche tout chagrin, tout défait, tout courbé.
Le feu qui me consume & coule dans mes veines,
Me fait sentir par tout de si cuisantes peines,
Que m'entendant crier dans les maux que je sens,
On prendroit mes clameurs pour des mugissemens.
Seigneur, comme à tes yeux mon ame est toute nue,
Tu vois bien mes desirs, ma douleur t'est connue,
De troubles & d'ennuis mon cœur est agité,
Mon corps est sans vigueur, mes yeux sont sans clarté.
Au plus fort de mon mal, mes amis & mes proches,
Loin de me secourir m'accabloient de reproches;
D'ailleurs mes ennemis qui machinoient ma mort,
Faisoient tout contre moi jouer quelque ressort.
Et leur main ne pouvant contenter leur envie,
Leur langue décrioit ma conduite & ma vie;
Je n'écoutois non plus qu'un sourd écouteroit,
Je ne parlois non plus qu'un muet parleroit.
Et je leur paroissois une Idole, une Souche,
Etant toujours pour eux sans oreille & sans bouche.
Car j'esperois, Seigneur, & j'attendois de toi,
Que tu prendrois ma cause & répondrois pour moi.

Tu ſçavois en effet que mes grandes miſeres ;
Combleroient de plaiſirs mes lâches adverſaires ;
Puiſque même un faux pas que je fais par malheur ;
Leur fait lever la tête & leur enfle le cœur.
Tu ſçavois bien encore que mon ame s'expoſe
A ſouffrir tous les maux que ta rigueur m'impoſe ;
Et tu ſçavois enfin qu'avouant mon péché,
Je n'y penſe jamais ſans en être touché.
Cependant en amis, en crédit, en eſtime,
On voit croître celui qui ſans ceſſe m'opprime ;
Et ſi je fais du bien, ſi je ſuis l'équité,
Pour le bien que je fais, je me vois maltraité.
Ne me refuſe pas ta divine aſſiſtance ;
Soutiens-moi dans mes maux par ta ſainte préſence.
Et puiſque c'eſt en toi que j'eſperai toujours,
Ne tarde plus, Seigneur, à me donner ſecours.

Pſeaume L.

Miſerere mei, Deus, *&c.*

USe envers moi, Seigneur, de ta grande clémence,
Fais, en me pardonnant, éclater ta puiſſance,
Et regle le pardon de mon iniquité.
Sur l'immenſe grandeur de ta ſeule bonté.
Lave toujours mon cœur, & que l'eau de ta grace
Ote de mon péché, juſqu'à la moindre trace :
Comme un ſpectre importun, il me ſuit en tous lieux
Et je penſe toujours l'avoir devant les yeux.
Depuis qu'inſolemment en ta ſainte préſence,
J'oſai contre toi ſeul commettre cette offence ;
Mais en me remettant le mal que j'ai commis,
Tu te juſtifieras envers tes ennemis,
Qui te reconnoîtront & juſte & véritable,
Pardonnant au pécheur qui ſe traite en coupable.
Car enfin, le péché m'eſt comme naturel,
Je fus conçu pécheur, je ſuis né criminel,

Ainſi j'eſpererai que ſuivant ta promeſſe,
Tu m'inſtruiras encore en toute ta ſageſſe.
Quand ta grace & ton ſang auront lavé mon cœur,
La neige la plus blanche aura moins de blancheur;
La douceur de ta voix charmera ma triſteſſe,
Et je treſſaillirai d'une ſainte allégreſſe.
Détourne donc tes yeux de mon iniquité,
Ne laiſſe dans mon cœur aucune impureté,
Ou plûtôt crée un cœur qui ſoit pur & fidelle,
Anime-le toujours d'une grace nouvelle.
Ne retire de moi ni ta main ni tes yeux,
Que ton Eſprit divin me conduiſe en tous lieux;
Rends-moi les ſaints plaiſirs que me ravit mon crime,
Et ſi cet Eſprit ſaint me ſoutient & m'anime,
Je ſervirai d'exemple & de guide aux pécheurs,
Et des plus endurcis tu toucheras les cœurs.
Il me ſouvient toujours du projet ſanguinaire,
Que je fis pour cacher mon infâme adultere;
Mon Seigneur & mon Dieu, mon unique Sauveur,
De ce ſang épanché fais ceſſer la clameur.
Et touché de plaiſir & de reconnoiſſance,
Ma langue inceſſamment benira ta clémence;
Tu m'ouvriras la bouche, & mes levres alors,
Feront pour te louer cent différens accords.
Ce n'eſt pas en effet un ſanglant ſacrifice,
Qu'il faut pour arrêter le bras de ta juſtice;
Tu veux en holocauſte un cœur qui ſoit percé,
D'un ſincere regret de t'avoir offenſé.
Un cœur humble & contrit obtient ce qu'il demande,
Et tu reçois toujours une ſi ſainte offrande;
Donne ce nouveau cœur au peuple de Sion,
Répans ſur lui tes dons avec profuſion.
Fais qu'en Jeruſalem par tes ſoins rebâtie,
On t'offre quelques jours une immortelle hoſtie;
Et cependant fais voir fumer tous les Autels,
Du ſang que répandra le zéle des mortels.

Pseaume CI.

Domine, exaudi orationem, &c.

SEigneur, daigne exaucer ma fervente priere,
Et que mes justes cris appaisent ta colere,
Ne me refuse pas ni tes yeux ni tes soins,
Exauce-moi toujours dans mes pressans besoins.
Et si dans mes malheurs mon ame te reclame,
Prévien même, ô Seigneur, les desirs de mon ame;
Mon corps est consumé d'ennuis & de douleurs,
J'ai l'esprit accablé du poids de mes malheurs.
Ma vie à la vapeur justement comparée,
S'est insensiblement comme elle évaporée,
Je me trouve réduit dans un état pareil
A l'herbe que flétrit le rayon du soleil.
Et si je suis plus sec que les herbes fanées,
C'est que souvent sans pain je passe les journées;
J'ai tant versé de pleurs, tant poussé de sanglots,
Qu'il ne me reste plus que la peau & les os.
Dans les lieux écartés je pleurois ma misere,
Jamais le Pélican ne fut plus solitaire,
Jamais oiseau qui hait & qui fuit la clarté,
N'a plus aimé que moi l'ombre & l'obscurité.
Et comme un passereau qui sur un toît s'ennuye;
Je trainois sans dormir une mourante vie.
On trouvoit son plaisir à médire de moi,
Chacun me déchiroit comme un homme sans foi.
Ceux qui m'avoient donné mille & mille louanges,
Vomissoient contre moi des injures étranges;
Et pour exécuter leur funeste dessein,
Ils conspiroient entr'eux & se prêtoient la main.
Dans ce fâcheux état qu'on a peine à comprendre,
Le pain n'avoit pour moi que le goût de la cendre,
Et comme je pensois sans cesse à mes malheurs,
Je ne buvois jamais sans y mêler mes pleurs.

Mais comme aurois-je pû ne point verſer de larmes,
Ne te voyant jamais ſans colere & ſans armes;
Et ma chûte, Seigneur, ne fait-elle pas voir,
Que tu ne m'élevois que pour me laiſſer choir?
Les jours les plus ſereins, m'ont depuis paru ſombres,
Les plus beaux ont paſſé comme paſſent les ombres;
L'herbe que le Soleil flétrit par ſa chaleur,
N'exprime pas encore aſſez bien ma langueur.
Toi ſeul es Eternel, toi ſeul és immuable,
Toi ſeul es en tout tems à toi-même ſemblable;
Et jamais, ô Seigneur les ſiécles avenir,
Ne pourront de ton nom perdre le ſouvenir.
Mais enfin, il eſt tems d'apaiſer ta colere,
Reprens pour Iſraël les ſentimens d'un Pere,
Et touché de tendreſſe & de compaſſion,
Répans à pleines mains tes faveurs ſur Sion.
Puiſque tes Confeſſeurs ont conſervé pour elle,
Un ſi tendre reſpect, un Amour ſi fidelle,
Que ſes pierres pour eux ſont des pierres de prix,
Qu'ils honorent ſa cendre & pleurent ſes débris.
Tous les peuples craindront ton nom & ta puiſſance,
Les Rois ſe ſoumetront à ton obéïſſance;
Lors qu'on verra Sion dans toute ſa ſplendeur,
Recevoir dans ſes murs ta ſuprême grandeur.
Lorſque prenant pitié de l'humble miſérable,
Tu lui rendras, Seigneur, une main favorable;
Et que ſans mépriſer le pauvre en ſon malheur,
Tu prêteras l'oreille à ſa juſte clameur.
Afin d'en conſerver à jamais la memoire,
Ce rétabliſſement ſera mis dans l'Hiſtoire,
Nos neveux le diront à leur poſtérité,
Et ton nom durera juſqu'à l'Eternité.
Pour avoir du plus haut de ton grand ſanctuaire,
Daigné jetter ſur nous un regard ſalutaire,
Ecouter les captifs ſe plaignant de leur ſort,
Et faire grace à ceux qui méritoient la mort.
Afin que de concert un jour avec les Anges,
Ils puſſent dans Sion célébrer tes loüanges;

Quand les peuples épars viendront avec les Rois,
Adorer le Messie & recevoir ses loix:
Mais pourrai-je, Seigneur, contenter mon envie,
Pour te voir triompher aurai-je assez de vie?
Ne la retranche pas au milieu de son cours.
Toi qui vis, qui vêcus, & qui vivras toûjours.
La terre que tu fis si solide & si ferme.
Ne subsistera point au delà de son terme;
Les Cieux, même les Cieux, comme elles passeront
Comme nos vêtemens ces Globes vieilliront.
Et seront en tes mains comme une couverture,
A qui l'on fait changer à son gré de figure;
Toi seul ne change point & ton être Divin,
Qui n'a point commencé, n'aura jamais de fin;
Ainsi tes Serviteurs & leur future race,
Eprouveront toûjours le secours de ta grace.

Pseaume CXXIX.

De profundis clamavi, *&c.*

JE t'invoque, ô Seigneur, du profond de l'abîme,
Où je suis enfoncé par le poids de mon crime,
Que je ne pousse point tant de clameurs en vain,
Exauce ma priere & me donne la main.
Car si tu veux de près regarder chaque offence,
Qui pourra soûtenir ta Divine présence?
Mais comme de ton fonds tu n'es que charité,
Ta justice à regret punit l'iniquité.
Pour moi j'espererai dans le mal qui me presse,
Que tu viendras enfin dégager ta promesse;
Et j'attendrai ce tems, tems de grace & d'amour,
Comme la Sentinelle attend le point du jour.
Tu feras voir alors que tu n'es que clemence,
En répandant, Seigneur, ta grace en abondance,
Et quelques grands pechez qu'Israël ait commis,
S'il espere en ton nom, ils lui seront remis.

Pſeaume CXLI.

Domine, exaudi orationem, &c.

PUiſque tu l'as promis il eſt de ta juſtice,
D'exàucer ma priere, & de m'être propice;
Car ſi tu prétendois n'examiner un cœur,
Qu'afin de le juger dans toute la rigueur,
Quel eſt l'homme vivant, quelle eſt la créature;
Qui fut juſte à tes yeux & qui te ſemblât pure?
Sans toi je ne puis plus réſiſter à l'effort,
Du cruel ennemi qui recherche ma mort:
Il me pouſſe ſi loin par ſon injuſte guerre,
Que ne pouvant tenir contre lui ſur la terre,
Il me force à chercher mon azile en des lieux;
Pareils à ces Tombeaux creuſés par nos ayeux.
Où mon corps abattu d'ennui & de ſouffrance;
Auſſi bien que l'eſprit tombent en défaillance,
Alors pour ſoutenir mon eſprit languiſſant
Je l'ai fait ſouvenir de ton bras toutpuiſſant;
Des merveilles qu'il fit en faveur de nos peres,
Accablez comme moi, d'ennuis & de miſeres.
En n'eſpérant plus du côté des humains,
J'éleve vers toi ſeul mon eſprit & mes mains?
Avec que plus d'ardeur qu'une terre embraſée,
N'a jamais ſouhaité la pluye & la roſée;
Ne tarde plus, Seigneur, à répondre à ma voix;
La douleur que je ſens me réduit aux abois.
Si tu me refuſois un regard ſalutaire,
Sa mort viendroit bientôt terminer ma miſere;
Puiſque c'eſt en toi ſeul que j'eſpere toujours,
Fais que dès le matin j'éprouve ton ſecours:
Pour aller droit au Ciel ſans pouvoir me méprendre;
Enſeigne-moi, Seigneur, le chemin qu'il faut prendre.
Et puiſqu'entre tes bras je me ſuis toujours mis,
Renverſe les efforts de mes fiers ennemis,

En m'enſeignant le bien que tu veux que je faſſe,
Fais-le moi pratiquer par ta divine grace;
Et que ton Eſprit ſaint me méne en ſureté
Dans cette terre heureuſe où regne l'équité.
Fais voir en me ſauvant ta juſtice & ta gloire,
Fais que de tous mes maux je perde la mémoire,
Fais que mes ennemis par ton bras écartés,
Soyent autant de témoins de tes rares bontés,
Et puiſque j'ai toujours vécu dans ton Service.
Que quiconque me hait, ſe répente ou périſſe.

FIN.

